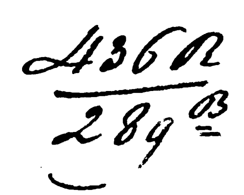
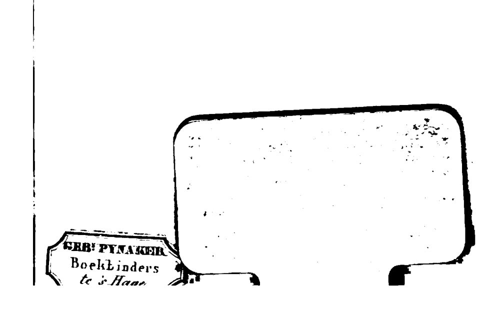

B



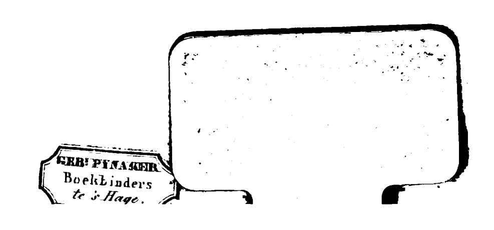

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA


GEBR PYNAKER
Boekbinders
te 's Hage


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA


GEBR PYNAKER
Boekbinders
te 's Hage.

NOUVELLES

ET

CHRONIQUES.

Paris. — Imprimerie Gerdès, rue St-Germain-des-Prés, 14.

NOUVELLES

ET

CHRONIQUES,

PAR

M. Alexis de Valon.

Aline Dubois.	**Le Châle vert.**
Catalina de Erauso.	**François de Civille.**

PARIS,
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
GALERIE VITRÉE, 13, PALAIS NATIONAL.

1851.

ALINE DUBOIS.

Un peu d'amour nourrit l'amour,
Petite.
Trop d'amour fait mourir l'amour,
M'amour.
(Chanson de M. de Montlosier.)

I.

Si jamais vous passez rue Lemercier, aux Batignolles, regardez la porte au-dessus de laquelle on lit le numéro 30 *bis;* cette petite porte verte, de modeste apparence, quoiqu'elle ait été restaurée depuis peu, sert d'entrée à un étroit jardin, sec et stérile, fermé comme un préau entre quatre murs. Au fond, une maisonnette basse, assez délabrée,

s'adosse à une grande muraille blanche à laquelle le soleil prête pendant l'été un éclat insupportable. Sept ou huit arbustes rabougris, une petite allée, quatre bordures de buis entourant quatre carreaux mal bêchés, forment tout l'ornement de ce jardinet. La maison est plus triste encore : elle n'a qu'un étage et se compose de quatre pièces. Sous les fenêtres, dans un recoin, on avait autrefois disposé, à l'aide de quelques treillages, une sorte de volière dans laquelle vivaient des poules. Cette description serait un singulier début pour une idylle, et, si j'inventais un roman, je choisirais un autre cadre; mais je n'invente rien. Je veux vous conter une simple histoire, à laquelle la vérité seule peut donner quelque intérêt, et cette maisonnette, qui a changé de maîtres, et où nul assurément ne sait ce que je vais vous dire, en fut d'abord le théâtre.

Il y a quelques années, un jeune homme, nommé Gaston de Charleval, allait voir aux Batignolles une femme qui, je vous le dis franchement, avait été la maîtresse d'un de ses amis et à laquelle il portait une lettre. Ce jeune homme était venu par l'omnibus, et il ne savait trop comment trouver la maison qu'il cherchait, dans ce faubourg qu'il ne connaissait pas et qui ressemble à une ville de province. Après avoir marché quelque temps, il hésita à prendre la rue Saint-Louis ou à suivre la rue

des Dames. Cette indécision fut courte; il prit, sans trop savoir pourquoi, la rue Lemercier; le sort le voulait ainsi. A quoi tiennent pourtant nos destinées! Si Gaston de Charleval avait suivi droit son chemin, il aurait également trouvé la personne qu'il cherchait, et, sa lettre remise, il eût repris, sans plus songer aux Batignolles, la route de Paris; en tournant à gauche, au contraire, il fit un premier pas vers une série d'événements inattendus qui devaient pendant quelque temps jeter dans sa vie de graves complications.

La rue Lemercier est silencieuse et presque déserte; elle conduit dans les champs, si toutefois l'on peut donner le nom de champs à ces espaces crayeux qui environnent les faubourgs de Paris. Arrivé à quelques pas de la maison dont je vous ai parlé, Gaston vit la petite porte s'ouvrir et une jeune fille, vêtue d'un robe de barège bleu, coiffée d'un chapeau de paille, en sortit. Elle fut aussitôt suivie d'une petite chèvre blanche, grosse à peine comme un chien, qui passa la porte à son tour en gambadant de la façon la plus singulière et suivit sa maîtresse, qui se dirigea vers l'esplanade. Gaston, fort étonné de cette apparition et très-alléché par la tournure de la jeune fille, prit la même route que le chevreau. Ils arrivèrent en deux minutes les uns et les autres vers un terrain vague où croît à grand'peine une herbe jaunie, souvent

foulée, et qu'entourent de distance en distance de hautes maisons carrées et blanches comme des dés à jouer. D'autres chèvres, gardées par des enfants, étaient là qui paissaient de leur mieux. On a, dans les faubourgs de Paris, la passion des bêtes, et je vous défie d'y trouver la moindre touffe d'herbes qui n'ait sa chèvre, ou, si la touffe est trop petite, son lapin. Le chevreau alla se mêler à ses pareils, et la jeune fille s'assit sur un des bancs de fonte qui entourent l'esplanade. Elle tira de son cabas un de ces romans jaunes, salis, usés au coin, qui sentent d'une lieue le cabinet de lecture, et se mit à lire. Gaston l'examina en connaisseur, tout en continuant de marcher : elle paraissait avoir à peine dix-huit ans; elle était petite et mince sans être maigre, très-fraîche sans être très-jolie. Elle avait les cheveux châtains, les yeux bleus. Dans sa toilette comme dans sa personne, un observateur tel que Gaston pouvait trouver à première vue un singulier mélange de grâce et de mauvais goût, de recherche et de pauvreté. Son chapeau de paille, beaucoup plus élégant que sa robe, était paré de rubans violets qui juraient un peu avec la couleur bleu pâle de l'étoffe de barège; son mantelet de taffetas noir eût exigé mieux que des gants de filoselle recousus au pouce : tout en elle cependant était avenant et propre, et ses petits pieds, chaussés de souliers lacés comme ceux d'un enfant,

avaient, dans leur inélégante chaussure, une bonne grace qui manque souvent aux brodequins de soie recouvrant les pieds d'une femme à la mode. Sa physionomie était aussi plus jeune que naïve, et son attitude, quoique simple en apparence, n'était pas exempte d'une certaine affectation. Elle feignait de lire avec un intérêt que le livre jaune ne comportait probablement pas, et la situation moins encore. Gaston avait surpris un regard furtif qui l'avait éclairé à cet égard; il savait à n'en pouvoir douter qu'il avait été remarqué par la jeune fille, et il devina sous son attention studieuse une coquetterie qui, loin de le décourager, l'enhardit; il se dirigea de son côté. Comprenant qu'il s'avançait vers elle, la jeune fille un peu embarrassée appela son chevreau.

— Djali! Djali! s'écria-t-elle (car, à cette époque où *Notre-Dame de Paris* était encore dans sa vogue, toutes les chèvres un peu civilisées se nommaient Djali). Le petit chevreau vint en gambadant à l'appel de sa maîtresse. Gaston s'approcha, sa lettre à la main.

— Pourriez-vous me dire, mademoiselle, où est la rue Saint-Louis? demanda-t-il en saluant avec politesse.

La jeune fille, souriant à demi, le regarda en se pinçant les lèvres d'un air digne.

— En face de vous, monsieur, et la première à

droite, répondit-elle en grasseyant un peu à la manière des Parisiennes.

En ce moment, le chevreau blanc vint tête baissée se jeter entre les jambes de Gaston.

— Quel joli petit gardien vous avez là? dit le jeune homme.

— C'est un amour, reprit la jeune fille en embrassant son chevreau.

Elle était fort gracieuse ainsi; ses joues s'étaient empourprées, et sa petite taille trouvait son compte à se débarrasser du mantelet noir. Un compliment très-banal tressaillit dans l'esprit de Gaston, mais il se rappela tout à coup une caricature qui représente un conscrit courtisant une bonne dans un jardin public, et il se trouva si ridicule, qu'il garda pour lui sa phrase; il salua donc et s'éloigna. Arrivé au coin de la rue Saint-Louis, il se retourna. La jeune fille s'y attendait, elle le regarda avec un franc sourire qui mit à jour des dents très-blanches. M. de Charleval se mit à rire aussi et continua son chemin. — Voilà, pensa-t-il, une drôle de petite bergère, et je repasserai par ici.

C'était rue Saint-Louis que demeurait Mme Levert, cette personne que venait chercher Gaston. Vous définir Mme Levert me paraît peu nécessaire, et ce me serait d'ailleurs fort difficile. Je vous ai dit ce qu'elle avait été; vous avez sûrement des préventions contre elle, et vous n'avez pas préci-

sément tort. Permettez-moi cependant de vous dire, madame, que, dans le monde où vous vivez, on a sur l'amour des idées trop exclusives. Entre les liaisons élégantes, nées dans certains salons, liaisons bientôt acceptées, quelquefois honorées, et les plaisirs grossiers de la rue, les femmes comme vous n'admettent rien; elles ont tort et elles oublient une longue catégorie. C'est justement entre ces deux extrêmes que les hommes, à tort ou à raison, dépensent le plus beau temps de leur vie et le meilleur de leur cœur. Mme Levert appartenait précisément à cette classe intermédiaire qui ressemble, au fond, à la portion la moins sévère de la société par ses habitudes et ses penchants, mais qui se rattache de loin par quelques liens très-compliqués à un monde tout différent. C'était une femme d'un « certain âge, » c'est-à-dire d'un âge incertain; elle avait été fort belle, et il lui en restait quelque chose. Élevée à Saint-Denis, elle avait des prétentions à l'orthographe, même à l'esprit, et elle les justifiait; enfin, bien qu'elle vécût seule, elle avait, ou avait eu, quelque part un mari. Dans la société dont elle avait adopté les mœurs faciles, avoir un mari vraisemblable est un rare et précieux privilége qu'elle avait aisément exploité. Cela lui donnait une situation exceptionnelle dans laquelle elle se renfermait avec une certaine habileté. Le monde est

ainsi fait, qu'un jeune homme n'ose pas s'avouer amant d'une femme absolument libre, tandis que, pour peu que la femme soit mariée, il trouve sa conquête fort honorable. Gaston avait connu Mme Levert quelques années auparavant; il la revit un peu déchue de son ancienne splendeur, mais élégante encore dans un appartement plus simple. A l'apparition des premières rides, elle avait passé la barrière; elle devait gagner la province au premier cheveu blanc, quitte à poursuivre plus tard le cours de ses triomphes à Saint-Pétersbourg ou Vienne. C'est l'itinéraire invariable des déesses célèbres de notre temps. Gaston était suffisamment riche, jeune, indépendant, joli garçon, il avait toutes les qualités requises pour plaire à Mme Levert; aussi fut-il merveilleusement accueilli. Un instant on parla de l'ami qui allait se marier et de son message. — C'était un bon garçon, dit simplement Mme Levert, parlant de lui à l'imparfait comme s'il était mort, et il n'en fut plus question. Gaston n'aspirait point à l'héritage de son ami, et, tout en considérant les nattes trop artistement tressées de Mme Levert, ses joues plus roses que nature, il se rappela le frais visage et les yeux bleus de la jeune fille au chevreau.

— Madame, dit-il tout à coup, je veux vous faire une confidence. Depuis un quart d'heure je suis en train de devenir amoureux.

— Ah bah! dit Mme Levert, qui arracha une rose dans sa jardinière et la respira en souriant.

Gaston, sans paraître remarquer ce petit manége, raconta sa rencontre et décrivit l'élégante bergère avec beaucoup d'entrain.

— Bon, dit Mme Levert en l'interrompant avec un peu de dépit, vous me parlez de la petite Esmeralda; bien d'autres que vous l'admirent et l'admireront en pure perte. Aline Dubois est ma nièce, monsieur, ce fruit vous est défendu.

— Je n'en doute pas, madame, et c'est pourquoi je le trouve attrayant.

— Au reste, continua Mme Levert se ravisant, je ferai part à Aline de votre admiration. Elle dîne chez moi ce soir avec sa mère.

Gaston se leva. Il alla déposer sur un fauteuil sa canne et son chapeau; puis il ôta ses gants.

— Et moi aussi, madame, dit-il en se rasseyant, je dînerai chez vous, si vous voulez bien me le permettre.

Mme Levert se mit à rire, se récria, prétendit que jamais on n'avait vu pareille impudence; puis elle ajouta que son dîner ne valait rien, qu'il se composait d'un simple haricot de mouton. Gaston déclara qu'il avait pour ce plat une telle adoration que cela seul le déciderait à rester, quand même il ne serait question ni de la jolie nièce ni de sa vieille amitié, et il baisa galamment la main de

Mme Levert. Le moyen de renvoyer les gens de cette espèce? Il fallut sourire, et Gaston resta. Une heure se passa en conversations fort entrecoupées, car Mme Levert se levait souvent pour surveiller sa cuisinière et augmenter son menu. Au bout de ce temps, on sonna; la porte s'ouvrit, et Mme Dubois parut, suivie de sa fille. Mme Levert, selon l'usage des femmes dont le teint n'a rien à gagner à la grande lumière, entretenait dans son salon un galant demi-jour. Gaston, qui s'était levé à l'approche des deux nouvelles convives, ne fut pas aperçu par elles dans le premier moment. Il attendit que la maîtresse de la maison le présentât solennellement à sa sœur. Mlle Aline, reconnaissant alors son interlocuteur de l'esplanade, rougit jusqu'au blanc des yeux en le saluant à son tour avec embarras; puis il passa comme un frémissement d'inquiétude sur son visage, et elle regarda brusquement sa tante et sa mère. Aucun de ces mouvements presque imperceptibles n'échappa à Gaston; il les recueillit à la hâte, quitte à chercher à les interpréter plus tard.

Le dîner fut d'abord assez triste. On était de part et d'autre fort contraint, comme il arrive toujours entre gens qui ne se connaissent pas, qui s'étudient et qui prennent un masque pour cacher leur véritable visage. Mme Levert éprouvait les anxiétés d'une maîtresse de maison qui redoute le jugement

d'un hôte difficile. Mme Dubois ressemblait à sa sœur. C'était une de ces personnes qui, pour prouver qu'elles connaissent le monde et les belles manières, mangent avec leurs gants, parlent avec aisance de leur « cachemire » et appellent négligemment le vin de Champagne « du champagne. » Ce sont là de minimes peccadilles, et l'usage tolère de plus criants abus; mais rien ne révolte aussi cruellement le goût d'un homme du monde que ces barbarismes qui servent de véritables pierres de touche dans la société où il vit. Ces notes fausses lui déchirent le tympan; elles lui révèlent des incompatibilités sociales immenses, quoique à peine visibles, et d'autant plus irremédiables qu'elles sont instinctives et qu'il est impossible de les faire sentir à qui ne les comprend pas de lui-même. A l'égard de ces nuances qui divisent en castes irréconciliables la société de Paris, Gaston était plus indulgent que tout autre. Grand flaneur par goût et par habitude, il vivait à l'aise dans toutes les zones et à tous les étages; étudiant avec intérêt les dissemblances, il s'ajustait volontiers à toutes les habitudes; pour lui, les ridicules (et il en découvrait en haut comme en bas) étaient des sujets d'observation plutôt que de déplaisir. En ce moment d'ailleurs, eût-il été assis à côté d'un Iroquois, il s'en serait inquiété médiocrement. La jeune nièce de Mme Levert l'occupait tout entier. Il

ne cessait de l'observer, tout en cherchant à varier la conversation traînante des deux sœurs. Mlle Aline ne leur ressemblait en aucune façon. Elle avait une attitude particulière. Moins élégante que madame sa mère, elle avait ôté ses gants, et ses mains étaient fort belles. Au reste, quoique beaucoup plus simple, elle ne manquait pas d'une certaine affectation; elle mangeait du bout des lèvres, indiquant ainsi que l'appétit était à ses yeux un sentiment très-vil. Elle paraissait d'ailleurs préoccupée. Ses grands yeux bleus, tout en se dérobant soigneusement aux regards de Gaston, le suivaient dans tous ses mouvements avec une attention singulière. Elle écoutait la conversation, elle semblait étudier toutes les paroles de notre jeune homme et elle ne disait mot. Surpris, gêné même de se sentir l'objet d'une observation continuelle, M. de Charleval essaya plusieurs fois de prendre à partie Mlle Dubois. Il lui adressa des questions; elle lui répondit alors, au désespoir évident de sa mère, qui paraissait avoir une grande opinion de l'esprit de sa fille, par des monosyllabes. Et, chose bizarre, tandis que sa bouche prononçait des réponses banales, sa physionomie pétillait d'intelligence. Elle semblait penser bien plus et bien autrement qu'elle ne parlait. Sous sa réserve excessive, Gaston devinait une nature toute différente de celle des deux duègnes. Il se sentait inté-

ressé, attiré par des similitudes que son instinct lui révélait.

Explique qui voudra la cause des sympathies soudaines; moi, je crois aux atomes crochus. En dépit de la raison, de l'esprit, des calculs, nos êtres ont entre eux dans ce monde, même à notre insu, de mystérieux rapports; on se plaît sans raison, on se déplaît sans cause et l'on se juge sans se connaître. Ce n'était point la beauté de Mlle Aline qui séduisait Gaston, je vous ai dit qu'elle était à peine jolie; ce n'était point sa grâce, elle était un peu maniérée; ce n'était point son langage, elle ne parlait pas; mais elle possédait au plus haut degré cette qualité qui réside on ne sait où, qui se compose on ne sait de quoi, qui remplace tout, que rien ne remplace et qu'on appelle le charme. En face des deux sœurs, Gaston, malgré son indulgence démocratique, se sentait au fond complétement dépaysé. Il n'était pas de leur race, il n'avait point de rapport avec elles, tandis que dans cette jeune fille inconnue, qui semblait pareille à son entourage, qui se présentait à lui dans un cadre peu favorable, il devinait un être de son espèce. Vous expliquerez cette attraction, s'il vous convient, par la parité des âges, par la complicité de la jeunesse, soit; mais croyez bien qu'il y a quelque chose de plus et que vous n'expliquerez pas.

Gaston était en outre sous l'empire d'une séduc-

tion presque irrésistible, il sentait qu'il plaisait lui-même. Plaire, c'est la moitié d'aimer. Il n'est point de flatterie plus douce, plus entraînante que la conviction qu'on a de son propre succès, et l'intérêt qu'on inspire invite le plus souvent à la reconnaissance. Telle personne tout à l'heure indifférente, même désagréable, se revêt, dès qu'elle semble vous agréer, de qualités inattendues. On passe en un instant de la critique à l'indulgence, ou de l'indifférence à l'admiration; nous nous rapprochons insensiblement de ce qui s'approche de nous. Ce qui nous flatte nous séduit; dans l'organisation humaine, l'amour-propre est logé sans doute très-près du cœur, car souvent leurs sensations se confondent, et nous attribuons volontiers à l'un ce qui vient de l'autre. Gaston, qui n'avait vu dans la jeune fille de l'esplanade qu'une petite personne assez prétentieuse, ayant passé l'âge de garder un chevreau, trouvait maintenant dans le profond regard de Mlle Aline un sujet inépuisable de suppositions romanesques. Il était intrigué surtout par la préoccupation constante qui ne quittait pas cette jeune fille depuis le mouvement de surprise qu'elle avait ressenti en le voyant. Il croyait deviner qu'elle recherchait quelle part la préméditation pouvait avoir eue dans cette rencontre autour de la table de Mme Levert. Elle jetait furtivement sur sa tante et sur Gaston des regards

soupçonneux. Après le dîner, ses doutes reçurent une pleine confirmation, car les deux sœurs se retirèrent simultanément dans l'embrasure d'une croisée comme pour s'entretenir à part, et avec l'intention évidente de ménager aux jeunes gens l'occasion d'un tête-à-tête. Gaston éprouva alors un sentiment pénible et presque de répulsion secrète, qui lui dévoila mieux encore la pensée de la jeune fille. Elle lui inspira, dès qu'il la comprit clairement, un amer déplaisir. Était-il donc sottement tombé dans un guet-apens vulgaire? Dans cette jeune fille, ne devait-il voir qu'une amorce sous laquelle il devinait la cupidité des honorables duègnes? Et cette amorce, à combien de piéges elle pouvait avoir servi! Sous l'empire de ces suppositions, il se railla lui-même du mouvement d'attraction qu'il avait un instant éprouvé. Mlle Dubois perdit tout à coup à ses yeux les charmes qu'il lui avait prêtés. Il l'avait admirée sans raison, il la dédaigna sans motif. Il se sentit disposé à lui faire comprendre cruellement qu'il avait deviné l'embûche, et son amour-propre ne manqua pas de saisir la première occasion de déclarer qu'il n'avait point été dupe. Les femmes ont un tact merveilleux pour deviner sur le front d'autrui les pensées qui les concernent. Bien que ces réflexions eussent traversé fort rapidement l'esprit de Gaston, Mlle Aline paraissait les avoir comprises au pas-

sage. Et, comme pour s'assurer de la vérité de ses conjectures :

— Pourriez-vous m'expliquer, monsieur, dit-elle à demi-voix, pour quelle raison vous avez dîné ce soir chez ma tante, que vous ne connaissez guère?

— Parce que, répondit Gaston en la regardant fixement, parce que j'avais témoigné à votre tante l'envie de vous voir de plus près.

La jeune fille ne répondit rien. Elle rougit, et tourna à demi la tête. Gaston, surpris, crut voir trembler une larme entre ses longs cils; mais presque aussitôt la conversation se ranima : on parla de Mlle Déjazet, l'artiste grivoise, du dernier roman de M. Eugène Sue, l'écrivain préféré de ces dames. Une heure se passa ainsi. Au bout de ce temps, Gaston se leva, remercia Mme Levert, l'assura qu'il se mettait à ses ordres si elle devait répondre à son ami, et, pour qu'elle n'oubliât pas son adresse, il déposa sa carte sur la cheminée, puis il salua les dames et gagna la porte. Comme il la refermait, il vit que Mlle Aline prenait sa carte et l'examinait curieusement.

Gaston revint à Paris en réfléchissant aux incidents de la soirée. Cette jeune fille lui paraissait bizarre. Elle n'avait point gagné son cœur, il était trop expert en stratégie galante pour se laisser prendre ainsi d'assaut, mais elle avait piqué sa cu-

riosité. Si elle était pareille à sa mère et à sa sœur, pourquoi ne leur ressemblait-elle pas? Et si elle était différente du milieu qui l'entourait, combien n'était-elle pas intéressante! N'ayant rien de mieux à faire, il rumina quelque temps ces deux hypothèses sans attacher d'ailleurs une trop grande importance à cette rencontre, qui n'avait rien que de fort ordinaire dans sa vie de jeune homme.

II.

Le lendemain matin, après avoir déjeuné et lu tranquillement les journaux, Gaston s'était accoudé à sa fenêtre, et, selon son habitude, il fumait un cigare en regardant ce qui se passait dans la rue. Il n'est point élégant à Paris de se mettre à sa croisée; mais je vous ai dit qu'en matière d'étiquette M. de Charleval avait des opinions avancées. Il prenait son plaisir où il le trouvait, sans souci du qu'en dira-t-on, et le mouvement de sa rue était pour lui une distraction paresseuse qu'il s'accordait plusieurs fois par jour. Il connaissait à merveille la figure, les habitudes et même le caractère et les mœurs de tous ses voisins; il bâtissait des conjectures sur la physionomie et le cos-

tume des passants, il faisait l'histoire de toutes les croisées qu'il entrevoyait. Ce devait être un insupportable voisin, direz-vous, et je suis de votre avis. Ce jour-là était un dimanche. Le soleil flamboyait, et la rue, soigneusement arrosée, n'avait point son aspect habituel. Les passants se croisaient plus lentement dans leurs habits de fête; les boutiques étaient closes la plupart; les marchands ambulants, plus rares, avaient des cris moins aigus; une jeune et fraîche jardinière, poussant devant elle une petite voiture couverte de fleurs, criait seule en souriant aux fenêtres : « V'là des bouquets, messieurs, v'là des belles roses, mesdames ! » Gaston fumait toujours. Tout à coup il vit déboucher au coin de la rue une robe bleue qui attira son regard, et quel ne fut pas son étonnement de reconnaître Aline Dubois, qui, l'ayant aperçu lui-même, continua son chemin avec une certaine hésitation ! Elle s'arrêta enfin auprès de la marchande de fleurs, et acheta pour un sou un petit bouquet de violettes. Gaston prit son chapeau, et descendit dans la rue en toute hâte. En le voyant, la jeune fille, fort émue, vint à lui.

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix tremblante, vous me prendrez, si vous voulez, pour une folle et peut-être, ajouta-t-elle, pour pis que cela, mais je souffrais à l'idée de ne plus vous voir, et je suis venue ici dans l'espoir de vous rencontrer.

Devant cette déclaration franche et inattendue, Gaston se sentit assez embarrassé. Faute d'une réponse plus éloquente, il prit la main d'Aline et la serra sentimentalement dans la sienne. Une préoccupation matérielle se joignait à son indécision. Pour une explication, l'endroit était mal choisi, et pourtant où aller? Sa première pensée avait été de conduire la jeune fille chez lui, tout prosaïquement; mais à peine eut-il entrevu sa physionomie sérieuse et craintive, qu'il comprit l'impertinence d'une aussi brusque réponse. Il voulut à tout hasard, et provisoirement, faire preuve de délicatesse. Il offrit donc son bras avec une simplicité polie et se dirigea vers le parc de Mousseaux, qui n'était pas éloigné de sa demeure. Durant les trente premiers pas, il chercha par quelle phrase oiseuse il pourrait entrer en matière.

— Mademoiselle, dit-il ensuite du ton le plus grave qu'il put prendre, je vous remercie de m'avoir bien jugé. Je suis digne de vous comprendre.

Aline semblait avoir épuisé tout son courage, elle ne répondit rien, et ils arrivèrent assez mal à l'aise l'un et l'autre sous ces ombrages qui ont été témoins de beaucoup de conversations sentimentales. Gaston y reprit le premier la parole.

— Pour vous prouver, dit-il à la jeune fille, que je suis capable de comprendre votre démarche, je vais vous l'expliquer. Hier, quand j'ai eu le plaisir

de vous rencontrer seule sur l'esplanade, vous étiez vis-à-vis de moi sur un terrain libre. En me retrouvant chez Mme Levert, vous avez senti que votre position n'était plus la même; Mme Levert est votre tante, je la connais... très bien; son autorité sur vous pouvait me donner à penser... Vous êtes jeune, vous êtes sensible, et cette idée a froissé votre cœur.

Aline le regarda avec des yeux humides de reconnaissance.

— C'est ce que je voulais vous dire, reprit-elle, mais je ne sais point parler, et si je savais, je n'oserais pas, car je n'ai guère de courage, bien que je sois ici. Le fait est que vous m'avez paru bon et aimable, et qu'en songeant à l'idée que vous deviez emporter de moi, j'ai ressenti un chagrin intolérable. Mon premier mouvement ce matin a été un désir excessif de vous revoir, de vous parler. Je n'espérais guère vous rencontrer en traversant votre rue, et c'est probablement ce qui m'a donné le courage d'obéir sur-le-champ à cette première impulsion, car, une heure plus tard, je me serais crue folle de le faire, et j'aurais eu raison sans doute.

— Vous auriez eu tort, dit Gaston; car, si peu ordinaire que soit votre conduite, je vous jure, mademoiselle, qu'elle vous honore à mes yeux, et

depuis hier vous avez gagné beaucoup dans mon esprit.

— Est-ce bien vrai? s'écria joyeusement la jeune fille en frappant dans ses deux mains. Puis elle s'arrêta, et, regardant fixement Gaston :

— Ne vous y trompez pas, continua-t-elle sérieusement, si je ne suis pas tout à fait ce que vous avez pu croire, je ne suis pas non plus... une fille de votre monde. Et qu'ai-je besoin de vous le dire? est-ce que d'ordinaire les jeunes filles sont libres de courir seules par les rues comme je viens de le faire... Non... non ; je suis une pauvre enfant bien malheureuse, allez!

Et elle fondit en larmes. Gaston était aussi surpris qu'embarrassé. A une femme qui pleure et qu'on n'a pas la ressource d'embrasser, on ne sait le plus souvent que dire. En outre, la situation était fort nouvelle pour lui. Tout en regardant la jeune fille qui sanglotait comme si, à la suite d'un long effort, son cœur s'était brisé, il songeait à Mme Levert et il ne savait que penser. Était-ce naïveté? était-ce effronterie? Un jeune homme n'arrive pas à vingt-cinq ans sans avoir perdu en route une partie de sa candeur primitive, et Gaston n'était pas des plus confiants. Que faire? que dire? Il prit la main d'Aline, et, d'un ton qu'il essaya de rendre attendri :

— Rassurez-vous, lui dit-il. Qui que vous soyez, regardez-moi comme un ami. Nous sommes jeunes tous les deux, pourquoi ne nous entendrions-nous pas? Je vous comprendrai peut-être mieux encore que vous ne croyez.

— Vous êtes bon, reprit Aline en essuyant ses yeux, et je dois vous sembler bien ridicule. Je pleure comme une sotte après être venue comme une folle au-devant de vous. Que pouvez-vous penser de moi?... Ce que vous devez penser, continua-t-elle d'une voix plus ferme, je vais vous le dire. Je ne suis pas de votre monde, vous le savez, mais je ne suis pas non plus du mien. J'étais née peut-être pour vivre ailleurs et autrement. En vous voyant hier, si doux, si distingué, j'ai cru deviner que vous étiez différent des hommes que je connaissais; il m'a semblé que ma peine aurait en vous un ami. Voilà pourquoi je suis venue.

Gaston lui serra la main. Il était fort étonné. Par sa simplicité, Aline désarmait sa méfiance. La vérité a un accent qui ne s'imite guère, et cette jeune fille avait dans la voix et dans le regard quelque chose de si tendre et de si doux, qu'elle déroutait les soupçons. Et d'ailleurs s'en faisait-elle accroire? Une fille de dix-huit ans qui agit ainsi prétend-elle au rigorisme? En parlant des hommes qu'elle connaissait, n'insinuait-elle pas très-sincèrement un aveu pénible? Pourquoi ne pas croire aux bons

sentiments partout où ils se présentent? Ne pouvait-il pas y avoir quelque chose d'intéressant dans la pensée de cette enfant, qui, ayant deviné sans doute une machination coupable dans le dîner de la veille, devançait toute intrigue et venait dire elle-même : J'ai compris, et je vaux mieux que cela? Ne me méprisez pas, vous me plaisez, et je mériterai peut-être que vous m'aimiez!

Gaston, qui l'avait trouvée un peu maniérée la veille, s'étonnait de la voir de plus en plus naturelle. Le rôle qu'on lui avait appris, elle semblait l'oublier et elle se faisait simple en devenant vraie. Sa figure gagnait autant que son esprit à cette métamorphose. Ses traits étaient comme éclairés quand sa pensée éclatait librement sur son visage. Des impressions différentes se reflétaient tour à tour, comme dans un miroir, sur sa physionomie mobile. Elle avait, vous ai-je dit, des pieds charmants, et, quand elle ne prétendait pas ressembler à une grande dame, elle prenait des mouvements de chatte et des façons d'enfant. Gaston parcourut pendant deux heures avec elle les grandes allées de Mousseaux. L'air était tiède; les foins embaumaient; les oiseaux babillaient dans les arbres, et le soleil d'août, traversant le feuillage, semait l'ombre de paillettes d'or. Être jeune, aimer, se promener lentement avec ce qu'on aime, par un clair soleil, sous de beaux ombrages où l'air chaud

vous baigne, où le calme des champs vous entoure, où la nature entière paraît vous sourire, ah! c'est une douce ivresse, et malheur à ceux qui ne l'ont pas connue!

Je ne prétends pas dire cependant que Gaston fût amoureux déjà; mais il étudiait avec un vif intérêt cette jeune fille, et il jouissait de ses propres sensations tout en cherchant à les analyser. Aline, à ce qu'il apprit, vivait seule rue Lemercier avec sa mère et son jeune frère, qui avait dix ans à peine. Elle avait perdu son père quelques années auparavant; ç'avait été, disait-elle, le plus grand malheur de sa vie, et elle en parlait avec des larmes dans la voix. Il était évident, bien qu'elle ne s'expliquât point à cet égard, que son père, qui avait eu quelque fortune et qui était mort laissant ses affaires dans le plus grand désordre, était, dans sa pensée, tout différent de sa mère. C'était à ses conseils, à l'éducation élémentaire qu'il lui avait donnée, qu'elle devait certains principes de morale qui avaient résisté à l'air qu'elle respirait et qui guidaient encore son honnête nature. Quant à Mme Dubois, elle était de Mâcon. Le père d'Aline l'avait amenée à Paris, et, quelques années après, il était mort, la laissant seule au monde, sans fortune, sans nom, avec un enfant au berceau et une fille déjà grande à élever. Gaston devina ces détails plutôt qu'il ne les apprit; la jeune fille traitait ce

sujet avec peine; il était évident qu'un secret amour-propre la portait à atténuer le récit des malheurs de sa famille. Gaston le compléta dans son esprit. Dès le moment que Mme Dubois était sans fortune et vivait cependant sans rien faire, il était clair que le père d'Aline avait quelque successeur moins prodigue, et, d'après ce qu'il avait vu lui-même chez Mme Levert, il pouvait présumer que ces dames, sentant venir l'instant où leur beauté allait passer à l'état de souvenir, avaient compté, pour soutenir leur âge mûr, sur la jeunesse et la fraîcheur d'Aline. Ces réflexions refroidissaient un peu M. de Charleval. Il était à la fois attiré et repoussé, séduit et presque humilié dans son amour-propre; il passait en une minute de la confiance au soupçon et de l'intérêt à l'indifférence. Sans être une personne très-savante, Aline avait été cependant élevée avec plus de soin qu'on ne devait le croire. Elle avait lu beaucoup de livres, sans ordre, sans suite, sans direction, mais il lui en restait quelque chose. Elle savait un peu de musique, un peu d'italien, et ainsi de tout un peu. En un mot, elle avait appris tout ce qu'il était inutile qu'elle sût dans sa situation, et on ne lui avait rien enseigné de ce qu'elle aurait dû savoir. Ainsi que sa mère, elle avait pour les humbles occupations qui font vivre les pauvres gens une sorte de dédain qu'elle croyait élégant de témoigner. Il y a dans

Paris une classe nombreuse qui vit dans la gêne et souvent dans le vice, parce qu'elle trouverait humiliant de travailler ostensiblement pour vivre. Cette prédisposition malheureuse d'Aline ne pouvait cependant lui être reprochée; elle partait d'une sotte vanité qui n'était point sienne, et sa mère avait elle-même subi, sans se l'avouer, les inconvénients irremédiables d'une éducation déplacée. Gaston comprenait à demi-mot cette situation, qui n'était pas nouvelle pour lui. Il causait de mille choses, les heures passèrent, et le moment de se séparer arriva. On se promit de se retrouver bientôt, et il reconduisit Aline jusqu'à l'entrée des Batignolles.

Ai-je besoin de vous dire, madame, quel fut dans l'avenir le résultat de cette promenade? Croyez-vous qu'à dix-huit ans une jeune fille puisse impunément se promener tout un jour en tête-à-tête, sous de beaux ombrages, avec un jeune homme de vingt-cinq? Pensez-vous qu'une éducation plus sévère même que celle de la jeune fille dont je vous conte l'histoire pût braver sans crainte de tels périls? Je me permets d'en douter. Toujours est-il qu'Aline avait appris le chemin de Mousseaux, et qu'elle ne l'oublia point; elle y revint souvent. Gaston faisait de longues promenades avec elle. Ne voyant plus Mme Levert, ni Mme Dubois, il les oublia, et peu à peu il s'éprit sincèrement de cette

jeune fille, qui, détachée du cadre où il l'avait d'abord entrevue, était on ne peut plus attachante. Le but de leurs excursions s'éloigna de plus en plus. Tantôt ils allaient à Saint-Maur, tantôt à Versailles. Soustraite à la domination de sa mère, à l'influence de ses habitudes, Aline semblait naître à une vie nouvelle, et elle se transformait. Docile aux conseils de son amant, cherchant uniquement à lui plaire, elle se débarrassa rapidement de cette affectation qu'on lui avait enseignée et qui la déparait. Loin de vouloir la déguiser en grande dame, Gaston cherchait au contraire en toute circonstance à rabaisser en elle le ton, qu'il trouvait trop élevé. A la campagne, il la menait dîner, comme une grisette, sous la tonnelle d'un cabaret; au théâtre, où ils allaient quelquefois, ils se cachaient au fond des baignoires. Le plus souvent ils revenaient à pied du spectacle par les boulevards, causant à voix basse, portant gaiement leur bonheur au milieu de la foule indifférente, livrant leur cœur à tous les enchantements dont l'amour enivre la jeunesse. Aline s'abandonnait avec transport aux joies de cette existence nouvelle. Tout l'intéressait maintenant qu'elle aimait; tout lui semblait adorable. La vue de la campagne surtout la plongeait dans des ravissements sans fin. Élevée dans des idées contraires, encouragée, pour ainsi dire, dans le dédain de tout ce qui n'était point Paris, elle avait jusqu'a-

lors regardé des arbres sans les voir, et vu le ciel sans le regarder; mais l'amour venait d'ouvrir devant elle le livre jusqu'à présent fermé de la nature: elle trouvait des merveilles partout. Les plus petits détails de ce monde nouveau pour elle la transportaient. Une fleur dans l'herbe, un oiseau chantant dans les branches, des mouches bourdonnant dans un rayon de soleil, c'était assez pour lui faire pousser des cris de joie. Gaston étudiait avec attention et avec amour, en philosophe et en amant, la transformation de cette âme naïve. Il jouissait trop lui-même de ces admirations enfantines et passionnées tout à la fois pour ne pas multiplier ces promenades où elles se manifestaient avec une grâce particulière.

Un jour, ils étaient à Versailles dans le jardin d'Hartwell. Il faisait le plus beau temps du monde. De jolis enfants s'ébattaient aux pieds de leurs bonnes, sur la pelouse fleurie. Assises à l'ombre, leurs mères travaillaient ou lisaient en silence. Un calme profond régnait dans ce jardin créé pour un roi peu sentimental. A la vue du ciel bleu, du soleil, des fleurs, de cette pelouse animée qui formait à elle seule un tableau plein de bonheur et de paix, Aline se suspendit tout à coup au bras de son amant et se prit à pleurer. Cette exquise sensibilité, que l'amour fait naître et développe quelquefois jusqu'à la rendre maladive, est la source de nos plus délicates

jouissances. Qu'avait Aline? Ses larmes, qui les expliquera? Notre cœur est-il ainsi fait, que la plénitude même de sa joie l'épouvante? Ou cette jeune fille venait-elle de pressentir que tant de bonheur ne pouvait trouver longtemps place dans sa triste destinée? Je ne sais; mais, comme je vous l'ai dit, elle appuya sa tête contre l'épaule de Gaston et pleura.

Ce qui part du cœur est toujours contagieux. Ému, triste lui-même sans savoir la cause de sa tristesse, Gaston serra dans ses mains les mains d'Aline, et regarda tristement couler sur les joues de sa maîtresse les larmes les plus tendres qui eussent jamais été versées pour lui. Et maintenant, comment vous expliquerai-je ce qui se passait dans l'esprit de ce jeune homme? Il sortit du jardin, inquiet et rêveur. En parcourant avec Aline les grandes allées du parc de Versailles, il ne put retrouver sa gaieté ordinaire, il était malgré lui triste et préoccupé. Loin de le charmer, cette journée pesait sur sa conscience. Disons-le franchement, l'amour d'Aline, qu'il venait d'entrevoir, l'effrayait, il dépassait les limites dans lesquelles il eût désiré le renfermer. Vous pensez peut-être qu'on ne saurait être trop aimé, madame, et vous trouvez au moins étrange cette crainte qu'éprouvait Gaston. Moi, je la comprends, et, au risque de vous déplaire, j'ajouterai que je l'approuve et qu'elle me donne une bonne idée du cœur de M. de Charleval. Cette

histoire ne se passe point dans le pays des songes et des amours fabuleux; c'est à Paris, dans la plus prosaïque ville du monde, qu'elle devait commencer et finir. Aline, si touchante que fût sa tendresse, était la nièce de Mme Levert, la petite bergère des Batignolles. Séduisante par sa jeunesse, intéressante par son caractère, elle avait, aux yeux de Gaston, toutes les qualités d'une charmante maîtresse. Il la voulait ainsi, non autrement. Heureux de sentir chez elle un amour équivalant au sien, il désirait n'y pas trouver plus. Par son charme exceptionnel, Aline faisait contre-poids à son origine, et cette liaison avait pour M. de Charleval ce double avantage, qu'elle comportait assez d'amour pour satisfaire son cœur et renfermait assez d'entraves pour que sa raison ne s'alarmât point des suites de cet entraînement. Je vous ai dit que Gaston, quoique fort jeune encore, avait passé l'heure où l'on croit à tous les mirages de l'amour, où l'on se jette à corps perdu, sans songer au retour, dans ce lac enchanté qui nous fascine et nous attire. Tout en aimant Aline, il savait à merveille que le siècle était passé, s'il fut jamais, où les rois épousaient des bergères. Dans son affection, il y avait une arrière-pensée qui lui disait que cette liaison aurait un terme, et que, si charmante qu'elle fût, elle ne pouvait être l'occupation principale de sa vie. Sans doute il éloignait de son esprit cette pen-

sée pénible, il la repoussait comme un remords, mais cette pensée vivait malgré lui. L'aspic était caché sous les fleurs. Croyez-le, bien que cela soit triste à croire, il y a peu d'amours dans ce monde qui ne renferment en germe, dès le premier jour, le mal qui doit les dévorer, peu de cœurs qui ne nourrissent le serpent dont je vous parle.

Tout entière cependant au bonheur de marcher lentement à côté de ce qu'on aime, en écoutant les battements de son cœur, Aline admirait, sans se douter des préoccupations de Gaston, les lueurs magnifiques que répandait à son déclin sur les grands arbres du parc ce beau soleil qui avait éclairé la plus heureuse journée de sa vie. Elle s'était remise bien vite de ce mouvement de mélancolique sensibilité qui l'avait saisie à la vue des blonds chérubins s'ébattant sur la pelouse. C'est en riant qu'elle avait repris sa promenade, et elle raillait impitoyablement Gaston de son air soucieux.

— Allons, riez, monsieur, lui disait-elle, ou je croirai que vous me trouvez laide aujourd'hui. Si tu savais combien je t'aime! ajoutait-elle. Je t'aime de toutes les manières : d'abord, je sais bien comment, — et elle l'embrassait, — et puis comme un frère, tant j'ai confiance en toi, et puis encore comme un père; il me semble parfois que je suis ton enfant, j'ai une sorte de respect pour toi. Hélas! oui, tu me rappelles mon pauvre père, je n'ai

connu que lui et toi de bons et d'honnêtes dans ce monde! Une larme montait dans ses yeux, puis elle souriait tout à coup, courait dans le gazon, cherchant une fleur, appelant Gaston, le défiant à la course, déclarant qu'elle voulait manger des fraises à dîner, si elles n'étaient pas trop chères.

Cette promenade finit comme tant d'autres; un petit incident en marqua seul la fin. On était alors à la mi-octobre; le soleil couché, la soirée devint très-fraîche, et le soir, après le dîner, en gagnant le chemin de fer, Aline grelottait dans sa robe de barège. Gaston entra chez un marchand d'étoffes, et acheta à la hâte, pour quelques francs, un de ces gros châles comme en portent, l'hiver, les femmes du peuple. Il en entoura la taille frêle d'Aline, elle était d'une joie excessive.

— Oh! le bon châle! s'écriait-elle, comme il est chaud! comme je te remercie! comme il me donne l'air grave et respectable! Tiens, regarde! Et elle marchait en avant, son voile sur les yeux, la taille inclinée, se donnant l'air d'une vieille quêteuse. Puis elle querellait Gaston, lui disait qu'il dépensait iuutilement son argent, qu'elle n'avait point été élevée dans du coton, qu'elle aurait bien pu rentrer sans châle, mais que pourtant il était bien bon, et que son petit frère serait bien surpris de la voir ainsi affublée. Le souvenir du petit frère rappela à Gaston le reste de la famille et lui déplut.

Pour la seconde fois, il fut ramené aux pensées qui l'avaient tourmenté dans la journée. Enfin, ils arrivèrent à l'embarcadère. Dans le wagon, Aline n'eut rien de plus pressé que de regarder son châle à la lumière.

— Tiens! il est noir! s'écria-t-elle. Gaston, pourquoi m'as-tu donné un châle noir? Je le croyais bleu. Puis elle n'y songea plus et parla d'autre chose. Gaston avait acheté cette pièce d'étoffe sans regarder sa couleur, mais, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, les paroles d'Aline le frappèrent. Le mouvement du train qui partait l'arracha pourtant à sa rêverie, et ils arrivèrent assez gaiement aux Batignolles.

Après avoir reconduit la jeune fille jusqu'à la petite porte que je vous ai décrite, et d'où il l'avait vue sortir pour la première fois deux mois auparavant, suivie de son chevreau, Gaston reprit seul le chemin de sa demeure. Dès qu'il se trouva seul, ses soucis l'étreignirent de nouveau, et il arriva chez lui inquiet, indécis, profondément triste. Il trouva sur sa cheminée une lettre d'une écriture inconnue, cachetée de cire rose, et exhalant ce parfum vulgaire qu'on nomme le patchouly. Il l'ouvrit machinalement. C'était Mme Levert qui lui écrivait. J'hésite à transcrire même en partie cette lettre repoussante : elle mettait en lumière plus vivement encore que les scènes que j'ai dû vous

conter le monde où vivait Aline; mais comment vous faire comprendre le mérite de cette jeune fille sans indiquer tous les contrastes qui le relevaient, et comment vous expliquer la conduite de Gaston si je vous cache les dégoûts qui l'excusent? Avant d'en finir avec ces femmes que nous ne reverrons plus, et dont j'ai dû malgré moi vous tracer le triste portrait, il faut que je vous donne leur complète mesure. Sous ce rapport du moins, cette lettre ne laissera rien à désirer, et le sentiment qu'elle vous inspirera augmentera peut-être votre intérêt pour Aline. Elle était ainsi conçue :

« Pour être un gentilhomme de vieille souche, cher vicomte, je vous trouve médiocrement aimable. Depuis un grand mois, je ne vous ai pas vu, et pourquoi, s'il vous plaît? Loin de mériter votre rigueur, je croyais avoir, au contraire, quelques droits à votre reconnaissance. Je me comprends, et vous me comprenez aussi; c'est bien le moins que de vieux amis comme nous s'entendent à demi-mot. J'avais mille choses à vous dire, et même, — vous l'avouerai-je? — ma foi, oui, je vous l'avouerai, — et même un petit service à vous demander... C'est aujourd'hui le terme d'octobre, mon cher ami, et mon affreux propriétaire, qui est en même temps celui de ma sœur, n'entend pas raison... C'est un grand sot, et je ne lui pardonnerai jamais de me forcer à demander aujourd'hui

à votre grandeur si elle voudrait me prêter cinq cents francs. Franchement, pour si peu, vous ne pouvez refuser de nous tirer d'embarras, ma sœur et moi; aussi je n'insiste pas davantage.

« Venez me voir, cher vicomte, et dites-moi bien vite que vous ne m'en voulez pas de vous conter si franchement mes doléances.

« Toute à vous,

« ADÈLE LEVERT. »

« 15 octobre. »

Gaston froissa dans ses mains cette lettre inattendue et la lança contre le parquet. Dans ces lignes entortillées, prétentieuses, il n'avait vu qu'une seule phrase, et cette phrase était entrée comme un fer rouge dans son cœur. Cinq cents francs, c'était donc la rançon d'Aline! Sa jeunesse, ses yeux bleus, ses petits pieds, sa naïveté, ses larmes, son amour enfin, tout cela valait cinq cents francs; sa mère elle-même et sa tante l'estimaient ainsi. Dans quel guêpier était-il tombé! Que pouvait-on imaginer de plus hideux que le caractère de ces deux femmes? Dans quelle atmosphère était née et vivait Aline? Quel sang était le sien? Et il avait craint un instant que cet amour ne l'entraînât trop loin! Sans doute Gaston n'avait jamais perdu complétement de vue l'entourage d'Aline, mais il était

ramené trop brusquement à la réalité. Des hauteurs poétiques où le berçait l'instant d'auparavant son amour-propre flatté d'homme se croyant trop passionnément aimé jusqu'à ce cloaque impur, la chute était trop forte. Il n'ajoutait pas et cependant il aurait dû peut-être ajouter que sa vanité souffrait aussi, et qu'elle avait senti la flèche en même temps que son cœur. Qu'Aline fût étrangère à ce trafic ignoble, il n'en doutait pas; il ne pouvait songer à lui reprocher la tache de sa famille, et pourtant, malgré tous ses efforts, il ne pouvait plus la mettre tout à fait à part de son entourage. En dépit de lui-même, la lettre de la tante jetait sur la jeune fille un reflet fâcheux. Son amour n'avait plus, ne pouvait plus avoir cette fraîcheur qui l'avait un instant charmé; il venait de toucher aux fanges de la vie; il portait maintenant une ineffaçable éclaboussure. Ceux qui prétendent que chacun dans ce monde ne porte que son bât disent une bêtise; chaque jour, au contraire, on paie pour autrui, et l'on porte le plus souvent, outre sa charge, le bât de quelqu'un.

Que fallait-il faire? A cette question que se posa Gaston, la lettre de Mme Levert répondait suffisamment. Il fallait d'abord payer. Il semblait d'ailleurs à M. de Charleval qu'il ne serait jamais assez tôt libéré de cette dette qui pesait sur lui comme un cauchemar. Il ouvrit donc son secrétaire, mit sous enveloppe un billet de cinq cents francs, et,

quoiqu'il fût près de dix heures, il le fit porter sur-le-champ à Mme Levert. Dans les romans, on fait en général bon marché des écus; il n'en est pas ainsi dans la vie. Gaston n'était pas assez riche pour que cette somme ne fît une brèche assez grave à son budget trimestriel, et cependant il éprouva, quand sa lettre fut partie, ce mouvement de satisfaction que ressent un homme qui vient de régler un compte. Puis, comme la solitude l'impatientait et qu'il n'avait aucune envie de dormir, il s'habilla et sortit. Arrivé sur le boulevard, il entra machinalement à l'Opéra, où il avait une place le vendredi.

On donnait *la Reine de Chypre*. Lorsqu'il pénétra dans le corridor, les ouvreuses, debout sur leurs pointes, regardaient la scène à travers les lucarnes des loges. Le foyer était désert. On y entendait à peine les accords affaiblis de l'orchestre. Il semblait à Gaston que ces harmonies lointaines et confuses, qui arrivaient jusqu'à lui, étaient de vagues réminiscences du passé; la solitude qui l'entourait lui rappelait l'heure actuelle. Tout à coup éclata la voix pleine et vibrante de Duprez. Il chantait cet air si tendre du cinquième acte :

Hélas! tout nous sépare,
Mais je t'aime toujours!

Une salve d'applaudissemens couvrit ces dernières

paroles. Le contraste de l'enthousiasme général avec sa propre tristesse heurta si violemment le cœur de Gaston, que, pour couper court à son émotion, il dut entrer brusquement dans sa loge. À peine en avait-il passé la porte, qu'il se trouva serré dans les bras d'un ami qu'il ne s'attendait nullement à voir. C'était Henri de Grainville, un jeune secrétaire d'ambassade, qui arrivait ce jour-là même de Russie. J'ajouterai pour votre gouverne, madame, qu'Henri de Grainville était cet ami qui allait se marier, et dont Gaston, au début de ce récit, avait porté une lettre à Mme Levert.

III.

Les deux amis se revirent avec bonheur. Gaston avait été élevé avec Henri de Grainville; il l'aimait extrêmement, quoiqu'il lui ressemblât peu, peut-être même à cause de cela. Il avait entretenu des relations constantes avec lui, malgré ses fréquents voyages et ses longs séjours à l'étranger. Quelquefois même, il était allé le voir dans les cours où il résidait. Ils s'entendaient à merveille tout en vivant très-différemment. Chacun d'eux se plaisait à étudier dans son ami des qualités qui lui manquaient complétement, et des travers absolument contraires à ceux qu'il avait lui-même. Henri de Grainville, qui avait un beau nom, une grande

fortune, une ambition très-naturelle, représentait assez bien cette famille de jeunes diplomates qui florissait il y a peu d'années et dont on retrouverait peut-être encore, en bien cherchant, quelques débris. Ces jeunes gens, qui étaient dans les salons de Paris la fleur de l'élégance, avaient pris leur métier fort au sérieux. Ils étaient pénétrés de leur importance; ils parlaient gravement de leurs occupations, qui étaient peu graves, et ce qu'ils feignaient de cacher semblait encore beaucoup plus considérable. Ils croyaient sincèrement que les négociations puériles qui se tissent dans les chancelleries des ambassades et dans les salons politiques étaient des trames savantes d'où dépendait en partie l'équilibre de la société. Aimables d'ailleurs, raffinés dans l'élégance de leurs manières, affables avec art, connaissant à merveille le code des salons, adorateurs scrupuleux de l'étiquette, ils s'imaginaient volontiers qu'en ne péchant jamais contre les formes extérieures, qu'en gardant la tradition de leurs aînés dans leur maintien, leur mise, jusque dans le nœud de leur cravate et la forme allongée de leur écriture, ils continuaient l'école de M. de Talleyrand. A part cette prédisposition à faire des petites choses les grandes, et des grandes choses les petites, « c'étaient, au demeurant, les meilleurs fils du monde. » Henri de Grain-

ville notamment cachait sous sa réserve diplomatique un cœur excellent.

L'opéra fini, les deux amis sortirent ensemble, et ils entrèrent pour causer librement au club de l'Union, dont ils faisaient partie l'un et l'autre. Là, dans un salon écarté, n'ayant auprès d'eux qu'une bière et des cigares, ils commencèrent d'abord assez froidement, comme il arrive toujours après une longue séparation, une conversation qui devint bientôt tout à fait amicale et intime. Ainsi que l'avait prévu Gaston, c'était pour son mariage qu'Henri de Grainville revenait de Saint-Pétersbourg. Ce mariage traînait en longueur; habitué aux négociations épistolaires, aux arrangements officiels, le jeune secrétaire d'ambassade eût trouvé de bon goût, dès l'instant que les notaires s'étaient vus, d'arriver comme un prince deux jours avant la noce et de se marier, pour ainsi dire, par procuration. M. le marquis d'Haucourt, son futur beau-père, gentilhomme de l'ancien régime et diplomate de la restauration, n'était pas éloigné de partager cette manière de voir. Par malheur, Mlle Hélène, qui touchait à ses vingt-quatre ans et qui avait passé l'heure où les petites filles ne voient dans un mari qu'un collier de diamants, semblait avoir à cet égard des opinions différentes. Elle voulait connaître davantage son fiancé, qu'elle n'avait

vu depuis plusieurs années qu'à de longs intervalles. Qui sait? elle rêvait peut-être, comme cela arrive encore quelquefois, d'être aimée pour elle-même, et, sans repousser un projet d'union depuis longtemps arrêté, elle n'avait cependant donné qu'un consentement tout à fait conditionnel. — De façon que me voilà tenu à plaire encore plus, continuait M. de Grainville. Elle est à la campagne par-dessus le marché, et du matin au soir je serai de service, dans mon costume de jeune premier, filant, comme à l'Opéra-Comique, le parfait amour, étudié de ma cravate jusqu'à mes bottes. Si je ne l'avais jamais vue, cela se comprendrait; mais, depuis dix ans, nous nous connaissons, comme on se connaît dans le monde. Notre futur mariage n'est un secret pour personne, et me vois-tu arrivant seul dans ce grand château, comme un traître de mélodrame, au milieu de gens qui riront sous cape de ma finesse! Quelle figure je vais faire! Mon entrée surtout me paraît insupportable à imaginer. Tiens, franchement, plutôt que de jouer cet acte de vaudeville, j'aimerais mieux tenter de réconcilier lord Palmerston avec la France! Mais le sort en est jeté, je pars demain.

Pour consoler son ami, les bonnes raisons ne manquèrent pas à Gaston. Mlle d'Haucourt valait bien que l'on se donnât pour elle un peu de peine. Un grand nom, une superbe fortune, une figure

charmante et beaucoup d'esprit, disait-on, probablement une ambassade bientôt, n'était-ce pas de quoi passer sur quelques lenteurs? et la réserve de la jeune fille n'était-elle pas elle-même intéressante? Plaire à celle qu'on doit épouser, entourer d'une auréole de poésie un bonheur tranquille auquel l'avenir sourit d'avance, rencontrer par le plus rare des hasards une jeune fille qui comprend ainsi ce grand acte de la vie, qui veut se donner et non se vendre, n'était-ce pas le bonheur suprême? — Et tu préférerais, continuait Gaston, acheter à la hâte, et en marchandant, une poupée de rencontre? Comme nous nous ressemblons peu! — Poëte, reprenait le diplomate, qui donc t'a montré à prendre la vie pour un rêve et le mariage pour un poëme? Descends sur la terre, ami. — Et toi, disait Gaston, ose être jeune, daigne avoir tes vingt-cinq ans; au fond, tu ne penses pas un mot de ce que tu dis, et je te connais mieux que toi-même. La discussion se prolongea, et Gaston persista avec succès dans son rôle. L'avenir heureux et normal qu'il venait de dépeindre et que semblait renfermer la destinée de son ami l'avait ramené à sa situation personnelle, dont il comprenait mieux que jamais la tristesse et l'inconséquence.

— Henri, s'écria-t-il tout à coup en jetant son cigare dans la cheminée, je crois, Dieu me pardonne! que le ciel se moque de nous, car il donne

toujours au voisin le sort qui nous conviendrait. Te voilà bien malheureux d'un bonheur que j'ai toujours rêvé, et moi, tel que tu me vois, je souffre horriblement d'un mal qui te ferait sourire. Tu te rappelles Mme Levert?

— Cette grosse Adèle; que diantre vient-elle faire ici?

— Le voici, dit Gaston, et il raconta, avec tout l'empressement d'un homme que son secret étouffe, sa visite aux Batignolles, la rencontre d'Aline, l'amour qui l'avait suivie; il n'oublia aucune des circonstances qui avaient motivé son entraînement, il décrivit avec toute la complaisance d'un amoureux la grâce naïve de la jeune fille, sa tendresse touchante, et, ce qui fut plus méritoire, il avoua franchement comment, le soir même, la lettre de Mme Levert l'avait précipité du ciel sur la terre.

Le diplomate écouta son ami avec un sérieux imperturbable, et quand il eut fini, il étendit ses deux mains sur sa tête :

— Je te bénis! lui dit-il gravement; tu es plus bête que je ne croyais. Et c'est toi qui veux m'apprendre la vie, poëte qui vas chercher des perles dans le ruisseau, et qui, voulant un beau jour connaître l'amour dans toute sa pureté, vas prier Mme Levert de te le procurer!

Ces réflexions étaient parfaitement désagréables à Gaston. Aucun amour ne souffre le persiflage,

et, justifié ou non, le sentiment qu'Aline lui avait inspiré était trop vif pour qu'il permît de le ridiculiser. M. de Grainville comprit qu'il avait blessé son ami, mais il ne tint aucun compte de son observation.

— Je pardonne tout, continua-t-il rudement, hors ces sortes d'amours amphibies, qui sont les plus niais du monde. Quand on veut aimer, il faut aimer ses pareilles; et quand on paie, c'est pour se dispenser d'aimer. Mme Levert, tu sais ce qu'elle est; sa nièce, je ne la connais pas, elle était en pension pendant mon règne, sans quoi je t'eusse épargné sans nul doute le chagrin qui te dévore, car enfin, il ne faut pas l'oublier, elle n'a pas été élevée pour toi seul; hier elle aurait pu être à tout autre, et elle sera à un autre demain. Cela est dur à entendre, mais il faut que je te le dise : tu as rencontré cette petite fille, elle t'a plu, c'est à merveille; mais il faut que cela finisse, et la poésie n'a rien à voir en cette affaire.

— J'admire ta morale, dit froidement Gaston, elle est sans réplique; mais j'aime Aline, cela répond à tout.

— Ma morale te paraît mauvaise, reprit le diplomate, je serais curieux pourtant de la comparer à la tienne. Tu aimes Aline, dis-tu, et que comptes-tu faire de cette jeune fille? Veux-tu l'épouser, et désires-tu que je te conduise à l'autel, en habit

bleu à boutons d'or et donnant le bras à Mme Levert? Si tu ne veux pas l'épouser, ni même lui sacrifier une grande partie de ta vie, crois-tu qu'il soit d'une très-haute vertu de faire naître et de laisser grandir dans l'esprit de cette jeune fille l'idée d'un bonheur que tu ne veux pas lui donner? Profiter de la situation exceptionnelle que te fait aux yeux de cette enfant ta position dans le monde, ton esprit, ta distinction, la flatterie inattendue de tes hommages pour lui tourner la tête, avec la conviction secrète que tu lui briseras le cœur quelque jour, est-ce là ta morale à toi? Je garde la mienne. As-tu lu *Frédéric et Bernerette*, cette histoire si triste de notre cher poëte? Voilà comme ces aventures-là finissent. Il faut rompre au plus vite, et, comme je connais ton caractère, j'entends que tu quittes Paris provisoirement.

Gaston se récria. Partir, abandonner Aline, n'était-ce pas faire sur-le-champ le mal qu'il pouvait faire dans l'avenir? Mais Henri de Grainville connaissait le cœur de son ami; il savait que, pour réussir à l'entraîner, il fallait profiter de ce moment de dégoût qu'il avait éprouvé le soir même; il devinait que, cette humiliation bue, la guérison serait beaucoup plus difficile; il redoutait cette irrésistible puissance qu'on nomme l'habitude.

— Tu partiras, ou le diable m'emporte, reprit-il; je ne te demande pas un voyage sans fin, mais

seulement une absence momentanée, et tu partiras demain avec moi, ajouta-t-il tout à coup. Tu viendras à Haucourt! Voilà mon entrée toute faite, ventrebleu! En ta compagnie, j'aurai l'air infiniment moins niais. M. d'Haucourt t'a mille fois invité à venir le voir à la campagne. Allons, c'est entendu, nous partons à huit heures, et tu me rends un grand service en faisant une très-sage action.

Gaston résista longtemps. Toutes les raisons que peuvent donner un cœur épris, quoique hésitant, et un esprit irrésolu, il les exprima tour à tour. Cette malheureuse enfant, qu'il allait abandonner si brutalement, qu'avait-il à lui reprocher? était-elle coupable de la pauvreté de sa mère? n'était-elle pas aimante, sincère, charmante sous tous les rapports? et partir sans la voir, sans la prévenir, n'était-ce pas une cruauté bien gratuite? Pauvre Aline! n'avait-elle pas pressenti, le matin, dans le jardin d'Hartwel, le malheur qui l'attendait? — De deux choses l'une, reprenait Henri, ou elle mérite ton intérêt ou elle ne le mérite pas; si elle ne le mérite pas, qu'importe ton départ? et si elle le mérite, il faut le presser bien plus encore, car le mal est grand déjà et il empirerait tous les jours. Quant à la brusquerie de cet abandon, continuait-il, il était facile de la motiver dans une lettre; on pouvait prétexter la maladie d'un oncle, etc., etc., ou même avouer la véritable raison du voyage,

car ce service réel qu'il lui rendait en l'accompagnant à Haucourt, le comptait-il pour rien? Pressé, harcelé, sermonné, conjuré, sentant au fond la justesse du dilemme de son ami, dilemme qu'il s'était posé à lui-même tant de fois, Gaston finit par céder; il promit tristement d'essayer une absence d'une semaine. Cette concession, à vrai dire, était encore une faiblesse. En jurant de partir, il songeait déjà au retour. Il comptait presque se donner plus tard à lui-même, pour preuve de sa bonne volonté et de ses infructueux efforts à se guérir, l'exemple et l'inutile essai de cette séparation. Dans cette capitulation provisoire, il voyait un argument pour l'avenir. Rentré chez lui, il écrivit à Aline; il lui annonça tristement son départ, qu'il motiva adroitement; il lui promit d'abréger le plus possible son absence, lui donna son adresse et la pria de lui écrire.

IV.

Les deux amis partirent le lendemain. Le château d'Haucourt était à vingt lieues de Paris; ils arrivèrent une heure avant le dîner, ce qui était de tous les moments de la journée le mieux choisi pour faire cette entrée qu'Henri de Grainville trouvait à bon droit redoutable. Les dames étaient à leur toilette. Le marquis d'Haucourt seul reçut les voyageurs; il remercia courtoisement Gaston de l'aimable surprise qu'il lui faisait, et se félicita peut-être intérieurement d'éviter, grâce à sa présence, l'embarras d'un tête-à-tête trop prolongé avec son gendre probable. Les deux amis eurent le temps de s'habiller, et ils purent descendre au salon avant le coup de cloche du dîner.

Henri de Grainville y tenait extrêmement. C'était un habile homme. Il connaissait toute l'importance des impressions premières, si futiles qu'elles soient, et savait qu'attendre de pied ferme dans un très-grand salon une personne dont on redoute le jugement est infiniment plus commode que de s'avancer vers elle, à pas comptés, vêtu de noir, cravaté de blanc, avec un sourire agréable sur le visage et une agitation mortelle au fond du cœur. Une rencontre de ce genre ressemble toujours un peu à un duel, et Henri était trop expérimenté pour renoncer de gaieté de cœur aux avantages permis. Il causa donc avec M. d'Haucourt, et Gaston feuilletait les albums, quand la porte s'ouvrit, et Mlle Hélène entra accompagnée de deux vieilles dames, commensales habituelles du château. Elle ne parut éprouver aucune gêne; son embarras se trahit seulement lorsqu'elle salua Gaston d'abord et Henri après, ce qui était le contraire sans doute de ce qu'elle voulait faire. De part et d'autre, on échangea quelques phrases banales; puis l'on se considéra mutuellement. Mlle d'Haucourt avait, vous ai-je dit, vingt-quatre ans et par conséquent une grande habitude du monde. Elle était fort belle, trop belle, ai-je failli ajouter, car l'extrême régularité de ses traits ne laissait pas assez de jeu à sa physionomie. Avec son profil de médaille grecque, ses yeux bleus, qui semblaient noirs à la

lumière, sa taille de chasseresse antique, elle avait quelque chose de froid; je me ferai peut-être mieux comprendre en vous disant qu'un peintre l'eût trouvée sans défaut, mais qu'un jeune homme se fût arrangé mieux d'une moins aristocratique perfection. Ce n'est pas sans raison que, pour vous décrire Mlle d'Haucourt, j'ai cherché dans l'antiquité mes points de comparaison. Mlle Hélène aimait les arts; ce qui est plus rare, elle les comprenait, et, ce qui est plus rare encore, elle les étudiait un peu. De ces préoccupations, si superficielles qu'elles fussent, elle gardait quelque chose. Sa physionomie conservait l'empreinte un peu sévère de sa pensée, ou du moins on se figurait dans le monde qu'il en était ainsi, et cela uniquement, je crois, parce qu'elle relevait ses cheveux blonds à la manière des statues de Phidias, et qu'elle préférait, pour ses robes, aux gazes empesées, aux taffetas raides et bruyants, ces étoffes moelleuses qui forment, en flottant, de beaux plis. D'après ce portrait, n'allez pas vous imaginer au moins que Mlle d'Haucourt allât dans le monde avec le peplum d'Électre ou la tunique d'Antigone. Elle avait horreur de l'affectation, mais elle se sentait cependant assez belle pour oser risquer dans ses ajustements cette sorte de simplicité classique. Il est bien rare qu'une femme très-jolie ne s'approprie pas, en matière de toilette, quelque chose d'insolite,

d'exceptionnel, et l'on pardonne volontiers cette audace à celles qui ont la certitude si charmante de rester les plus belles, les plus élégantes même, en dépit de la mode et contre elle. Le mal est que des laiderons ont voulu et veulent encore imiter ce courage. De là naquit un jour le ridicule, et il n'est pas près de mourir.

Gaston avait vu mille fois Mlle d'Haucourt, mais il la connaissait peu. S'il avait avec tout le monde admiré la distinction et la beauté de la riche héritière, il ne s'en était guère préoccupé. Il avait accepté à son égard, par paresse et sans le commenter, le jugement public. Que lui importaient, avant la confidence du mariage de son ami, les qualités d'une jeune fille qu'il rencontrait quelquefois, grâce au hasard de sa naissance, mais de laquelle il était séparé par cette immense barrière qu'élève dans le monde une différence d'un million de fortune? Et je ne sais si vous l'avez deviné, mais Gaston avait le grand défaut de ne s'occuper que de ce qui le touchait par quelque endroit; le reste lui était parfaitement égal; entre une indifférence profonde et un extrême intérêt, il n'admettait guère de juste-milieu; c'est un vice terrible pour qui vit dans la société insouciante de Paris, et il s'en apercevait tous les jours. Ce soir-là, pendant le dîner et après, il étudia Mlle d'Haucourt, par intérêt pour son ami, par besoin de distraction

pour lui-même, plus qu'il ne l'avait fait durant les deux cents bals des six années précédentes. Il la suivait des yeux, tandis que Henri de Grainville décrivait la physionomie de la société russe ou la solennité des réceptions du czar avec tout l'entrain d'un homme qui avait ses raisons pour chercher à être aimable, et qui, d'ailleurs, bien différent de son ami, possédait, par bénéfice de nature, cette qualité charmante qui consiste à aimer à plaire à tout le monde et toujours. En observant Mlle Hélène, Gaston procédait, ainsi que tous les amoureux, par comparaison. Dans ce salon aristocratique, à côté de cette fière jeune fille, il avait évoqué avec une joie secrète l'humble souvenir d'Aline. Ce château féodal, ce grand parc où le vent d'automne balançait au clair de la lune les chênes séculaires, ces bronzes, ces tapis, ce luxe, ne rappelaient guère le jardinet des Batignolles, avec les tristes bordures de buis et la petite maison où, dans une chambre obscure, à la même heure, la pauvre enfant grelottait peut-être de froid en pleurant de chagrin. Mlle d'Haucourt ne ressemblait pas davantage à la fille de Mme Dubois.
— Quelle différence! se disait Gaston en attachant son regard sur le profil régulier de Mlle Hélène, tandis que son cœur retournait auprès d'Aline, quelle différence dans les destinées humaines! Voici une femme qui n'a eu qu'à naître pour être

heureuse. Beauté, richesse, considération, tout lui a été donné, le monde est à ses pieds, il semble avoir été créé pour lui plaire, et sans doute elle n'a jamais songé qu'il pouvait y avoir dans l'ombre, à côté d'elle, une autre jeune fille que le ciel avait créée pure aussi, mais qui est née dans la honte, qui vivra dans la misère, et qui se débattra toute sa vie dans l'opprobre! Quelle étrange chose pourtant que ces deux êtres si dissemblables existent, que je les connaisse l'un et l'autre, que je sois, pour ainsi dire, un fil conducteur entre les deux!

— Vous paraissez bien fatigué, dit tout à coup à Gaston Mlle d'Haucourt, qui semblait ne vouloir point paraître écouter trop exclusivement les récits de M. de Grainville.

Gaston se réveilla en sursaut. Ses parallèles de moraliste lui avaient fait oublier complétement son rôle d'homme du monde.

— Je suis distrait jusqu'à la sottise, répondit-il en souriant, et il faut, mademoiselle, que vous m'excusiez, car c'est une maladie dont je suis seul à souffrir.

— Et puis-je vous demander, sans trop d'indiscrétion, à quoi vous songiez? demanda Mlle d'Haucourt avec une sorte d'étonnement curieux.

— Vous me trouverez bien bizarre, si je vous le dis, et pourtant je vous le dirai, mademoiselle. Je songeais combien c'est un art difficile que l'art de

causer, et combien je suis mal fait pour le monde. Ainsi me voici dans ce salon où je suis arrivé comme Mars en carême; je voudrais expliquer par ma gaieté, justifier par mon esprit, ma brusque apparition, et je ne trouve pas un mot à vous dire.

— En sorte que je vous ennuie abominablement, dit Mlle Hélène en riant aux éclats.

— Puisque je voudrais vous plaire, c'est que vous ne m'ennuyez pas; mais je ne sais par où commencer. J'ai l'honneur de trop vous connaître pour être absolument banal (d'ailleurs j'ai inutilement recherché toute ma vie le talent si désirable de ceux qui savent parler sans rien dire), et, pour être à mon aise avec vous, je vous connais trop peu.

— Et entre ces deux difficultés vous prenez un terme moyen, le sommeil, continua avec gaieté Mlle d'Haucourt, que paraissait intéresser le tour inattendu de cette conversation.

— J'en serais capable, reprit Gaston, et vous voilà, mademoiselle, sur la piste de mon caractère. Cependant il n'en est rien, et je ne songe pas à dormir. Je me demandais, au contraire, ce que vous répondriez, si je vous formulais brusquement la petite proposition que voici : Mademoiselle, vous avez vos raisons pour causer avec moi ce soir, et je voudrais me prêter à cette petite diversion, — ici Mlle Hélène rougit imperceptiblement; — mais

j'ai épuisé ma provision de paroles, et, quand j'aurai ajouté qu'il fait chaud dans ce salon et que ces candélabres sont très-beaux, je n'aurai plus rien à dire. Pourquoi, au lieu de bavarder de la sorte et de se traiter mutuellement en gens de peu d'esprit, ne vous dirai-je pas tout simplement : Choisissez, mademoiselle, un sujet de conversation, indiquez-le vous-même, et parlons?

— Cette fois, vous avez raison, dit en souriant Mlle d'Haucourt, et elle regarda Gaston avec quelque surprise. Ce qu'il venait de lui dire n'avait rien de très-remarquable; mais enfin tous les valseurs du faubourg Saint-Germain ne débutaient pas ainsi, et c'était, à tout prendre, une agréable façon de rompre le silence. Ce qui l'aurait embarrassée à seize ans lui parut original à vingt-quatre, et, sans plus de façon, elle classa intérieurement Gaston parmi les gens d'esprit qu'elle connaissait. Pendant cet *a parte*, Henri de Grainville racontait, à la grande joie du vieux marquis, légitimiste de naissance, le peu de sympathie de l'empereur Nicolas pour le gouvernement de juillet. — Et à Berlin, que fait-on? lui demanda l'ancien diplomate.

— A Berlin! continua Henri en se tournant vers Mlle d'Haucourt, à Berlin, on s'occupe uniquement du casque du comte C.....

— D'un casque?... Qu'est-ce donc que cette histoire? demanda-t-elle en se tournant vers lui.

— C'est une histoire très-amoureuse, excessivement allemande, digne d'une plus chevaleresque époque, et qui ne manquera pas de servir de thème à Louis Uhland, à Justin Kerner, à Henri Heine, à tous les faiseurs de ballades de la Prusse et de la confédération. Le comte C....., continua Henri, quittant la cheminée où il s'était jusqu'alors adossé et s'asseyant d'un air galant auprès de Mlle d'Haucourt, le comte C..... est capitaine aux gardes. Il est du plus très-beau et fort aimé, ainsi que vous allez voir. Le roi passait, il y a quelque temps, une revue. Pendant un intermède de repos qui fut accordé aux troupes, le beau capitaine, assez satisfait de son brillant uniforme, monta chez la dame de ses pensées, qui demeurait sur la place même. En entrant, il posa son casque sur une petite table, mais je ne sais quel mouvement se fit dans le salon, le casque tomba sur le tapis, roula vers la cheminée, et sa longue crinière noire brûla jusqu'à la racine. Que faire? Comment réparer ce malheur? comment défiler devant le roi avec ce casque rôti? Le jeune comte, fort connu pour son élégance, était on ne peut plus embarrassé, et la jeune femme semblait souffrir plus encore à l'idée que son amant pourrait avoir, au mi-

lieu de cette troupe étincelante, un accoutrement ridicule. Elle regarda sur la place et vit de loin aux fenêtres les dames de la cour qui souriaient aux beaux officiers. Un sentiment de vanité féminine s'empara d'elle. Elle prit le casque de son chevalier et disparut en courant. Un instant après, elle le rapportait orné de la plus magnifique, de la plus ondoyante crinière que dragon ait jamais senti flotter sur ses épaules. C'était avec ses longs cheveux noirs qu'elle avait paré le casque de l'heureux capitaine. Le jeune comte, ivre de fierté, put défiler la tête haute; chacun remarqua cette merveilleuse chevelure qui ondoyait autour de lui. Le soir, tout Berlin en parla, et je vous laisse à penser qui fut le roi de la revue. Maintenant encore toutes les Berlinoises en ont la fièvre.

Par ce récit et d'autres histoires du même genre, le jeune secrétaire d'ambassade remplit agréablement la soirée. Les deux vieilles dames trouvèrent d'excellentes manières à ce gai causeur, qui venait à point ranimer la conversation un peu monotone des soirées de campagne. Le maître de la maison dissimulait à peine la satisfaction que lui causait l'esprit enjoué de son futur gendre, et, de fait, Henri de Grainville méritait de plaire : c'était un de ces hommes à qui le monde doit de la reconnaissance, car ils font beaucoup pour lui. Il excellait à varier ses paroles suivant le goût de ses

partenaires, à tirer parti des plus minimes incidents, à dire des riens avec grâce, il effleurait tous les sujets avec finesse, avec bon goût; il est vrai qu'il n'inventait rien et n'approfondissait pas grand'chose, mais il reproduisait sous une forme nouvelle les jugements consacrés, et les lieux communs, il les colorait à sa manière. L'esprit des salons n'est autre chose que cette monnaie courante frappée à la même effigie, et qu'il faut savoir dépenser à tout propos. Elle n'étonne personne, elle n'humilie aucun amour-propre, elle satisfait le plus grand nombre. Gaston, dont l'esprit était moins démonstratif, admirait cette agréable faconde et jouissait sincèrement de l'effet que produisait son ami. L'impression de Mlle d'Haucourt était plus malaisée à pénétrer. Elle ne se manifestait guère sur son visage calme ni dans ses regards observateurs. Elle parlait peu, et la situation délicate qui lui était faite augmentait peut-être encore son habituelle réserve; mais Gaston ne doutait pas que, chez elle aussi, le succès d'Henri ne fût complet, et, à vrai dire, le principal intéressé n'en doutait pas lui-même. Quand on a de l'esprit et une jolie figure, plaire, sous les yeux d'une famille qui vous prône et vous encourage, à une jeune fille qui a de tout temps rêvé l'amour qu'on lui promet tout bas, c'est si facile! Ses songes les plus aimés de jeunesse, d'indépendance, ses ennuis se-

crets, ses malaises énervants, tout conspire pour vous; le sentiment dont on personnifie le charme incomparable a mille complices secrets dans l'ame de la jeune fille, et il n'y rencontre pas un ennemi, puisque la raison elle-même se met du concert. Or, l'amour, qui s'inquiète peu de la pauvre raison, qui se moque d'elle le plus souvent, est bon prince; quand, par hasard, la raison l'invite, il ne se fait pas prier, et, dès qu'elle ouvre la porte, il entre au galop.

— Et pourtant, se disait Gaston en considérant les grands yeux bleus de Mlle d'Haucourt et sa physionomie impénétrable, et pourtant je me figure qu'Aline me regarderait autrement, si, les rôles étant changés, elle se trouvait à la place de cette belle personne et moi dans l'habit d'Henri? Elle parlait moins encore la première fois que je l'ai vue, mais son silence même avait un langage et sa réserve m'agitait. Contradiction bizarre! Mlle d'Haucourt est incontestablement plus belle qu'Aline; elle a tout ce que l'autre n'a pas, mais ne lui manque-t-il point ce qui fait le charme de la pauvre fille, cette lumière intérieure qui éclaire le visage, ce rayonnement mystérieux d'une âme tendre, qui est la plus séduisante auréole dont le ciel puisse parer un front de vingt ans?

V.

On a beau dire, on a beau raisonner, on a beau chercher dans des distractions honnêtes, demander à des occupations régulières un heureux contentement, rien de tout cela, dans la jeunesse, ne suffit à la vie : il faut aimer, et le plus grand bonheur dans ce monde, c'est d'être fou de quelqu'un. Aussi Gaston, qui voulait étouffer le cri de son cœur, se réveilla-t-il le lendemain fort triste, malgré sa résolution vertueuse ou plutôt à cause de sa résolution même. Il se sentit seul sur la terre. Son âme nageait dans le vide, sa pensée flottait avec désespoir dans cette solitude sans bornes qui venait de se faire autour de lui. Cette affection pour Aline, affection si conditionnelle en apparence, si légère au début, prenait à ses yeux, par le souve-

nir, des proportions nouvelles. En mesurant le vide que son absence laissait dans son cœur, il s'apercevait pour la première fois avec surprise de la place immense qu'elle y avait occupée. En un mot, il éprouvait dans toute son intensité cette défaillance morale que l'amour nous laisse en nous quittant, mal horrible qui ressemble à la mort, et qui fait regretter toutes les tortures du temps où l'on souffrait; car, si l'on souffrait alors, du moins on vivait! Tout ce qui entourait Gaston ajoutait encore à sa tristesse, tout jusqu'aux quatre murs de cette chambre inconnue où il se réveillait pour la première fois. Notre machine humaine est si sensible et si frêle, qu'elle subit toutes les misérables petites influences des objets extérieurs. En voyant sur la muraille des portraits indifférents au lieu des tableaux aimés sur lesquels son regard se reposait tous les jours, en ne retrouvant plus sur la tenture les couleurs auxquelles il était fait, Gaston prêta à son isolement de nouveaux ennuis. Il ouvrit sa fenêtre; son oreille, habituée au bruit de Paris, fut frappée du silence imposant de la campagne. C'était une triste matinée d'automne: un brouillard normand dormait dans les bois; les pelouses, à demi noyées dans ce nuage gris, étaient désertes; on y voyait seulement des volées de corbeaux qui s'abattaient en croassant. — Ah! parc de Mousseaux! s'écria Gaston, chères allées, lentes

promenades, fleurs d'été, jours de soleil, qu'êtes-vous devenus!

Ce fut dans cette disposition que le trouva la cloche du déjeuner. On était déjà réuni dans la salle à manger quand il y descendit. Henri, dans un élégant costume du matin, complimentait Mlle d'Haucourt sur son charmant habit de cheval, car on devait aller à la chasse en sortant de table et courre un lièvre dans le parc. Le vieux marquis avait un excellent équipage de *harriers*, et depuis trente ans il chassait invariablement trois fois par semaine. Sa fille l'accompagnait assez souvent dans ces courses peu fatigantes, et ce jour-là notamment, outre qu'elle n'avait aucune envie de rester seule au château, Mlle Hélène était peut-être assez satisfaite, au fond, de paraître aux yeux des jeunes hôtes de son père dans un costume nouveau, qui lui allait à merveille. Ce mouvement de coquetterie, vous l'eussiez compris aisément en voyant la jeune châtelaine sauter légèrement, une heure plus tard, sur une belle jument anglaise, noire et vive, qu'elle maniait avec une aisance et une résolution fort rares. Son chapeau d'homme, son voile bleu, son col blanc rabattu, son étroite cravate rouge qui relevait la couleur sombre de son habit de drap, et ravivait son teint animé par le plaisir, l'embellissaient encore. Une femme, pour peu qu'elle soit jeune et svelte, est difficile-

ment laide dans ce costume, et Mlle d'Haucourt, à cheval, ressemblait à Diana Vernon.

En proie aux préoccupations qui l'avaient assailli au réveil, Gaston était resté silencieux pendant le déjeuner; comme la veille, il avait laissé faire à Henri, qui était inépuisable, tous les frais de la conversation. Il était malhabile à surmonter ses impressions; le mouvement de la chasse, l'exercice du cheval qu'il aimait extrêmement, l'air vif de la campagne, la vue de la belle chasseresse, l'animèrent momentanément sans pouvoir complétement le distraire. Heureusement pour lui, M. d'Haucourt, qui ne souffrait pas les songe-creux à la chasse, — et il avait raison, — était trop occupé de ses chiens pour s'apercevoir de sa distraction. Henri, qui, pour plaire au vieux veneur, parlait uniquement de chiens *tricolores*, bien *gorgés*, d'un *bon pied*, de *volcel'est*, de *rendonnés*, de *débuchés* et de *rembuchés*, ne s'inquiétait pas davantage du silence de son ami; mais Mlle d'Haucourt le remarqua. Elle n'était certainement pas assez petite fille pour se laisser prendre, ainsi qu'une comtesse allemande, aux airs tristes et penchés d'un cavalier inconnu; mais, précisément parce qu'elle considérait Gaston comme un homme d'esprit et qu'elle le supposait, à bon droit, incapable de jouer de gaieté de cœur le rôle insupportable de ces saules pleureurs vivants et bien portants qui posent

pour la mélancolie, de ces poëtes incompréhensibles qui vont soupirant à tout propos quelque élégie de poitrinaire, elle s'étonna de son air rêveur. Deux ou trois fois elle promena sur son visage, à la dérobée, un regard curieux. Gaston s'en aperçut, et je dois à la vérité de dire qu'il en éprouva une certaine satisfaction. Si préoccupé, si malheureux ou si amoureux même que l'on puisse être, on n'est jamais complétement insensible, quand on a vingt-cinq ans, à l'attention d'une jolie femme.

Tayaut! tayaut! cria bientôt le vieux marquis d'une voix forte encore. Les oreilles couchées sur le dos, le corps allongé par la peur, un gros lièvre, qu'on prétendit être un vieux *bouquin*, venait de débouler sur les pieds de son cheval. On sonna le *lancer*, les chiens prirent avec ardeur cette chaude voie; ils s'élancèrent à la poursuite du fugitif, qui disparaissait déjà comme un point noir au milieu de la plaine. Les chevaux bondirent à leur tour; ils partirent au galop, animés par la fanfare, par les cris dissonants de la meute, par la voix et par l'entrain de leurs cavaliers. En ce moment, le soleil, perçant le brouillard, illumina la campagne, et dans ces champs vivement éclairés, où les chevaux couraient en toute liberté, les différents personnages de cette histoire oublièrent un instant, au milieu d'une entraînante animation, leurs préoccupations diverses. La chasse dura, montre

en main, une heure sept minutes, ce qui prouva, mieux encore que les assertions du vieux marquis, la vitesse des *harriers*. Au bout de ce temps, on vit dans un labour le malheureux lièvre qui, selon l'expression consacrée, *portait la hotte*, c'est-à-dire que son échine, contractée par la fatigue, s'était arrondie en forme de cerceau. Les chiens redoublèrent d'ardeur, l'atteignirent, et le dépecèrent avec une telle prestesse, que le piqueur, qui s'était jeté au milieu de la meute acharnée, eut beaucoup de peine à s'emparer d'une des pattes, qu'il disséqua avec soin et qu'il vint présenter respectueusement à M[lle] Hélène; après quoi, suivant les usages de la vénerie, il sonna *les honneurs* à pleins poumons.

On reprit au pas le chemin du chateau. Si vous pensiez que M[lle] d'Haucourt avait oublié l'air étrangement préoccupé de Gaston, vous vous tromperiez, et vous prouveriez, en le croyant, que vous connaissez mal l'esprit des jeunes filles en général, et notamment celui de la belle chasseresse. Les femmes pensent et rêvent beaucoup plus que nous. En France surtout, l'usage leur fait, avant le mariage, une vie tellement concentrée, tellement intérieure, qu'elles sont, pour ainsi dire, confinées dans le domaine de la rêverie. Aussi acquièrent-elles, par l'habitude constante de la réflexion, une finesse de perception, une délicatesse d'observation,

qui nous manque le plus souvent. Là où nous ne voyons rien, elles trouvent matière de curiosité. Mille incidens qui traversent inaperçus notre existence agitée sont scrutés par elles avec intérêt. Leur pensée y rencontre un thème qu'elle élargit volontiers, et auquel leur imagination, toujours présente, prête des couleurs aimées. Si vous ajoutez que Mlle d'Haucourt n'avait plus sa mère, ce que j'ai négligé, je crois, de vous dire; que par conséquent elle avait été privée de ces épanchements si naturels et si doux, qui sont dans la jeunesse la plus sûre des sauvegardes, vous comprendrez peut-être comment, passant en outre à la campagne une grande partie de l'année, elle était plus qu'une autre encore disposée à chercher dans le plaisir de la pensée une compensation à la régularité monotone de sa vie. Seulement elle cachait avec un soin extrême cette disposition secrète; elle affichait même, dans l'occasion, l'affectation contraire; elle avait au plus haut point cette exquise qualité, qui est l'apanage presque exclusif des femmes, et qu'on pourrait nommer la pudeur de l'esprit. Quoi qu'il en soit, non-seulement Mlle d'Haucourt avait remarqué la tristesse de M. de Charleval, elle y avait réfléchi.

— Je me figure que vous êtes peu fanatique de la chasse, monsieur, lui dit-elle dans un moment

où son cheval se trouva côte à côte avec celui de Gaston.

— Mais, tout au contraire, je l'adore, répliqua-t-il.

— Dans ce cas, votre passion est en effet très-profonde, car elle paraît vous absorber jusqu'au désespoir, continua-t-elle avec un gai sourire qui laissa briller des dents blanches comme des perles.

— M'absorber, mademoiselle... si j'étais absorbé par quelque chose en ce moment, ce serait par le sentiment de reconnaissance que me fait éprouver l'accueil si bienveillant que je trouve à Haucourt.

— Voilà, ne vous en déplaise, une banalité, monsieur, répondit en riant Mlle d'Haucourt, vous qui prétendiez hier n'en dire jamais, et qui aviez l'obligeance rare d'affirmer que vous me feriez grâce des compliments puérils et honnêtes.

— Et vous avez raison, mademoiselle; j'ai dit une niaiserie polie et solennelle, dit Gaston, qui se rappela le regard presque curieux du matin. Admettez donc, s'il vous convient, que j'ai une passion malheureuse.

— Pour la chasse?

M. de Charleval ne répondit pas. Il feignit de détourner son cheval d'un mauvais pas. En somme, il voyait sans déplaisir la conversation se rapprocher de sa préoccupation dominante. Sans espérer faire jamais de Mlle d'Haucourt la confidente d'une

peine de ce genre, il trouvait, même avec elle, plus d'intérêt à ce sujet de causerie qu'à tout autre. Tranchons le mot, il éprouvait au fond un vague sentiment de coquetterie qui le portait sinon à se poser en héros de roman, du moins à ne pas dissimuler tout à fait son chagrin. Mlle d'Haucourt fut étonnée de son silence.

— Vous ne vous en tirerez pas ainsi, reprit-elle avec gaieté; voici, selon vos préceptes, un sujet de conversation tout trouvé, monsieur, et je continue. La chasse étant mise hors de question, je ne vous demande plus de confidence. C'est donc sans application aucune et en thèse générale que je parle. Quelle cause, à votre avis, peut surtout rendre une passion malheureuse, le dédain ou l'oubli?

— Vous en oubliez une, dit Gaston.

— Laquelle?

— L'abîme que les lois du monde creusent entre certaines destinées. Mlle d'Haucourt le regarda avec curiosité.

— Et vous, monsieur de Charleval, demanda tout à coup M. d'Haucourt en se retournant sur sa selle, n'êtes-vous pas de mon avis? Je prétends qu'on ne chasse pas et qu'il n'y a jamais eu de véritables veneurs en Angleterre; on y court des *steeple-chases* à la queue d'un renard, mais, encore une fois, on n'y chasse pas; on ne chasse qu'en France, et voici M. de Grainville qui conteste.

Gaston donna raison à M. d'Haucourt, la conversation continua sur ce sujet. Henri céda sa place auprès du vieux veneur, et prit à côté de Mlle Hélène celle que quittait son ami. On arriva au château. Le même programme fut adopté les jours suivants. Henri n'avait désormais rien à faire auprès de son futur beau-père, qui était de plus en plus enchanté de lui. Il le livra donc tout entier à la conversation de son ami et s'occupa presque exclusivement de plaire à Mlle Hélène. L'intimité de la campagne lui faisait beau jeu; du matin au soir, on ne se quittait pas; promenades dans le parc, lectures au coin du feu, parties de whist après dîner, tout se faisait en commun. On avait de part et d'autre le temps et toutes les occasions possibles de s'étudier et de se deviner. J'ajouterai que pour Henri de Grainville cette intimité était même trop grande. Habitué aux salons bruyants, à ces conversations du monde où chacun doit forcer son naturel sous peine de rester froid ou terne, expert, comme je l'ai dit, dans l'art de se composer à la manière des acteurs un visage et une voix pour la rampe, Henri était mal à l'aise dans ce château si calme, où l'on se voyait de si près et où cet extrême rapprochement mettait en défaut toute habileté de convention. Il avait assurément plus qu'il ne fallait pour plaire; mais les qualités excellentes et charmantes qu'il avait reçues du ciel, il les cachait

volontairement sous une sorte de futilité mondaine et banale. Moins que toute autre, Mlle d'Haucourt pouvait être sensible à ces façons prétentieuses qui tournent la tête à toutes les petites filles au sortir de pension. Elle avait l'affectation contraire; elle était simple, vous ai-je dit, jusqu'à l'exagération, et tous les frais d'amabilité que l'on faisait pour elle, par mode ou par pure galanterie, en dehors du naturel et du vrai, on les faisait en pure perte; elle ne les appréciait pas. La conquête de ce cœur pouvait donc présenter des difficultés auxquelles Henri n'avait pas songé. Quant à Gaston, occupé, ainsi qu'il convenait, de M. d'Haucourt et des deux vieilles dames, il vivait un peu à part. Il faisait des *rubbers* sans fin pendant que son ami causait; il dessinait des fleurs sur du canevas à tapisserie ou des caricatures qui ravissaient les deux duègnes, car il avait un vrai talent de dessin, et bien des gens disaient que, s'il avait été forcé par la nécessité de travailler, il aurait pu devenir un artiste de premier ordre. En attendant, il jouait à merveille son rôle d'ami. Charmé de la distinction de Mlle d'Haucourt qu'il comprenait et qu'il appréciait mieux chaque jour, il causait cependant rarement avec elle. Il en était resté sur le mot un peu transparent qu'il avait prononcé à la légère pour l'effet qu'il devait produire, et sans songer dans le premier instant qu'il pouvait lui être appliqué di-

rectement. En y réfléchissant, l'idée lui était venue que Mlle Hélène avait peut-être bâti sur ce mot toute une histoire. Quelques jours s'étaient passés de la sorte, quand un petit incident ranima plus vivement en lui le souvenir de cette conversation.

Le bureau de la poste aux lettres se trouvait à une demi-lieue du château, et M. d'Haucourt y envoyait chaque matin un domestique qui rapportait la correspondance et les journaux dans un havre-sac de cuir fermé par une serrure dont le directeur de la poste et M. d'Haucourt avaient chacun une clef. On évitait ainsi les indiscrétions, les négligences, les journaux salis au cabaret, en un mot les mille et une petites misères qui sont inhérentes encore au service postal. Un matin, en descendant au salon, Gaston trouva Mlle Hélène qui venait d'ouvrir le portefeuille de cuir, et qui lui remit, avec un sourire où il crut deviner un peu de malice, une lettre à son adresse. Gaston la reçut avec embarras. C'était une lettre d'Aline. L'enveloppe, à vrai dire, donnait prise à de peu charitables conjectures. Comme la plupart des personnes qui écrivent rarement, Aline n'avait pas, en fait de papier, un goût très-pur. La pauvre fille croyait être fort élégante en choisissant des enveloppes moirées autour desquelles régnait une petite découpure imitant un feston de dentelles. Son écriture montrait qu'elle ne savait pas non plus qu'il fallait,

au temps où nous sommes, pour être à la mode, faire de grosses lettres longues, courantes, uniformes et même illisibles, pourvu qu'elles aient une tournure anglaise. Elle s'était au contraire fort appliquée, croyant bien faire, à suivre les préceptes de son maître d'écriture. Le *G* qui commençait le nom de Gaston était surtout remarquable, c'était presque un paraphe ; il formait deux volutes renversées en sens contraire, d'un contour irréprochable. Enfin le nom de la poste était véritablement moulé ; elle avait employé, pour le distinguer du reste de la suscription, les caractères contrariés de cette écriture que les experts appellent *la ronde*. Le cachet, en cire blanche, montrait un vaisseau battu par la tempête avec cet exergue : *Telle est la vie*. Ces malencontreuses recherches contrastaient assez singulièrement avec les habitudes de Mlle d'Haucourt pour qu'elle eût pu s'en étonner ; le sourire qu'elle s'était permis, et que l'embarras de Gaston rendit plus significatif, était fort naturel ; mais il déplut à l'amant d'Aline, qui crut y voir du dédain. Eh ! mon Dieu, il était bien vrai qu'Aline n'avait pas cent mille livres de rente, ni un château superbe, ni des maîtres excellents, ni même du papier anglais, mais elle ne méritait les railleries de personne ; voilà ce que se disait Gaston, et son amour-propre blessé cherchait une vengeance.

— Ah! quel plaisir vous me faites, mademoiselle! dit-il tout haut en prenant vivement la lettre. Et il se retira, pour la lire, dans l'embrasure d'une fenêtre.

Aline était très-malheureuse. Elle était si habituée au bonheur de le voir tous les jours, écrivait-elle à Gaston, qu'elle ne savait comment vivre seule. Il lui semblait que cette séparation durait depuis une année, et quand donc comptait-il revenir? Si la famille de Gaston avait des droits à ses soins, ne méritait-elle pas, elle aussi, qu'on sacrifiât quelque chose à son affection? En outre, disait-elle, sa tante la tourmentait cruellement. A cet égard, elle ne s'expliquait pas clairement; mais Gaston, qui connaissait, à n'en pouvoir douter, les sentiments de Mme Levert, ses projets et sa pénurie, comprit à merveille la nature des obsessions dont Aline était l'objet. Son cœur se serra avec amertume. Pauvre enfant! se dit-il en étouffant un soupir. Et il revint vers la cheminée. Là, il s'aperçut que Mlle d'Haucourt lisait avec une attention plus que méritoire, et qui ne lui était pas ordinaire, le premier-Paris du *Journal des Débats*.

La lettre d'Aline rejetait plus que jamais Gaston dans ses perplexités. Pouvait-il ne pas retourner auprès d'elle? Cette séparation qu'il avait crue momentanée à son départ de Paris, devait-elle être un éternel abandon? Et cependant, s'il reprenait les

douces habitudes du passé, quel avenir douloureux ne préparait-il pas à cette jeune fille et à lui-même? Il hésitait, et il hésita longtemps entre sa raison, qui commandait de rester, et son cœur, qui ordonnait de partir. En outre, les huit jours qu'il venait de passer à Haucourt, sans modifier précisément ses sentiments, lui avaient cependant permis de comprendre mieux que jamais la justesse des observations d'Henri. Il se sentait dans le vrai de la vie en respirant cette atmosphère élégante et riche pour laquelle il avait été élevé. Cette société intelligente et délicate faisait ressortir plus que jamais à ses yeux mille nuances disparates, mille contrastes choquants que lui rappelait le souvenir de Mme Levert, et sur lesquels il avait difficilement cherché à fermer les yeux. Quant à Mlle d'Haucourt, je voudrais pouvoir vous dire, à l'honneur du caractère féminin, que l'apparition de la lettre moirée, les conjectures qu'elle éveillait, avaient effacé dans son esprit toute trace de cet intérêt d'un instant qu'elle avait paru prendre à ce jeune homme, dont les relations se semblaient d'un ordre si peu élevé. Il n'en fut pas ainsi cependant. Tout au contraire, elle parut bientôt préoccupée et triste. Elle parlait moins, à Gaston surtout; elle évitait les conversations du soir en se mettant au piano. Il est vrai que sa situation vis-à-vis d'Henri devenait de plus en plus embarrassante, car l'heure approchait

d'une solution définitive, d'un arrêt sans appel; mais Henri non plus ne trouvait pas que ses affaires marchassent carrément. Il s'en ouvrit même à Gaston. « Je n'avance pas, lui dit-il, et je commence à n'y rien comprendre. La campagne, jusqu'à présent, n'est pas bonne. » Il ne croyait pas voir si juste, et le lendemain il n'entendit point sans quelque agitation Mlle d'Haucourt lui annoncer, d'une voix émue, qu'elle désirait causer un instant avec lui seul et qu'elle le priait de rester au salon après le déjeuner. Malgré son flegme diplomatique, Henri attendit avec une véritable anxiété l'heure de cette explication inattendue.

Quand Mlle d'Haucourt entra dans le salon, elle était pâle, tremblante, et il semblait qu'elle avait pleuré. Elle s'assit dans un fauteuil, tourna dans ses mains un écran d'un air visiblement embarrassé, et, comme Henri ne savait non plus quelle contenance garder, un silence effrayant se fit, pendant lequel les deux jeunes gens entendirent battre très-distinctement le balancier de la pendule. Henri, par une sorte de charité de bon goût, le rompit le premier.

— Vous avez désiré me parler, mademoiselle, lui dit-il respectueusement; veuillez le faire sans détour, et croyez que vous trouverez en moi, telle chose que vous ayez à me dire, un homme loyal et soumis.

Mlle d'Haucourt fut touchée de ce début simple plus que de toutes les exquises galanteries que M. de Grainville lui débitait depuis une semaine. Elle lui tendit la main par un mouvement affectueux et franc, et M. de Grainville la baisa avec respect.

— Si j'avais moins de confiance dans votre esprit et moins d'estime pour votre caractère, lui dit-elle, je n'aurais pas eu même la pensée de cette explication que j'ai désirée.... et qui me semble maintenant si difficile.

Henri s'inclina et s'assit auprès de Mlle d'Haucourt, qui se tut comme si elle avait perdu toute son assurance.

— Je n'ai pas de courage, reprit-elle enfin en torturant l'écran brodé entre ses doigts.

— Au nom du ciel! parlez, dit Gaston; tout vaut mieux que cette incertitude.

— Vous le voulez, continua-t-elle, soit, car c'est notre bonheur à tous les deux qui est en question; c'est de notre vie tout entière qu'il s'agit. Eh bien! franchement, monsieur, je vous fais juge : trouvez-vous que notre situation vis-à-vis l'un de l'autre soit bien nette? Pensez-vous que depuis huit jours nous nous soyons jugés suffisamment tous les deux pour prononcer, en toute connaissance de cause, un arrêt aussi terrible? Avons-nous dit un seul mot de l'avenir?

—Il est vrai que je n'ai point osé vous en parler,

dit Henri. Je ne croyais pas, mademoiselle, pouvoir le faire sans votre assentiment.

— Et vous avez eu raison au point de vue du monde, reprit-elle. Il n'admet guère de plus intimes explications, et les habiles vous diront que le mariage est une loterie, qu'il faut fermer les yeux, tirer au hasard, et prier Dieu que le numéro soit bon. Eh bien ! si vous m'en croyez, donnons moins au hasard, et ne risquons pas sur un coup de dé un si fort enjeu. Pour moi, je l'avoue, et j'ai voulu vous le dire, j'ai peur.

— Vous avez peur du mariage ou de moi? demanda Henri.

—Non pas de vous, monsieur; si quelque chose, au contraire, pouvait me rassurer, ce serait, je le répète, votre caractère et votre douceur constante. Vous êtes si aimable pour moi! J'ai peur du mariage, et plus je le vois se rapprocher, plus il m'épouvante. Savez-vous que, par effroi de l'avenir, j'ai songé souvent à rester fille?... Vous devez me trouver bien ridicule; mais il faut m'excuser, car je souffre horriblement, continua Mlle d'Haucourt d'une voix tremblante, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues pâles... Je sais la peine que je vais causer à mon père, je comprends la faute que je commets à votre égard, mais c'est plus fort que moi, — et elle cacha dans son mouchoir son visage en pleurs.

Henri fut frappé de sa douleur, malgré le sens peu favorable que prenait son langage. Il serra affectueusement dans sa main la main de Mlle d'Haucourt.

— Calmez-vous, lui dit-il. Qu'ai-je donc fait qui puisse vous faire penser que je sois un tyran? Je ne veux être que le plus obéissant de vos amis. Je n'ai jamais songé à vous obtenir que de vous-même. Vous avez peur, dites-vous; eh bien! oubliez le passé. Qu'il n'en soit plus question, et laissez-moi pour tout espoir l'espoir de vous rassurer un jour quand vous me connaîtrez mieux.

Mlle Hélène, à son tour, fut touchée de cette soumission généreuse, elle leva ses yeux reconnaissants vers Henri, qui leur trouva une beauté nouvelle.

— Vous êtes bon, lui dit-elle, et vous désarmez mon courage. Sachez bien que je ne m'appartiens pas. En donnant à votre présence ici un consentement tacite, je me suis, à mes yeux, engagée à moitié. Je n'ai qu'une parole. Si vous ordonnez, j'obéirai, mais, croyez-moi, il nous importe à tous deux de ne pas prendre légèrement, et dans une telle agitation, une décision irrévocable. Laissez-moi le temps de m'habituer à cette pensée dont je m'effraie sans doute outre mesure, et à laquelle, ajouta-t-elle avec un sourire, je m'habituerai plus aisément peut-être que je ne pense.

Henri était fort embarrassé, et de plus il était triste. Ce mariage, auquel il s'était décidé sans grande passion, lui paraissait plus désirable maintenant qu'il devenait plus difficile. Mlle d'Haucourt elle-même, à l'heure où il la perdait, se revêtait d'un charme qu'il ne lui connaissait pas. Il ne sut que lui répéter encore en d'autres termes ce qu'il lui avait dit de sa soumission absolue et de l'attachement respectueux qu'il lui garderait dans tous les cas. Cet entretien perdit peu à peu l'apparence solennelle qu'il avait prise au début. Il devint plus familier, plus facile. Ils causèrent pendant une heure avec plus de naturel qu'ils n'avaient fait jusqu'à ce jour, et, quand les deux fiancés se séparèrent, le mariage était sans nul doute moins près d'eux que la veille, mais ils étaient beaucoup plus amis.

Cette explication toutefois avait si bien effarouché toutes les prévisions, déconcerté toutes les combinaisons diplomatiques de M. de Grainville, qu'il ne savait plus que faire. Il songea longtemps, et, quand il eut bien réfléchi, il se trouva moins savant encore. Il avait mal joué la partie, et il la perdait, voilà qui était clair; mais pourquoi la perdait-il, et quelle faute avait-il commise? Il ne le devinait pas. Il en arriva à s'imaginer qu'il y avait là-dessous quelque mystère. — Mlle d'Haucourt, se dit-il, aura rapporté de Paris un souvenir qui me

nuit. Elle aime quelqu'un, car sans cela pourquoi ne m'aimerait-elle pas? En définitive, pour être aimé, je suis dans les conditions voulues; on me l'a dit plus d'une fois. Allons, il y a quelque dameret sous roche. L'amour seul repousse l'amour; la maxime n'est pas neuve, mais elle est vraie. Et il se perdit en suppositions; d'autre part, il ne lui était pas très-agréable de faire à Gaston l'aveu de sa déconfiture. Sortir en fugitif de ce château où il était entré en conquérant, c'était pour un ambassadeur en herbe un véritable Waterloo. Cependant, las de ses propres réflexions, ne sachant où aller ni que faire, il monta chez son ami.

Gaston, seul dans sa chambre, était étendu dans un grand fauteuil; les pieds sur le marbre de la cheminée, il fumait en songeant, et quand il ôtait son cigare de la bouche, c'était pour siffler entre ses dents une valse allemande, qu'il aimait passionnément sans bien savoir pourquoi, et qu'il chantonnait toujours quand il était préoccupé. Henri s'assit et se mit à siffler aussi cette valse de Strauss, alors à la mode, oubliée aujourd'hui, et qui est intitulée *Abendstern* (l'étoile du soir). Ce concert à la manière des oiseaux dura quelques minutes.

— Sais-tu, Gaston, interrompit le diplomate, qu'il y a des moments où je me figure que nous nous amusions plus qu'aujourd'hui, quand nous

valsions à Vienne avec ces belles Allemandes si rondes, si blanches et de si bonne composition?

— Laisse là ces souvenirs profanes, dit Gaston, ils te sont défendus, et tu as mieux à penser.

— J'ai à penser plus mal, au contraire, continua Henri en allumant un cigare. Mon cher ami, je ne fais rien qui vaille ici.

— Et qui te fait croire cela?

— Je ne fais rien qui vaille, te dis-je. Je nage dans l'eau trouble, et, qui pis est, je crois qu'il y a un autre poisson que moi dans cette eau-là.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire, continua le jeune diplomate en mettant à son tour ses deux talons sur le marbre de la cheminée, je veux dire que je ne serais pas étonné si Mlle Hélène voyait dans ses rêves une moustache noire, tandis que la mienne est blonde.

— Comment cela?

— C'est la loi des contrastes. L'or aime l'ébène, l'ébène recherche l'or. Une négresse doit adorer un albinos, et je ne puis pas te cacher qu'en ma qualité de blond, Mlle d'Haucourt m'idolâtre modérément.

— Tu es absurde.

— Non, mon ami, je ne suis pas absurde et je suis au contraire agréable, quoique blond; voilà précisément pourquoi je ne m'explique pas le peu d'enthousiasme de Mlle Hélène, dans la situatior

où nous sommes, sans l'existence de quelque petit cousin de la nuance préférée.

Cela dit, Henri invita son ami à recueillir ses souvenirs de l'hiver précédent, à se rappeler les valseurs les plus assidus, mais il n'apprit quoi que ce soit. Gaston, indifférent et distrait dans le monde, était le plus pitoyable des observateurs. Le jeune diplomate n'ajouta rien. Avant de faire à son ami une entière confidence, il voulait s'ingénier encore et trouver le correctif de sa déconvenue; il remit à un autre moment cette pénible explication, et les deux amis descendirent, l'un soucieux et ne disant mot, l'autre plus soucieux encore et sifflant, comme toujours, son air favori.

Ainsi que vous le devinez, madame, la soirée se passa péniblement dans le grand salon d'Haucourt. Quand on eut préparé la table de whist et que les deux fiancés se retrouvèrent en présence, comme de coutume, à la place même où avait eu lieu l'entretien du matin, ils osèrent à peine se regarder. Pour rompre ce tête-à-tête intolérable, Mlle d'Haucourt alla bientôt se mettre au piano. Elle ne manquait pas de talent. Souvent, le soir, en promenant comme au hasard ses belles mains sur le clavier, elle improvisait des fantaisies pleines de grace, ou, plutôt que des fantaisies, des pots-pourris dans lesquels venaient babiller tour à tour, dans un cadre ordonné, tous les airs qui traversaient sa

mémoire. Henri écouta avec ennui ce soir-là; il avait en tête des idées moins harmonieuses, mais tout à coup il tressaillit. Sous les doigts distraits de Mlle d'Haucourt, *Abendstern*, cette valse que Gaston aimait et sifflait sans cesse, venait de retentir dans le salon, et jamais ce chant du Danube n'avait été exprimé avec plus de tendresse et de mélancolie. Henri, frappé par une idée subite, s'était levé brusquement. Il regarda Gaston. Celui-ci, dans ce moment, semblait oublier le whist. Il écoutait le piano avec un ravissement qu'il ne cherchait pas à dissimuler. *Abendstern* était pour lui, je vous l'ai dit, cet air adoré que chacun loge dans son cœur, et dont la voix amie réveille tout à coup en nous un monde de parfums enfuis et de souvenirs presque effacés.

Henri s'avança lentement vers Mlle d'Haucourt, et, la regardant en face :

— Où avez-vous appris cette jolie valse? lui dit-il.

— Cette valse? répondit-elle avec surprise; mais je ne sais pas même si c'est une valse que je joue, je tapais au hasard.

Henri regarda de nouveau Mlle Hélène; il la vit rougir extrêmement et détourner la tête avec embarras sous prétexte de chercher un cahier de musique.

— Ane bâté que je suis! se dit le diplomate. Il

considéra de nouveau Gaston, puis il alla redresser dans la cheminée les tisons qui s'étaient dérangés.

IV.

Deux heures plus tard, quand tout le monde se fut retiré, Henri de Grainville, vêtu d'une belle robe de chambre de cachemire russe, entrait dans la chambre de son ami, qui, assis au coin de son feu, fumait, comme le matin, les pieds sur la cheminée.

— Monsieur Lovelace, lui dit-il, je vous salue.

— Aline n'est point une Clarisse, répondit naïvement Gaston, et j'espère bien qu'elle finira mieux. Pourquoi m'appelles-tu Lovelace?

— Je vais te le dire. Aimes-tu les apologues, Gaston?

— Non; mais je les tolère quand ils sont courts.

— Écoute celui-ci. Tel que tu me vois, j'ai eu le

prix de discours latin en rhétorique. Pour me récompenser, mon père me donna un fusil. Ce fut une des grandes joies de ma vie. Je passai le temps des vacances à tirailler les oiseaux du parc, mais je n'en tuais guère, et pour cause. J'avais l'habitude de fermer l'œil droit et de viser avec l'œil gauche, en sorte que le coup portait toujours à quinze pieds du but. Un jour, j'avisai sur un sorbier un merle et une grive; je tirai le merle, et ce fut la grive qui tomba.

— Ah !... dit en riant Gaston, et cela t'a corrigé.

— Oui; mais, depuis cette époque, je me suis aperçu que beaucoup d'événements de ce genre arrivaient dans la vie.

— Je ne comprends pas la parabole.

— Je vais te l'expliquer. Crois-tu aux sympathies soudaines, Gaston, aux amours improvisés?

— Oui, dit Gaston.

— Je t'en félicite. Eh bien! mon cher ami, il se passe ici quelque chose de pareil à ma parabole. On a visé le merle, et c'est la grive qu'on atteint.

— Que veux-tu dire?

— Tu es une oie et non une grive, dit Henri, qui se leva et alla frapper de la main sur l'épaule de Gaston; je veux dire que Mlle d'Haucourt t'aime, ajouta-t-il froidement.

Gaston regarda son ami d'un air stupéfait.

— Tu es fou, dit-il, ou le diable m'emporte!

— Je te répète, continua Henri, que tu es le rêve brun en question.

— Et moi je te répète que tu es fou à lier. Je n'ai jamais pensé à Mlle d'Haucourt, et elle n'a aucune raison de penser à moi.

— C'est bon, dit Henri, n'en parlons plus, mais raisonnons pourtant dans cette hypothèse. Si Mlle d'Haucourt t'aimait, que ferais-tu ?

— L'hypothèse est absurde; mais enfin, si Mlle d'Haucourt avait la sottise de m'aimer, et si, par ma faute, je te faisais manquer un aussi bon mariage, je... je ne me brûlerais pas la cervelle (parce que j'ai horreur de ce genre de mort), mais j'irais retrouver en Chine M. de Lagrenée.

— Tu aurais tort, dit Henri. Raisonnons tranquillement, et ne nous montons pas la tête. Mlle d'Haucourt est un beau parti pour moi, dis-tu. Soit; mais calme-toi, les beaux partis ne me manqueront pas. On n'a point cinquante mille livres de rente impunément dans cette vallée de misères. Si j'aimais, ce serait différent; mais mon cœur peut vivre en paix, le malin enfant m'a jusqu'à présent épargné. Et j'ajoute : Si ce mariage est beau pour moi, que serait-il donc pour toi, qui es quatre fois moins riche! Il serait incroyable, admirable, et qui l'aurait fait? Moi. Je passe aux difficultés. La plus grosse viendrait du père... Entre nous, le bonhomme n'est pas fort,

et d'ailleurs ce que femme veut... tu sais le proverbe. Quant à la famille, tu es noble comme le roi. Les Charleval étaient à la première croisade, ils sont à Versailles, ils sont *très-bons*. Sur ce point, pas d'objection. Pour la fortune, Mlle d'Haucourt en a beaucoup plus que toi, c'est vrai, mais elle en a suffisamment pour vous deux, c'est consolant. Le sort en est jeté! Mes chers enfants, je ferai votre bonheur, je vous marie!

— Quand tu auras fini ton monologue, interrompit Gaston, tu me le diras; il m'ennuie. Si tu crois parler sérieusement, tu es fou; si tu plaisantes, tu es long.

— A merveille; dis-moi des impertinences. Voici un monsieur qui se dit mon ami, qui est brun, qui me coupe l'herbe sous le pied, et quand, au lieu de lui entailler la gorge, je lui propose très-sérieusement de faire son bonheur, il me répond que je l'ennuie. Eh bien! que cela t'ennuie ou non, tu épouseras Mlle d'Haucourt, c'est moi qui te le dis. Je veux être pour toi une sorte de *deus ex machinâ*.

— Encore une fois, tu me révoltes, dit Gaston avec humeur. Parlons de toi, je te prie; je ne suis pas en question.

— C'est moi qui n'y suis plus, reprit Henri. Et il raconta la conversation qu'il avait eue le matin avec Mlle Hélène. Gaston l'écouta avec la plus grande

surprise, l'interrompit plusieurs fois, et, quand il eut fini :

— Mais enfin, demanda-t-il, qui a pu te faire penser que j'étais pour quelque chose dans cette stupide affaire? Mlle d'Haucourt ne t'a, j'imagine, rien donné de pareil à entendre.

— Au contraire, dit Henri en fermant un œil. Maintenant, veux-tu bien consentir à l'épouser?

— Jamais. D'abord je ne veux pas me marier, je ne puis pas me marier, et je ne me marierai pas. Le pourrais-je, et Mlle d'Haucourt eût-elle trois millions de plus, des yeux deux fois plus beaux encore, et m'aimât-elle comme tu le dis, et voulût-elle m'épouser à toute force, je refuserais mille et mille fois.

— Et si je soulève la question, moi qui suis décidé à ce que tu l'épouses, que feras-tu?

— Je partirai.

— Pour la Chine?

— Pour Paris d'abord.

— Eh bien! nous verrons, dit Henri, et il sortit. Gaston avait été comme étourdi par cette étrange révélation. Rien n'est plus romanesque que la vie, pensa-t-il, et les faiseurs de livres n'oseraient pas copier la moitié de ce qui se passe autour de nous. Puis il s'interrogea lui-même avec sévérité. Était-il coupable? et quel reproche devait-il se faire? Sa conscience lui parut en définitive à peu près tran-

quille; seulement il fallait se méfier de l'avenir et ne pas aggraver un mal encore réparable. Son amour-propre était flatté d'ailleurs en dépit de sa loyauté, et il le sentait au fond du cœur. Il n'y avait pas de temps à perdre. Il était pressant de partir et de briser d'une main ferme les fils que tendait Henri. La semaine qu'il avait dû passer à Haucourt était expirée. Rien ne le retenait. Voilà ce que pensa Gaston; il fit mieux que de concevoir cette pensée, il l'exécuta.

Deux jours après, un petit fiacre s'arrêta, à Paris, devant la porte de M. de Charleval. Aline, toute joyeuse, sauta lestement sur le trottoir et monta quatre à quatre les escaliers bien connus de la maison qu'il habitait. Renouer le fil rompu de ses amours, c'était, dans la pensée de Gaston, opposer aux projets d'Henri, dont sa délicatesse ne pouvait tolérer l'idée, un obstacle équivalent au voyage de la Chine. Son cœur y trouvait mieux son compte. Pour reprendre ses chères habitudes, il ne lui manquait qu'un prétexte : le prétexte s'offrait sous une forme plus que raisonnable, presque honorable; il s'en saisit avec ardeur. Gaston revit Aline avec joie; il la trouva plus aimante, plus attachante que jamais. Les soucis du passé, les événements de la semaine précédente, les pressentiments de l'avenir, tout fut oublié, et les premières heures furent données tout entières au

bonheur. Dès le lendemain pourtant, la réflexion vint jeter son ombre sur ces joies renaissantes. Gaston n'était plus le même. A l'insu de son cœur, malgré lui, son esprit avait entrevu la vie sous un nouvel aspect. Un dissolvant de plus était tombé dans son amour. Aline elle-même lui parut bientôt moins parfaite, et il prêta à sa maîtresse des changements que lui seul avait subis. Il s'avisa de découvrir que la fille de Mme Dubois avait par moments un accent un peu vulgaire, et, chose bizarre, lui qui avait opposé avec succès à Haucourt l'image d'Aline à Hélène, arriva à un résultat contraire en comparant à Paris Mlle d'Haucourt à Aline. En outre, après cette halte qu'il venait de faire dans un monde riche, libre de toutes ces entraves qui enchaînent et dépoétisent la vie, il se retrouva plus sensible au déplaisir que lui avaient toujours causé les tristes misères qui entouraient sa maîtresse. La situation d'Aline avait, du reste, empiré. Il avait trop bien deviné la persécution qui la torturait : non-seulement le luxe n'était plus possible aux Batignolles, mais la faim y était imminente; il le comprit. Aline, sans trop s'expliquer, laissait pourtant percer son désespoir, dont son petit frère était, du reste, la principale cause. Elle adorait cet enfant, qui ressemblait, disait-elle, à son père. Ces deux orphelins, qui avaient gardé l'un et l'autre le souvenir d'un sort meilleur, se réfugiaient dans

leur affection réciproque pour se dérober à la vie nouvelle qui leur était faite. Qu'allait-il devenir, cet enfant, qui avait une si grande part dans ses pensées? A force de soins, d'adresse et de savoir-faire, Aline parvenait bien à maintenir ses habits dans un état présentable; mais, quant à l'école, il y fallait renoncer : on ne pouvait plus payer le maître de pension. Tous les métiers dans lesquels on avait cru qu'il pourrait un jour gagner sa vie, on n'y devait plus songer.

— Ma mère, continuait Aline, ne peut pas davantage. Trois personnes à nourrir, ça n'est pas peu de chose, si économe que l'on soit. Ainsi nous ne mangeons plus de petits pains, il y a trop de perte; mais enfin un pain de quatre livres, et il n'en faut pas moins, coûte onze sous; la viande, si peu qu'on en mange, quatorze sous la livre hors barrière; il est vrai que nous avons des œufs, et Djali donne un peu de lait. Tu ne sais pas toutes ces choses-là, toi, disait-elle à Gaston surpris; tout le monde te vole, et tu ne demandes pas ce que vaut ton dîner. Et huit francs par mois pour la femme de ménage, et la blanchisseuse... car nous ne pouvons savonner, nous, que les petites choses : tiens, ça n'en finit pas.

Gaston écoutait avec stupéfaction l'énumération de ce budget. Il se rappelait avec étonnement que la maison de Mme Dubois n'avait en rien l'apparence

d'une gêne semblable. Mieux que jamais il devinait quelles misères profondes se cachent soigneusement à Paris sous quelques oripeaux. Je dois le dire à sa louange, ces tristes aperçus, tout en froissant en lui je ne sais quelle vanité mesquine, ravivaient au fond son intérêt pour Aline. Il ne savait que répondre quand cette jeune fille lui disait : « Tu admires dans le monde les femmes qui se conduisent bien ; le beau mérite de se bien conduire quand on a été élevée pour la vertu, quand tout vous y convie, quand rien ne vous manque, quand on a tout à la fois la fortune, un mari qui vous aime, des enfants autour de soi ! Comment alors se mal conduire, et quel plus grand bonheur peut-il exister que de vivre heureuse et tranquille de cette vie enchantée ? » Tout conspirait, au contraire, contre la pauvre fille ; tout la poussait au mal, et, si elle résistait, qui lui en tiendrait compte, hors sa seule conscience ? Entraîné par son cœur, par une générosité naturelle, Gaston eut l'idée de venir en aide à cette malheureuse famille en lui sacrifiant ce qu'il pouvait à la rigueur économiser sur la pension qu'il recevait de ses parents ; mais Aline, dès qu'elle eut entrevu cette pensée, se mit à pleurer. — Eh quoi ! lui dit-elle en sanglotant, tu voudrais faire de moi une femme entretenue ? Est-ce ainsi que tu m'aimes ? Te voir payer ce pauvre amour que je t'ai si librement donné ! j'en

mourrais de honte. Si j'avais ce remords dans le cœur, je n'oserais plus passer devant la loge de ton portier; il aurait le droit de me confondre avec toutes les malheureuses que tu sais. Laisse-moi plutôt dans la pauvreté; mais respecte mon amour, la seule chose bonne qui soit en moi. D'ailleurs, tu n'es pas assez riche, et ce serait moi, moi qui voudrais tant apporter dans ta vie un charme de plus, qui t'imposerais des privations! J'aimerais mieux manger du pain sec toute ma vie!

Que faire? Le seul remède à cette situation difficile, c'était qu'Aline travaillât et parvînt à se créer, dans un métier quelconque, une position indépendante. Cela non plus n'était pas aisé. Aline y consentait de grand cœur, bien que, je vous l'ai dit, elle eût été élevée dans des habitudes absolument contraires. D'ailleurs, quel genre de travail choisir? Une lingère, une brodeuse, à moins qu'elle ne soit fort habile, et ici ce n'était pas le cas, gagne tout au plus à Paris de quoi se nourrir, et le reste de la famille, de quoi vivrait-il? Gaston pensa qu'il serait moins pénible et plus lucratif de mettre à profit le peu qu'Aline savait de français, de musique et d'italien. En continuant lui-même son éducation trop vite interrompue, ne pouvait-il pas espérer de lui préparer pour l'avenir, dans quelque pension ou dans quelque famille honnête, une place modeste? Beaucoup de pensions, beaucoup de fa-

milles choisissent plus mal, se disait-il, et il ne se trompait pas. Et en attendant pourquoi ne travaillerait-il pas lui-même? La nécessité, qui est, dit-on, mère de l'industrie, lui souffla pour la première fois cette pensée, qu'il pourrait, s'il le voulait, tirer parti de son talent de peinture que beaucoup d'artistes enviaient. Il excellait surtout à faire à l'aquarelle ces portraits de chevaux, ces sujets de chasse que Landseer a mis à la mode en Angleterre. Quiconque n'a pas dans les arts un nom connu fait difficilement fortune à Paris : il le savait; mais enfin, s'il finissait quatre dessins par mois, et si, grâce à un intermédiaire, il les vendait aux papetiers ou aux enchères de la place de la Bourse seulement vingt-cinq francs chacun, ce serait déjà beaucoup. L'argent qui n'était pas à lui, qu'il pouvait gagner à cause d'elle, qu'il ne gagnerait pas sans elle, Aline, par une sorte de distinction un peu subtile, mais que vous comprendrez, j'espère, le considérait comme fort différent de celui qui venait de sa famille. Elle ne faisait aucune difficulté de l'accepter, et elle encourageait ce projet de travail qui devait retenir Gaston chez lui. Ainsi le prétexte était trouvé, et les dessins, s'ils ne rapportaient guère, pouvaient au moins servir de voile à la petite supercherie par laquelle il ajouterait de la main gauche au petit trésor qu'il amasserait de la main droite.

Ils se mirent à l'œuvre avec ardeur sans trop songer que leurs calculs ressemblaient à ceux de Perrette. Gaston prépara sa boîte à couleurs; il retrouva, il épousseta ses livres de collége, qu'il remit à Aline. Il tenta de lui faire un cours d'histoire. Il lui donna les premières notions d'anglais. Il lui fit faire en français des narrations, des analyses. Ces *devoirs*, Aline les écrivait chez elle, et le lendemain elle les apportait joyeusement à Gaston; mais il se trouvait alors qu'ils avaient bien d'autres choses à se dire, et, quand la jeune fille ouvrait la porte, l'idée du travail s'envolait par la fenêtre. Elle fit des progrès cependant, et Gaston acheva trois aquarelles qui furent vendues, contre toute attente, cent cinquante francs. Ce succès le ravit, car, pour un paresseux, c'est une très-grande jouissance d'apprendre pour la première fois qu'il est bon à quelque chose, et qu'il serait au besoin capable de gagner sa vie. Mais, hélas! cette existence laborieuse pouvait-elle toujours durer? se disait souvent Gaston, et quelle fin aurait tout cela? Aline, sans l'avouer, partageait ces doutes et ces angoisses. Elle voyait à tout instant la barrière infranchissable qui la séparait de son amant. Après le dîner, ils sortaient quelquefois en voiture tous les deux. Le fiacre conduisait Gaston dans la maison où il devait passer la soirée, car il continuait d'aller dans le monde, et ramenait ensuite Aline

aux Batignolles. Un soir, comme ils se quittaient à la porte d'un hôtel où Gaston devait entrer, il s'aperçut qu'Aline pleurait. — Qu'avez-vous? lui demanda-t-il. — Et crois-tu, lui répondit-elle, que je puisse penser sans tristesse que, dans cette maison où l'on va te recevoir avec joie, on me ferait chasser honteusement, si j'entrais seulement dans l'antichambre? Hélas! mon pauvre Gaston, le monde entier nous sépare, et je me demande pourquoi tu aimes un malheureux être comme moi!

Deux mois se passèrent ainsi; l'hiver arriva, et, sur ces entrefaites, M. d'Haucourt était revenu de la campagne avec sa fille. Gaston l'avait appris quinze jours auparavant, mais il ne s'était point encore présenté chez lui. Soit distraction, soit embarras, il avait de jour en jour retardé cette indispensable visite, qui lui parut de plus en plus gênante et difficile. Depuis la confidence d'Henri, il n'osait pas revoir Mlle Hélène. Il ne savait quelle attitude prendre vis-à-vis d'elle, et, comme il arrive en pareil cas, il s'exagérait outre mesure la délicatesse de la situation. Au 1er janvier, il déposa modestement une carte à la porte de M. d'Haucourt, et, croyant avoir satisfait aux plus rigoureuses convenances envers le vieux marquis, tout en faisant preuve d'une réserve significative aux yeux de sa fille, il attendit qu'une rencontre fortuite dans le monde vînt simplifier cet état de cho-

ses. De son côté, Henri de Grainville arriva d'Anjou, où il avait passé l'automne dans le château de son père. Bien qu'il ne connût pas dans tous ses détails la vie forcément retirée de Gaston, il avait appris sa nouvelle liaison avec Aline, et il lui reprocha avec une sorte de colère ce qu'il nomma un absurde *replâtrage*. Ce fut bien autre chose encore lorsqu'il sut les façons plus que tièdes de Gaston envers M. d'Haucourt : — C'était, s'écria-t-il avec emportement, un manque absolu de savoir-vivre ! — A cet égard, il convainquit Gaston, qui, tout en s'expliquant sa faute, la sentait à merveille. Ne demandant pas mieux que d'expier ses torts, celui-ci consentit sur-le-champ à accompagner son ami, le soir même, chez M. d'Haucourt. Le vieux marquis n'avait pas trop remarqué l'absence de M. de Charleval ; il se paya d'assez mauvaises raisons. Il n'en fut pas de même d'Hélène; si elle fut un peu agitée en voyant Gaston entrer dans le salon de son père, il n'en parut rien. Elle avait repris sa raideur du premier jour. Elle fut plus que froide, car une froideur excessive aurait pu s'interprêter de deux manières : elle se montra profondément indifférente. Chose étrange, et que je ne me charge pas d'expliquer, Gaston se sentit blessé de cette insouciance si complète. Il se fût accommodé du ressentiment, le dédain l'irrita. Le goût que Mlle d'Haucourt avait un jour eu pour lui, au dire

d'Henri, il avait paru y ajouter peu de foi, s'en soucier moins encore, et, dès qu'il crut acquérir la certitude que ce sentiment en effet n'avait point traversé le cœur d'Hélène, il le regretta. Que le cœur humain soit absurde, il faut en convenir; mais il est ainsi fait : ce qui s'offre à lui, il le dédaigne, et il adore ce qui fait fi de lui. Toujours est-il que Gaston, qui n'était pas, j'imagine, très-différent des autres hommes, sortit de l'hôtel d'Haucourt, sinon épris, du moins infiniment plus préoccupé qu'il ne l'avait jamais été de la jeune héritière. Moins impressionnable et infiniment plus ferme en ses desseins, Henri avait attaché une beaucoup moins grande importance à cette décourageante entrevue. Le mariage de Gaston était devenu son idée fixe. Il aimait les complications, et faire aboutir cette négociation presque impraticable lui paraissait digne de son habileté. Il avait ourdi, pendant son séjour à la campagne, les plans les plus merveilleux. Il voyait dans leur réussite, outre un coup de fortune pour Gaston, une sorte de satisfaction personnelle pour lui, une consolation de son échec, qu'il vengerait par une innocente victoire. Le hasard l'avait bien servi : il avait retrouvé en Anjou une vieille tante, aux pieds de laquelle le marquis d'Haucourt, s'il fallait en croire la chronique, avait autrefois déposé plus d'un madrigal, et qui était restée sa plus intime amie.

Cette comtesse de Grainville, dont Henri était l'héritier présomptif, avait autrefois rêvé et préparé le mariage de son neveu avec Mlle d'Haucourt. En apprenant l'échec d'Henri, elle s'enflamma de colère. Elle déclara que Mlle d'Haucourt était une petite sotte, une mijaurée; que par dignité on n'y devait plus penser, qu'il fallait lui apprendre à dédaigner des gens qui valaient autant qu'elle et plus qu'elle. Le diplomate avait ingénieusement exploité cette irritation, et, son rôle fini, il ne lui avait pas été trop difficile de la tourner au profit de Gaston, dont la maigre dot vengeait à merveille, aux yeux de la vieille comtesse, la défaite de sa famille. Henri avait à bon droit compté sur ce puissant auxiliaire. Dès le jour de son arrivée à Paris, la comtesse de Grainville prit les devants.

Un de ces ajournements indéfinis, expliqués dans des lettres pleines de réticences, et qui sont d'ordinaire la forme polie des ruptures, avait été consenti par les deux familles. On parlait dans les salons avec doute, avec hésitation, de ce mariage *accroché;* Mme de Grainville saisit habilement l'occasion de ne pas laisser tout entière à la partie adverse l'initiative du refus. Elle précisa la chose. Elle répéta tout bas que c'était affaire finie et non remise. On prétexta des difficultés de contrat. Bref, tout Paris apprit que le mariage de Mlle d'Haucourt avec M. de Grainville était rompu. — Vous vous

rappelez, madame, quel bruit cela fit dans le monde; car le monde ne tolère point ce qu'il ne comprend pas, et l'on s'expliquait avec peine comment, dans de pareilles situations de fortune, quelques difficultés pécuniaires avaient pu tout arrêter ; on s'étonnait plus encore que M. de Grainville, fidèle aux règles de la plus exquise courtoisie, continuât d'aller, malgré tout, comme si de rien n'était, chez M. d'Haucourt, où il était reçu comme par le passé.

Il est reconnu à Paris que, pour couper court à ces éclats fâcheux qui discréditent toujours les jeunes héritières et qui donnent si belle prise à la méchanceté et à l'envie, le meilleur moyen, c'est un nouveau mariage, immédiatement annoncé. Henri était trop expérimenté pour ne pas saisir ce moment, si favorable à la négociation qu'il rêvait. Il disposa toutes ses batteries, et un matin il vint trouver Gaston. — Je suis nommé premier secrétaire à Naples, lui dit-il, et je pars avant un mois. Cela te prouve, je pense, sans réplique, que je ne songe plus au mariage. Maintenant quelle raison un peu valable peut rester à ton obstination ? Qui te pousse à ne pas vouloir d'un rêve inouï que je t'offre de réaliser, et qui te donne à la fois une femme très-belle, une alliance superbe et une immense fortune? — Et, comme Gaston ne répondait

pas : — Tu as beau chercher, continua Henri, une seule chose t'arrête : c'est Aline.

Gaston le regarda sans rien dire.

— Aline, continua le diplomate, qu'en veux-tu faire? Une honnête femme, m'as-tu dit, et cette pensée est louable. Eh bien! s'il se présentait pour Aline une position honorable, dans un pays étranger, où nul ne la connaît, où elle pourrait vivre indépendante et tranquille, loin de son aimable famille, que dirais-tu?

— Alors nous verrions, dit Gaston.

— Eh bien ! voyons sur-le-champ, reprit Henri en tirant une lettre de sa poche ; cette place que tu cherches, la voici.

Cette lettre en effet, écrite par une maîtresse de pension des environs de Londres, était adressée à Mme la comtesse de Grainville. La tante d'Henri avait eu une fille, et cette fille, qui était morte, avait eu pour gouvernante une Anglaise nommée Mme Smith, laquelle avait établi depuis une pension de jeunes filles en Angleterre : c'était à elle que, sur les instances d'Henri, Mme de Grainville s'était adressée. A la demande de son ancienne maîtresse, Mme Smith répondait que, sur sa recommandation, elle était prête à recevoir la jeune personne en question, pourvu qu'elle parlât le français très-correctement et sans accent de province; qu'elle serait traitée

avec beaucoup d'égards, et qu'on lui payerait une rétribution annuelle de quarante livres sterling.

— Car j'ai endossé tes péchés, continuait Henri; mon excellente tante croit dur comme pierre que moi seul je connais Aline. J'ai parlé d'elle comme d'une jeune fille digne du plus grand intérêt, et dont j'estimais beaucoup la famille. J'ai menti comme un païen; mais, si cela tourne à bien, je ne m'en repens pas. Ceci posé, je déclare que je te tiens, si tu refuses, pour le plus faible et le plus lâche des hommes. Garde cette lettre, relis-la; tu as deux jours pour réfléchir.

Henri prit son chapeau et sortit comme un ouragan.

Je vous fais grâce des cruelles incertitudes dans lesquelles Gaston fut jeté par cette proposition inattendue. Partagé entre l'amour et le bon sens, il passa tout le jour dans une véritable torture. L'idée du mariage, il faut lui rendre cette justice, ne tenait dans sa préoccupation qu'une place très-secondaire, du moins il le croyait; mais Aline! comment se séparer d'elle? comment briser cette liaison si douce? et pourtant comment ne pas accepter pour elle cet avenir qu'il avait à peine osé rêver? S'il ne profitait pas de cette intervention puissante de Mme de Grainville, s'il laissait fuir l'occasion, la retrouverait-il plus tard? Pourrait-il jamais protéger lui-même celle qu'il aimait? En-

fin ce mariage si brillant, qui s'offrait contre toute attente, devait-il le mépriser ? Cette belle personne qui l'avait distingué, et dont la froideur l'avait l'autre soir si fort agité, fallait-il la dédaigner ? Le mariage, il en viendrait là tôt ou tard, et il faudrait alors, de toute façon, rompre les mêmes liens pour de moindres avantages.

Le lendemain, Gaston, aussi indécis que la veille, voulut qu'Aline prît elle-même une résolution qui déconcertait son courage ; il se permit un petit mensonge. Sa famille, lui dit-il, exigeait depuis longtemps qu'il choisît une carrière, et il avait grand'peine à résister. On voulait qu'il quittât Paris ; on sollicitait pour lui au ministère une place d'attaché d'ambassade : il devrait peut-être quitter bientôt la France. Par ces préambules détournés, qui mirent la pauvre Aline fort en émoi, il vint à rappeler la possibilité pour elle de se créer une existence honorable, et enfin il lui remit la lettre de Londres, la laissant absolument libre de décider. Aline fondit en larmes ; elle cacha sa tête dans ses deux mains et se prit à sangloter d'une si cruelle manière, que Gaston en eut le cœur brisé : il se mit à genoux, lui demanda pardon de la peine qu'il lui faisait, il offrit de déchirer la lettre ; mais Aline, après ce premier mouvement de désespoir, retrouva son courage.

— J'ai passé le plus beau temps de ma vie, dit-

elle; mon bonheur est fini, je le sens bien. Tout ce que je demandais au ciel, c'était de vivre à tes côtés, comme ton enfant, comme ton chien : Dieu ne le veut pas. Gaston, je me suis donnée à toi, je t'appartiens; tu disposeras de ma destinée comme tu l'entendras; le jour où tu me diras de partir, j'oublierai ma mère, mon petit frère, et je partirai.

En ce moment, Gaston sentit qu'auprès de l'amour de cette jeune fille, son cœur était si mesquin, si misérable, que le rouge lui monta au visage, et ses yeux se remplirent de larmes; il entoura de ses bras la taille frêle d'Aline.

— Là était mon bonheur, dit-il en pleurant, Dieu me punira!

Quelques jours plus tard, Aline partit pour Londres.

VII.

Mlle d'Haucourt, de son côté, était en proie, dans ce même moment, à de cruelles perplexités. Outre qu'elle était profondément affectée du ridicule éclat que venait de produire dans le monde son mariage manqué, elle était en butte à des indécisions qui ressemblaient un peu à celles de Gaston. La tante d'Henri, Mme de Grainville, avait eu l'extrême maladresse de parler un soir, à M. d'Haucourt, sous forme de consolation, de M. de Charleval. Celui-ci, comme vous pensez, s'était récrié sur-le-champ, déclarant absurde cette substitution inattendue, et demandant si l'on se moquait de lui. Quand il apprit par Mme de Grainville, qui avait avec lui ses coudées franches, et qui voulut justi-

fier sa démarche mal accueillie, la cause secrète de la proposition qu'elle lui faisait spontanément du reste, et sans mission de qui que ce fût, il s'emporta de plus belle. — Sa fille n'avait jamais laissé percer rien de semblable, assura-t-il, et quelle apparence d'ailleurs qu'elle eût une préférence pour ce jeune homme, de tous points peu remarquable, et qu'elle connaissait à peine ? Sans doute il n'était pas un père inflexible, et si Hélène, qui avait d'ailleurs l'âge de raison, éprouvait une de ces passions dévorantes auxquelles rien ne résiste, il verrait ce qu'il pourrait sacrifier à ce qu'elle croirait son bonheur. Il ajoutait que, dans ce moment, pour mettre fin à ce tapage désolant qui se faisait autour de lui, un mariage raisonnable le trouverait certainement accessible ; mais, Dieu merci, entre un de ces amours fabuleux qu'on ne trouve que dans les romans, et ce caprice puéril dont on l'entretenait, il y avait fort loin, et il y avait plus loin encore entre un parti sortable et M. de Charleval ! il ne manquerait pas, du reste, d'en parler à Hélène, et c'est ce qu'il fit le jour même. Mlle d'Haucourt était fille unique ; elle était pour son père plus qu'un enfant, elle était sa vie entière : il n'avait, au fond, d'autre volonté que la sienne, et, dans toute autre circonstance, elle aurait pu l'amener à des concessions plus grandes encore; mais, au premier mot que lui dit son père, elle devint rouge de dé-

plaisir et presque de colère. A qui donc avait-elle donné le droit de traduire ses pensées de la sorte? qui se permettait d'apprécier ainsi ses sentiments? De ce qu'elle ne voulait pas épouser M. de Grainville, s'ensuivait-il nécessairement qu'elle en aimât un autre? n'avait-elle pas son libre arbitre? de quoi se mêlait-on? Que M. de Charleval fût un homme très-agréable, elle n'en disconvenait pas, mais à qui donc avait-elle fait ses confidences? Le vieux marquis fut ravi de l'irritation de sa fille: la vérité est que Mlle d'Haucourt, qui peut-être ne s'était jamais bien rendu compte à elle-même du sentiment que Gaston lui avait inspiré, avait été fort choquée de son peu d'empressement, et elle était maintenant blessée au vif par cette brusque rentrée en matière; elle retrouvait sous cette démarche maladroite le cauchemar qui pesait sur sa vie : ce cauchemar, c'était la peur qu'on ne la recherchât pour sa dot. Le fait semblait clair, et elle dut classer, quoi qu'il lui en coûtât, M. de Charleval parmi les odieux personnages qui la considéraient, disait-elle, comme un lingot. Eh quoi! là où elle serait allée peut-être par entraînement, ce serait par un long calcul qu'on y serait venu! Et d'ailleurs que signifiaient ces intermédiaires? que ne parlait-il lui-même, et pourquoi ces ténébreuses manœuvres? — Tout ceci n'a pas le sens commun, dit en fin de compte Mlle d'Haucourt à son

père, je n'ai envie d'épouser ni M. de Charleval, ni aucun autre, mais plus que jamais je songe à rester fille. Ce n'était pas davantage l'idée du vieux marquis, et cette parole-là l'eût fait sauter par la croisée.

Gaston, qui ne savait rien des officieuses démarches de Mme de Grainville, vint le lendemain soir chez M. d'Haucourt; il y trouva des figures très-longues. Le maître de la maison était aussi empesé que sa cravate blanche, aussi raide que le permettaient les strictes lois du savoir-vivre. Glacée comme le premier jour, Mlle Hélène parfilait auprès de la table ronde. Elle rendit à M. de Charleval son salut, sans ajouter un seul mot, sans l'inviter en aucune façon à lui en dire davantage. Heureusement il vint beaucoup de monde ce soir-là, et Gaston put aisément cacher, au milieu de l'empressement général, l'extrême embarras que lui causait cet accueil. Il se réfugia derrière la table où l'on plaçait les journaux et les livres, asile habituel, dans les salons, des hommes décontenancés. Là, il feignit d'étudier avec une attention profonde des gravures dont il connaissait à merveille les moindres détails. Le ciel devait me punir, se disait-il, je le pressentais; j'ai échangé Aline contre ces automates, j'ai sacrifié le meilleur de ma vie à ce mépris insultant. Dieu est juste! La bonté de Dieu cependant ne le rendait pas insensi-

ble à l'injustice de Mlle d'Haucourt. C'est une statue, pensait-il en la regardant, il y a dans ce front pâle tout un monde de pensées que l'éducation développe, et qui sont étrangères à Aline; mais, par compensation, Aline a dans le cœur un trésor qui manque à celle-ci. Dans ces larmes qu'elle versait un jour à Versailles, il y avait un bonheur que cette froide jeune fille ne connaîtra jamais, et dont une seule minute vaut toute une vie passée au milieu de ces dorures, de ces tableaux, de ces laquais galonnés. En attendant, tout en analysant les défauts de Mlle d'Haucourt, il souffrait réellement de sa froideur. Plaire est la moitié d'aimer, ai-je dit au commencement de ce récit, et si Gaston, qui aimait Aline, ne pouvait pas ressentir pour la jeune héritière une passion très-profonde, il avait un instant cru lui plaire. Cette pensée avait tendu entre eux un lien mystérieux, très-frêle sans doute, pareil, si l'on veut, à ces fils de la Vierge qui flottent dans l'air par les pures matinées d'automne; mais ce lien existait, et l'électricité que le cœur dégage pouvait y glisser à la première occasion. Il s'aperçut bientôt, pour la seconde fois, que, loin de le calmer, cette froideur excessive l'excitait au contraire; cet inexplicable retour de cœur qu'Henri, bien moins impressionnable, avait ressenti lui-même en perdant Mlle d'Haucourt, il l'éprouvait dans toute son in-

tensité. Sa jeunesse ardente se révoltait contre la froide réalité; comme Pygmalion, il brûlait maintenant d'animer cette pâle statue. D'ailleurs, il ne comprenait pas l'attitude de Mlle d'Haucourt; en quoi donc avait-il mérité ses dédains? Il en vint à soupçonner, lui aussi, quelque mystère, et, dès que cette idée eut pris place dans son esprit, il se mit à observer Mlle Hélène plus attentivement qu'il n'avait encore fait. Il s'aperçut bientôt qu'elle n'était pas beaucoup plus calme que lui-même. Deux ou trois fois il surprit son regard qui le cherchait à la dérobée; il s'en étonna. Pour mieux s'assurer qu'il était bien réellement l'objet de son attention, il changea de place furtivement, et alla se placer précisément derrière elle, à l'extrémité du salon. Son stratagème eut plein succès. Surprise de ne plus le rencontrer sur le canapé, Mlle d'Haucourt regarda vers la cheminée, puis un groupe du côté de la porte, puis encore une fois le canapé, et enfin elle se retourna. Gaston, qui ne perdait pas un de ses mouvements, qui savourait au contraire son inquiétude, attacha sur elle un regard hardi, qui semblait dire : — Ne mentez pas; c'est moi que vous cherchez! — Hélène rougit d'avoir été trop bien comprise. Un instant après, M. de Charleval, qui avait retrouvé son aplomb, s'approchait de Mlle d'Haucourt.

— Vous m'avez toujours conseillé la franchise, mademoiselle, lui dit-il; permettez-moi donc de vous demander ce qui me vaut votre courroux?

La jeune héritière le regarda avec surprise :

— Mon courroux?... répondit-elle, le mot est trop fort, monsieur !

— Votre déplaisir, si ce mot vous convient mieux. Je ne suis point assez sot pour ne pas remarquer qu'à Haucourt, où l'on me connaissait moins, on m'accueillait tout autrement, et je cherche inutilement mon crime.

— Cherchez et vous trouverez, dit nettement Mlle d'Haucourt.

Gaston la considéra d'un air stupéfait. Elle avait repris paisiblement son ouvrage et adressait une question à sa voisine.

— Mademoiselle, reprit Gaston d'une voix tremblante qui fut cependant très-bien entendue, je vous crois loyale et bonne; au nom de votre loyauté, je vous supplie de m'expliquer ce que ceci veut dire.

Mlle d'Haucourt se retourna; elle fut surprise de la pâleur de Gaston et de la fermeté de son regard.

— Vous le savez bien, dit-elle en baissant la tête avec embarras.

— Ainsi vous me refusez même la justice, dit Gaston en se levant, et il ajouta plus bas avec une émotion extrême : — Je me croyais aussi malheu-

reux qu'on puisse l'être, mademoiselle; mais je sens qu'il vous était possible, à vous seule, d'ajouter à ce que je souffre. Puissiez-vous ne connaître jamais le mal que vous me faites! — Et il allait s'éloigner. Mlle d'Haucourt, de plus en plus étonnée de la solennité du langage de Gaston, de la véritable douleur qu'elle crut lire dans sa physionomie décomposée, l'arrêta du regard.

— Le moment est mal choisi pour une explication, lui dit-elle à demi-voix, revenez mercredi soir.

Gaston s'aperçut alors que tous les regards étaient fixés sur Mlle d'Haucourt et sur lui. Il se retira vers la porte. Comme il allait sortir :

— Recevez-vous les compliments? lui dit agréablement un jeune valseur de sa connaissance.

— Les compliments de quoi? dit Gaston.

— Ah! il paraît que vous ne les recevez pas; excusez mon indiscrétion, mais il n'est question que de ce changement à vue; tout le monde en parle.

— De quoi? vous dis-je.

— De votre mariage.

— De mon mariage!... Eh! que le bon Dieu vous bénisse! dit brusquement M. de Charleval, que ce mot éclaira tout à coup. Il sortit du salon sur-le-champ, laissant son interlocuteur ébahi.

En effet, tout le monde déjà parlait à Paris du

mariage de M. de Charleval avec Mlle d'Haucourt. Vous savez comment les nouvelles se font en ce pays-ci, et comment elles se répandent. Mme de Grainville, dans son dépit, avait-elle laissé échapper quelques mots un peu méchants? je ne sais. Toujours est-il qu'il était bruit partout, c'est-à-dire dans sept ou huit salons, de cet incroyable revirement. M. de Grainville, disait-on tout bas, avait dû reculer devant le sentiment très-tendre dont M. de Charleval, son ami, était l'objet. De cette donnée un peu insolite, on avait fait une aventure tout à fait romanesque, et chacun était ravi de colporter, avec des commentaires infinis, cette nouvelle qui sortait un peu des lieux communs dont il faut se contenter d'ordinaire.

Gaston se désespérait en comptant les six longs jours qui devaient s'écouler entre cette révélation inattendue et sa justification. Il prenait le monde en horreur; il n'y voulait plus mettre le pied. Le lendemain, ne sachant que faire de sa soirée, il entra au Gymnase où l'on jouait une de ces pièces que les habitués proclament adorables, mais qui vivent peu, étant du monde « où les plus belles choses ont le pire destin. » Il s'assit tristement dans une stalle. Depuis un quart d'heure, il était là, broyant dans sa pensée les tristesses de tout genre qui l'assaillaient à la fois, lorsque dans une avant-scène il vit paraître, à sa grande surprise, Mlle d'Hau-

court, qui venait sans doute chercher elle-même au théâtre un refuge contre les médisances des salons. Sa toilette était plus simple encore que de coutume. Sa robe noire avait un air de deuil; son visage était pâle, et sa physionomie mélancolique prêtait ce soir-là à sa beauté singulière un charme si puissant, que Gaston, qui observait sans être vu, frémit de la tête aux pieds. Son cœur tressaillit d'un immense orgueil en osant soupçonner qu'il était cause peut-être de la tristesse de cette fille charmante, et à ce sentiment peu louable se mêla, dans une égale proportion, une tendre reconnaissance. Ah! si c'était sa pensée qui résidait dans ce front si pur, que ne pouvait-il l'enflammer de toutes les sensations qui l'agitaient? que ne pouvait-il, par l'effort de sa volonté, communiquer à Hélène, ainsi qu'un magnétiseur, la tendresse et l'ardeur de son trouble! Tout entier maintenant à cette ivresse délicieuse, il oubliait le passé, les difficultés présentes, et il bénissait avec bonheur l'amour qui renaissait dans son cœur. Vous me demanderez pour quelle raison Gaston aimait plus Hélène en ce moment que dans tout autre; je l'ignore complétement : demandez à l'amour pourquoi il nous joue de ces tours inexplicables. Cela était ainsi, et je n'en sais pas plus long. On a tort, croyez-moi, de vouloir toujours mesurer l'amour sur la date de sa naissance, sur

sa durée, sur sa convenance, sur sa fidélité même; on se trompe quand on prétend avoir aimé beaucoup une femme, uniquement parce qu'on l'a aimée longtemps. L'amour échappe à toutes les analyses. Son cours varie à toute minute; on ne peut pas prendre sa hauteur comme celle du soleil, et l'on aime quelquefois plus en une heure que dans toute une année.

Cependant Mlle d'Haucourt écoutait ou semblait écouter la pièce. N'ayant pas vu Gaston, qui était presque au-dessous de sa loge, elle ne devait pas se douter des sensations étranges qu'elle éveillait en lui, et cependant j'imagine qu'elle s'en doutait. Croyez-vous au magnétisme, aux mystérieuses affinités qui nous lient les uns aux autres? Avez-vous jamais observé, par exemple, que, lorsque vous songiez le matin à une personne absente depuis longtemps, il vous arrivait souvent de la rencontrer dans la journée? Ne ressentez-vous pas quelquefois un trouble secret dont vous ne comprenez pas bien la cause, et où vous devineriez, si vous l'osiez, madame, qu'une pensée amoureuse flotte autour de vous? Si vous n'avez jamais rien éprouvé de semblable, je vous plains; Mlle d'Haucourt avait une organisation plus sensible. Elle ressentait une agitation inexplicable; elle frémissait, sans le savoir, sous le regard invisible de Gaston, et bientôt elle put se rendre compte de ce

qui se passait en elle. Vous savez que les auteurs aimés du Gymnase ont coutume de faire accompagner, par une ritournelle de l'orchestre, les scènes les plus pathétiques de leurs drames pleureurs. Le violon grince, le héros s'avance à pas comptés : c'est la règle. Or, dans un moment pareil, il arriva au Gymnase, ce soir-là, que l'air préféré de Gaston, ce motif d'*Abendstern* dont l'entraînante mélodie avait si souvent bercé ses rêves, retentit tout à coup. En entendant aussi inopinément ce petit air que le souvenir d'Haucourt avait fait mille fois chanter dans sa mémoire, et qui exprimait mieux que toute parole humaine sa pensée actuelle, Gaston sentit son cœur s'épanouir, et il passa sur son front comme une tiède bouffée de printemps. Soit que le chant de Strauss trouvât aussi un écho dans son souvenir, soit qu'elle ne pût résister au charme secret qui la subjuguait, Mlle d'Haucourt appuya sa tête contre sa main ; puis, comme attirée par une jouissance inconnue, elle se retourna, et ses yeux rencontrèrent tout à coup le regard passionné qui la dévorait. Gaston fut comme étourdi par un choc soudain. Il crut voir une lumière qui venait à lui dans ce regard, et son âme tout entière courut sur un de ces fils aériens dont je vous ai parlé et qui servent de télégraphe électrique à la pensée. Ce fut un éclair, mais un de ces éclairs qui dévoilent tout

à coup aux yeux surpris un horizon jusqu'alors invisible. Mlle d'Haucourt détourna brusquement la tête; il était trop tard; elle avait vu, elle avait compris, elle avait senti! Son agitation et sa rougeur le prouvaient assez, et ce qui le prouva mieux encore, c'est que, dans le courant de cette soirée, elle ne songea même pas à adresser à M. de Charleval un de ces saluts que la civilité impose aux gens qui se connaissent; sa pensée avait dépassé de bien loin le cercle étroit des conventions banales; le cœur lui-même avait parlé, et lorsqu'à diverses reprises son regard vint s'offrir, pour ainsi dire, au charme qu'elle redoutait tout en l'implorant, ce n'était plus M. de Charleval qu'elle voyait là, c'était l'homme qu'elle allait aimer. Gaston m'a dit un jour que cette heure de contemplation silencieuse, de conversation muette, avait renfermé pour lui toute une vie de voluptés étranges et d'exaltations infinies. Il était arrivé au théâtre avec un sentiment d'amour flottant et indécis, il en sortit épris jusqu'au délire.

La pièce finie, il manœuvra assez adroitement dans la foule pour être porté malgré lui et retenu auprès de Mlle d'Haucourt, qui attendait sa voiture dans le vestibule. Le vieux marquis le salua avec froideur, Hélène en rougissant.

— Mercredi arrive bien lentement, lui dit Gaston rapidement et sans la regarder; je sais tout

maintenant et j'ai une montagne sur le cœur. En même temps, il demanda à M. d'Haucourt des nouvelles de l'une des deux vieilles dames qui avait la grippe.

— Elle va mieux, répondit-il, et il appela son domestique.

— Nous partons jeudi pour l'Angleterre, ajouta plus bas Hélène. Gaston chancela comme s'il eût reçu un coup d'épée. Puis, le voyant décontenancé, pâle, stupéfait, elle ajouta très-vite : Toute explication est presque impossible, mais j'ai promis ; venez toujours mercredi.

Au même instant, on annonça la voiture, et M. d'Haucourt partit avec sa fille.

Gaston reçut le lendemain une lettre d'Aline. Elle lui racontait d'une façon moitié plaisante et moitié triste son arrivée à Londres.

« ..... J'ai failli mourir pendant la traversée, écrivait-elle. Au point du jour, on a dit que nous étions en Angleterre ; je ne m'en doutais pas, n'ayant vu qu'une montagne de craie coiffée d'un nuage gris. J'ai traversé une petite ville noire : c'était Douvres. On m'a enfermée dans un wagon, et je me suis endormie en pensant à toi. Un grincement abominable m'a réveillée trois heures après, j'ai regardé par la portière ; j'ai vu que nous courions sur les toits. C'est par les gouttières

qu'on arrive à Londres. On voit passer sous ses pieds, comme si l'on était en ballon, des petites rues noires, des maisons noires, avec des croisées noires, où des femmes encore plus noires lavent du linge sale... Sais-tu que je n'ai pas dix-neuf ans, Gaston? N'est-ce pas pitié d'être si jeune, et de commencer déjà à être si malheureuse, car je suis trop seule ici, vois-tu... A l'hôtel indiqué, j'ai trouvé un bâton surmonté d'une tête de perroquet, le tout habillé de vert et coiffé de jaune: c'était Mme Smith elle-même, la maîtresse de pension, non pas en chair et en os, mais en os seulement. Je l'ai saluée le plus gentiment que j'ai pu. Elle a fait un mouvement de crabe, car elle a un faux air de homard, Mme Smith, et elle est toute rouge. Elle m'a amenée ici en omnibus. Si tu savais comme je regrette ma pauvre Djali! Elle mangerait de l'herbe comme elle n'en a jamais vu aux Batignolles. C'est du velours vert; qu'elle serait contente, elle qui était si propre! car nous sommes à la campagne, c'est-à-dire dans un village. Figure-toi une maison blanche, une petite pelouse, quatre murs, six arbres d'un côté et un chemin de fer de l'autre. Cela s'appelle gracieusement *Villa-Bristol.* Il y a vingt élèves dans la maison. Je leur parle français pendant la récréation; elles ne m'entendent guère, et moi je ne les comprends pas du tout. Elles sont très-maigres,

mais les trois filles de Mme Smith, tu n'as pas d'idée de pareils copeaux ! et des dents... longues comme le doigt et montant jusqu'aux yeux ! Toutes mes dents réunies n'en feraient pas une seule pour miss Laura. Mes dents... avoue, Gaston, que tu les trouvais jolies ?... Je ne suis guère belle, et pourtant je crains de l'être trop pour Mme Smith. J'ai beau mal lisser mes cheveux et couvrir toujours ma petite taille du châle noir que tu sais, est-ce ma faute si je suis plus gentille que ses sèches pensionnaires? Et puis j'ai encore un scrupule. Ces jeunes filles sont plus savantes que moi ; elles me font quelquefois rougir de mon ignorance. Que veux-tu que je leur apprenne ? Il me semble que je trompe Mme Smith, que je lui vole son argent. Cette idée me désole. Je ne me porte pas bien ; il fait trop froid ici ; je manque d'air. Il n'y a pas de ciel ; je ne vois que du brouillard. Ah ! quel beau soleil il faisait à Versailles ! »

Elle finissait par des tendresses sans fin et par de grandes promesses de travail. Gaston, si préoccupé qu'il fût, lut trois fois la lettre d'Aline, et il la serra soigneusement. A tout prendre, cette lettre le rassurait. La petite voyageuse était plus gaie qu'il n'avait espéré ; il vit son avenir tout tracé devant elle, et songea que l'absence la guérirait peu à peu de sa peine. Gaston ne croyait pas à l'éternité des regrets. Il était d'un temps et d'un

monde où l'on vieillit vite. Les hommes qui ne donnent point leurs jours aux labeurs assidus d'une carrière active arrivent d'ailleurs beaucoup plus vite que les autres, sinon au scepticisme, du moins à une raison excessive en amour, et tel jeune valseur des salons de Paris en sait, malheureusement pour lui, beaucoup plus sur ce point qu'un vieux soldat qui a couché vingt ans au bivouac. En un mot, Gaston se crut autorisé par sa conscience elle-même à oublier Aline peu à peu pour songer à Hélène.

Le mercredi suivant, M. de Charleval était assis, à dix heures du soir, auprès de Mlle d'Haucourt, derrière la petite table où il avait éprouvé quelques jours auparavant de si cruelles angoisses. Le vieux marquis ne savait pas résister à sa fille ; il avait consenti, non sans force objections, à cette sorte de conversation de laquelle d'ailleurs, après la promesse d'Hélène, il ne redoutait rien de grave, et qu'on lui avait présentée comme un acte de justice. Il lisait le journal du soir au coin du feu, et les deux vénérables tantes faisaient de la tapisserie au milieu du salon. Gaston n'avait pas eu grand' peine à se défendre des torts qu'on lui prêtait.

— Eh quoi ! avait-il dit à Mlle d'Haucourt, vous m'avez cru assez sot pour hasarder à votre insu de pareilles tentatives ! Qu'ai-je donc fait pour être si mal jugé par vous ? Vous avez pu vous figurer que

moi, pauvre diable peu enclin à de pareilles visées, j'avais non-seulement l'audace de prétendre jusqu'à vous, mais la stupidité de songer à vous obtenir malgré vous! Si cruellement puni que je sois par la peine que je vous cause, par votre départ qui me navre, l'expiation serait cent fois trop légère encore, si j'avais eu seulement l'idée de ce qu'on me prête. Il n'y a de vrai dans tout cela qu'un chagrin dont je ne vous dirai pas toute la violence. Et Gaston, en effet, était désolé. M. d'Haucourt lui-même, qui avait entendu de loin quelques-unes de ses paroles, avait été frappé de son accent de sincérité. Il songeait à part lui que Mme de Grainville pouvait avoir fait le mal de son chef et sans consulter personne. D'ailleurs, il partait demain pour aller finir la saison des chasses en Angleterre. Il ne voulait pas montrer une susceptibilité exagérée, et, désirant varier un peu un tête-à-tête dont il feignait d'ignorer l'importance, il adressa deux ou trois fois la parole à M. de Charleval, à propos du journal qu'il parcourait. Hélène ne paraissait point rassurée. Son grief principal, ce n'était pas la démarche de Mme de Grainville, mais bien l'indifférence qui l'avait précédée, qui l'avait rendue si singulière. Elle ne l'avouait pas, elle laissait deviner; elle n'interrogeait point, elle attendait. Gaston savait que la plus grande de toutes les habiletés, c'est la franchise.

— Mademoiselle, dit-il, vous partez demain, et moi-même je vais quitter ce pays où je ne puis plus vivre. Peut-être ne vous reverrai-je jamais, et, quand même je vous retrouverais un jonr, les événements qui me bouleversent maintenant seront alors loin de vous, et vous n'y songerez plus. Cette heure où je vous parle est une heure solennelle et qui sera probablement unique dans ma vie. Permettez-moi d'en profiter. Je voudrais vous dire toute la vérité, je voudrais que le souvenir lointain que vous garderez de moi me ressemblât tout à fait, qu'il ne restât dans votre pensée aucun doute, aucune ombre sur mon compte; or, vous sentez vous-même que vous ne savez pas tout. — Mlle d'Haucourt fit un mouvement de tête approbatif. — Vous rappelez-vous, ajouta Gaston, cette lettre que vous m'avez remise un matin à Haucourt?

Hélène leva sur lui un regard pénétrant.

— Là est tout mon secret, toute mon histoire, continua-t-il. Vous la saurez tout entière; fautes et regrets, joies et peines, je ne vous cacherai rien. Le voulez-vous?

— Vous me le devez bien, dit tout bas et avec émotion Mlle d'Haucourt.

Ce mot valait mieux qu'un grand discours, et le cœur de Gaston faillit déborder. Il raconta alors plus rapidement et mieux que je n'ai su le faire,

car il avait un stimulant que rien ne remplace, sa rencontre avec Aline et son amour pour elle, la tendresse naïve de la jeune fille, ses chagrins, la pauvreté de sa famille, il n'omit rien ou presque rien, car vous devinez par où son récit différa du mien et sur quels détails il passa légèrement. Enfin il arriva au départ d'Aline, dont il recula seulement quelque peu la date, et il avoua même l'intervention de Mme de Grainville. Puis, il revint sur son séjour à Haucourt et sur ses impressions premières. De ses conversations avec Henri, de sa situation vis-à-vis de lui, il raconta tout ce qu'il pouvait dire. En un mot, il fut jusqu'au bout sincère autant que possible; autant que possible, ai-je dit, car, convenons-en, la sincérité absolue n'existe pas dans ce monde, et non-seulement on cache toujours à autrui quelque chose, mais l'on ne s'avoue pas tout à soi-même. Des deux êtres qui sont en nous, l'un passe sa vie à tromper l'autre et à poser devant lui.

Mlle d'Haucourt écouta ce récit avec émotion, et Gaston suivit avec intérêt, tout en parlant, les impressions diverses qui se peignirent tour à tour sur sa physionomie attentive. Il y lut la curiosité, l'embarras, la surprise, la pitié; en finissant, il interrogea Hélène du regard : — Ma confession, lui dit-il, est complète. Me voilà tel que je suis. Que votre impression actuelle me soit favorable ou contraire, elle est juste, et je dois l'accepter.

Mlle d'Haucourt ne répondit rien. Elle examinait dans ce moment, avec une attention excessive, la reliure en cuir de Russie d'un album, chef-d'œuvre de Bauzonnet. Elle examinait scrupuleusement les coins, la tranche, les filets, la dorure, la serrure compliquée, et Gaston se rappela involontairement ce *Journal des Débats* qu'elle lisait à Haucourt avec une si profonde gravité dans une circonstance analogue.

— Ce livre paraît vous intéresser extrêmement, dit-il avec un peu de dépit.

— S'il m'intéresse ! dit Mlle d'Hauconrt; c'est mon confident, mon ami, mon compagnon de voyage. Depuis quatre ans, il me suit partout ; je lui confie les pensées qui me frappent, les vers que j'aime, les fleurs qui me plaisent; en le feuilletant, je retrouve tous mes souvenirs, toute ma vie sous une forme intelligible pour moi seule. — Puis elle s'arrêta. — Monsieur de Charleval, reprit-elle après un moment de silence, cette jeune fille me plaît extrêmement. Vous avez fait une bonne action, et, si j'en étais capable, je serais heureuse de m'y associer.

— Qui sait, dit Gaston, si je ne vous rappellerai pas cette parole un jour?

— Quand vous voudrez, répondit-elle, et un silence se fit de nouveau, pendant lequel Mlle d'Haucourt regarda de plus belle la reliure de Bauzon-

net. Puis, sans tourner la tête et en suivant avec des ciseaux autour de l'écusson estampillé les lettres d'or presque imperceptibles qui composaient la devise, elle ajouta à voix basse :

— Que ne m'avez-vous dit tout cela plus tôt?

Cette réponse, prononcée avec une négligence évidemment étudiée, rencontra dans l'esprit de Gaston une signification qui le fit frémir de joie; il allait parler lorsqu'il s'aperçut que le vieux marquis, inquiet de la prolongation singulière du tête-à-tête, s'était approché.

— Et quelle est cette devise? demanda tout à coup le jeune homme.

Elle est fort belle, c'est celle de Jacques Cœur, et tout homme résolu devrait l'adopter, dit Mlle d'Haucourt en regardant Gaston : *A cœur vaillant rien d'impossible.*

— Elle est belle, en effet, mais elle est mensongère, reprit plus bas Gaston en regardant M. d'Haucourt s'éloigner. Elle me rappelle, hélas! que vous partez demain, et je vois dans mon avenir des impossibilités qui dérouteraient le cœur le plus vaillant.

— Qui sait?... dit Mlle d'Haucourt avec un sourire charmant, et elle ouvrit son album. — La confiance que vous m'avez témoignée ce soir m'a touchée, et je veux vous en donner une preuve. Inscrivez vous-même dans ce livre le souvenir

de cette heure que je n'oublierai pas, je vous le promets. Voici une page blanche (ne regardez pas les autres), et dessinez là ce que vous voudrez, vous qui dessinez si bien. Je vais faire le thé, continua-t-elle tout haut en se levant; travaillez, monsieur de Charleval, et ayez fini aussitôt que moi.

Gaston, étonné, prit une plume et se demanda ce qu'il allait faire. Il réfléchit que le cheval, le chien ou la chasse qu'il pourrait dessiner n'auraient rien de très-sentimental. Il se rappela ce que M[lle] d'Haucourt venait de lui dire de cet album, confident habituel de ses pensées; cette idée l'inspira. A vingt ans, il avait, comme tout le monde, ajusté des rimes et cadencé des soupirs. Il prit une feuille de papier et parvint à composer, non sans peine et avec force ratures, les vers que vous allez lire; puis il dessina rapidement sur la feuille blanche de l'album un cheval sautant une barrière, et il écrivit au-dessous *Nelly* : c'était le nom de la jument noire de M[lle] d'Haucourt. Cela fait, il tourna la page et recopia les strophes que voici de sa plus belle écriture :

A SON ALBUM.

O toi qui seul connais ses plus chères pensées,
Ses songes d'avenir et ses peines passées,

O toi son confident!
Doux livre, sanctuaire où son âme s'épanche,
Qui vois comme une fleur son beau front qui se penche,
Qui se penche en rêvant!

Toi que son souffle embaume et que sa main caresse,
Toi sur qui vont ses yeux, aux heures de tristesse,
Doucement se poser!
Muet gardien d'aveux que nul ne peut connaître,
Qui reçus des soupirs et des larmes peut-être,
Et peut-être un baiser!

Garde aussi dans ton sein et conserve pour elle
Cette ombre d'un espoir que déjà sur son aile
Le temps semble emporter!
Garde en secret ma peine, à toi je la confie,
Et viens, si tu la vois pensive et recueillie,
Viens la lui raconter!

Tu lui diras qu'il fut une heure dans ma vie
Où, près d'elle rêvant que j'avais une amie,
Je crus à l'avenir!
Ah! tourne-toi souvent sous ses yeux, pauvre page
Où mon cœur, que l'absence effraie et décourage,
Cache en tremblant son souvenir!

Dans le courant de la soirée, Mlle d'Haucourt rouvrit son album et examina longtemps le prétendu dessin. Je dois avouer qu'elle poussa la duplicité jusqu'à montrer à ses deux tantes et à son père la belle *Nelly* franchissant une haie, puis elle regarda l'artiste, et pour ce regard Gaston eût donné tous les tableaux de M. Ingres. Il fallut par-

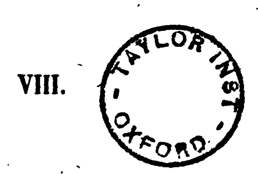
tir. Notre amoureux ramassa son chapeau, salua tout le monde, souhaita à M. d'Haucourt un heureux voyage, et, s'approchant de Mlle d'Haucourt :

— Adieu... Vous reverrai-je jamais? lui dit-il tristement; dites-moi du moins ce que je dois croire en vous quittant.

— Croyez à ma devise, lui répondit-elle, et elle lui tendit la main.

Quelques heures plus tard, M. d'Haucourt partit pour l'Angleterre avec sa fille; trois jours après, Gaston, que l'ennui dévorait à Paris, monta dans la voiture d'Henri de Grainville, qui se rendait à son poste, et ils prirent ensemble la route d'Italie.

VIII.



Peu de temps après son arrivée à Naples, Gaston reçut une nouvelle lettre d'Aline, dont la date, déjà ancienne, prouvait le désordre des postes italiennes. Elle venait de *Villa-Bristol;* je la transcris textuellement. Aline n'employait plus le pronom *tu*, elle adoptait déjà la mode anglaise.

« Où êtes-vous pendant que je souffre tant, et que vous ai-je fait, Gaston, pour que vous m'oubliiez ainsi ? Voici la cinquième fois que je vous écris, et je n'ai reçu qu'une seule lettre de vous, qui m'annonçait votre départ. Hélas ! je n'ai rien de gai à vous dire. Ma santé devient de plus en plus mauvaise. Dimanche on m'a posé dix sangsues sur la poitrine, et mercredi seize au cœur. J'ai aujourd'hui de la peine à respirer. Je me sens bien faible.

Mes pauvres épaules sont tellement sensibles qu'elles peuvent à peine soutenir ma tête. Le docteur qui me soigne prétend qu'outre ma maladie de foie j'ai une inflammation de poitrine. Il faut, dit-il, que j'évite de chanter, de parler, de me fatiguer, surtout d'être entre deux airs, car un nouveau rhume serait fort dangereux. Il m'a questionnée sur la santé de mes parents, et, quoique mon père soit mort d'une fluxion de poitrine, il assure que je ne suis pas poitrinaire. Vous voyez cependant que ce n'est guère plaisant. Cela vous fera un peu de peine, et je ne puis résister au triste bonheur de vous faire encore cette peine-là. Je ne puis pas me plaindre, du reste, d'être abandonnée ni par Dieu, ni par les êtres humains. Mme Smith, dont j'ai eu tort de me moquer, est pour moi comme une mère. Elle dit que ma petite personne jeune et pâle l'intéresse. Ecoutez, Gaston, quand hier cette femme excellente et sainte s'est mise à genoux contre mon lit pour m'appliquer ces affreuses bêtes, j'ai éprouvé je ne sais quel sentiment de honte; tout à coup, ma vie passée s'est déployée à mes yeux, et j'étais toute fâchée contre moi-même en considérant cette respectable vieille dame à mes genoux et me soignant si tendrement. Le remords me rougissait malgré ma pâleur. Dieu, mon Dieu! je ne mérite pas tant de bontés!

«Djali est morte; voilà ce que mon petit frère m'écrit. Pauvre Djali, je savais bien qu'on n'en prendrait pas soin. Tous les malheurs m'arrivent à la fois. Djali m'a vue heureuse, et elle meurt avec mes beaux jours. Gaston, vous êtes de ma religion, vous; dites-moi franchement, si je mourais, croyez-vous que j'irais dans le ciel? Hélas! maintenant peut-être ne *te* retrouverai-je que là.

«J'aurai du courage, vous le savez, et je suis décidée à subir sans murmurer tous les malheurs qui pourraient m'arriver. Ce qui m'attriste le plus, c'est que je vous aime trop. Je ne voudrais penser qu'au ciel, et je ne pense qu'à vous. Mon Dieu! il fut un temps où j'étais si heureuse de vous aimer, et je serais maintenant si contente de ne plus songer à vous! J'ai mon châle noir sur mon lit, et je pleure en le regardant. Tu m'aimais bien ce jour-là! Tu m'as dit, je m'en souviens, que je te ressemblais; j'étais si contente de te ressembler! Aujourd'hui, vous ne le pensez plus, et ce n'est pas un compliment que je vous fais en vous le rappelant, mais ce n'est pas moi qui ai inventé cela.

«Si je meurs loin des miens, dans ce triste pays, où je suis étrangère, inconnue, où l'on ne sait pas même mon nom, promettez-moi, Gaston, de venir prier un jour sur le tertre de gazon où dormira ce petit être qui vous aimait. Au reste, je guérirai peut-être, et le docteur l'assure. Ne vous désolez

pas. Ce vilain docteur ! comme il abîme avec ses sangsues le corps de votre enfant !

« Adieu, Gaston ; je me soignerai pour te revoir encore. Allons, allons ! vous n'avez jamais compris combien je vous aimais ! »

« *P. S.* M. Thompson, c'est le docteur, vient d'arriver. Il me trouve beaucoup mieux, tellement que je regrette de vous avoir tant inquiété, et je recommencerais ma lettre si j'avais la force de la recommencer ; mais voici bien un autre malheur : vous vous rappelez le petit portrait au daguerréotype que vous m'avez donné ; tout à l'heure j'ai voulu l'embrasser ; j'étais jalouse du verre qui le couvre, et, pour l'embrasser de plus près, j'ai imaginé d'enlever ce verre. Hélas ! hélas ! toute ta petite figure a été ternie et rayée. Voilà ce qui me désole le plus ; j'en suis toute bouleversée. J'y vois un présage. »

Après avoir lu cette lettre, Gaston se prit à sangloter comme un enfant. Toute autre préoccupation disparaissait devant ce malheur inattendu ; il sentit se dresser dans son cœur un remords impitoyable. Et c'était là son œuvre ! c'était son égoïsme qui avait créé de pareils maux ! Quelle fatalité l'avait donc jeté sur le passage de cette jeune fille qui, peu de mois auparavant, gardait si paisiblement sa chèvre sur la pelouse jaunie des Batignolles ! Et il était à Naples, à quatre cents lieues d'elle ! Tandis que la pauvre malade, isolée, abandonnée, se

lamentait au milieu des brouillards qui la tuaient, un soleil splendide dorait sous ses yeux les flots bleus du golfe, les falaises de Capri et la côte de Sorrente! Cette belle nature lui parut un contre-sens; il s'indigna de sa sérénité, et il songea à partir pour l'Angleterre. Partir, rejoindre Aline, sauver à force de soins et d'affection cette victime délaissée, c'était le seul moyen d'expier ses fautes; puis il réfléchit à la distance; il calcula que la lettre d'Aline avait quinze jours de date, qu'il lui faudrait quinze jours au moins pour se rendre à *Villa-Bristol*, qu'un mois alors se serait écoulé, et qu'y ferait-il de plus que Mme Smith et le docteur? Si, comme le post-scriptum le laissait croire, le mal était moins grand qu'il n'avait d'abord pensé, sous quel prétexte, lui, jeune homme de vingt-cinq ans, se présenterait-il dans cette pension de jeunes filles? Puis une difficulté matérielle vint compliquer ses hésitations. Le paquebot de Marseille était parti le matin; il fallait de toute manière attendre cinq jours! et cependant pouvait-il abandonner Aline? Que faire?

En parcourant le cercle cruel de ces alternatives, sa pensée rencontra le souvenir un instant négligé de Mlle d'Haucourt. Elle était en Angleterre, elle aussi! elle vivait, sans s'en douter, à quelques lieues d'Aline! Une idée hardie traversa son cerveau. Dans ce hasard qui réunissait, à une si grande distance

de lui, les deux femmes qu'il aimait, ne devait-il pas voir une invitation de la Providence? A Naples, ces deux images si dissemblables dormaient dans le même cœur; pourquoi la vie ne rapprocherait-elle pas un jour ces deux êtres qui avaient une commune pensée? S'il confiait son désespoir à Hélène? Cette idée sourit un instant à Gaston. Il y vit à la fois le moyen le plus sûr de secourir Aline et l'occasion la plus naturelle de se rappeler à Mlle d'Haucourt; mais, de la conception de ce projet à l'exécution, il y avait aussi loin que de Naples à Londres, et, en y réfléchissant mieux, Gaston rougit d'en avoir eu seulement la pensée. Eh quoi! il confierait sa maîtresse à la femme qu'il aimait, à celle qui peut-être serait un jour la mère de ses enfants! il se servirait de l'amour d'Aline pour raviver ses relations avec Hélène! car telle était au fond la vérité, et, si habilement que son cœur la déguisât, cette pensée était indigne.

Le croirez-vous? au moment même où Gaston croyait imaginer à Naples ce rapprochement insensé, le hasard, ou, disons mieux, la Providence, qui met en œuvre si souvent les impossibilités que nous osons à peine rêver, la Providence l'exécutait en Angleterre. Trois jours après, au milieu de ses plus vives anxiétés, M. de Charleval reçut d'Aline la lettre suivante :

« C'est un conte de fée... mais il faut d'abord vous dire que je vais bien mieux, je ne tousse plus, il fait moins froid, et je commence à comprendre l'anglais, et puis cette aventure m'a causé une grande joie : je ne suis plus seule dans ce noir pays. Figurez-vous que l'autre jour il faisait un peu de soleil. J'étais descendue, appuyée sur le bras de Mme Smith, dans le jardin, et je respirais le grand air, assise dans un fauteuil. Tout à coup une belle voiture avec de grands laquais s'est arrêtée devant la porte. Il en est sorti une dame toute jeune et un vieux monsieur à cheveux gris. La jeune dame était si belle, que je n'ai jamais rien vu de pareil. Cependant elle était habillée tout en noir, très-simplement, mais elle avait l'air si distingué, que Mme Smith a été toute fâchée d'être surprise en bonnet du matin. Voyez-vous, pour paraître très-distinguée, il faut être un peu grande. J'aurai beau ne pas perdre une ligne de ma petite taille, j'aurai toujours un certain air *trottin*. Et savez-vous qui était cette belle dame ? Une amie de cette Mme de Grainville qui m'a placée ici, et dont la fille avait jadis en France Mme Smith pour gouvernante. Elle s'appelle Mme d'Haucourt. Au retour d'une promenade à Richmond, elle a passé devant *Villa-Bristol*, et elle est venue faire une visite à l'ancienne institutrice de son amie avec son père, qui la connaît aussi fort bien. Mme Smith était très-effarée. Comme

il faisait beau, on s'est assis sur le perron. La jeune dame m'a aperçue toute pâle dans mon fauteuil. Elle a demandé qui j'étais. — Elle est Française, a dit en souriant Mme Smith, et c'est une protégée de la *countess of Grainville*. La belle étrangère a semblé très-surprise. Elle m'a regardée avec attention, puis elle a encore questionné Mme Smith, et enfin elle s'est approchée de moi. D'une voix très-douce elle m'a demandé de mes nouvelles, et si j'étais malade depuis longtemps, et de quelle ville j'étais. — Miss Aline est de Paris, a répondu Mme Smith. Aline! a répété la jeune dame, elle s'appelle Aline? Je ne sais pourquoi, quand une personne que je ne connais pas prononce mon petit nom, cela me fait penser à vous. J'étais devenue, en l'écoutant, toute rouge de surprise et de crainte. Ce qui m'a bien étonnée, c'est qu'après m'avoir beaucoup regardée, elle est devenue rouge aussi, cette dame. Elle était presque aussi embarrassée que moi, ce qui n'est pas peu dire, car je voyais mille chandelles. Elle doit avoir pourtant l'habitude du grand monde, et je suis une si petite personne! Elle m'a dit qu'elle était l'amie de Mme de Grainville, qu'elle lui parlerait de moi. J'ai songé sur-le-champ à cette petite supercherie de votre ami. Je me suis rappelé que, pour me servir, il avait trompé sa tante, et cette idée m'a fait rougir une seconde fois. Elle m'a regardée de nouveau; j'avais si peur qu'elle

ne devinât ce qui se passait en moi, que je ne pouvais me rassurer. Jamais vous n'avez vu des yeux bleus si beaux. Et puis, elle est bien bonne, cette dame. Elle s'est assise auprès de moi. Elle a voulu savoir tous les détails de mon arrivée ici, et où étaient mes parents, et si j'avais mon père, et si j'avais été institutrice ailleurs, et où j'habitais à Paris. Quand je lui ai dit que j'avais passé toute ma vie aux Batignolles, elle a fait : « Ah! » Je lui ai demandé aussitôt si elle connaissait ce quartier. Elle m'a répondu que non; elle ne savait même pas où étaient les Batignolles. Elle m'a questionnée ensuite sur les soins qu'on me donnait; elle a voulu savoir si je m'ennuyais beaucoup. J'ai été bien bête. Je n'osais pas parler, et puis ses yeux me gênaient; elle a une manière de regarder si avant!

« Elle trouve *Villa-Bristol* un peu triste. — Le climat de ce pays-ci ne vous est peut-être pas bon, m'a-t-elle dit, qu'en pense votre médecin? Je veux être rassurée à cet égard. Permettez-moi de vous envoyer un médecin que je connais... Et sais-tu, Gaston, ce qu'elle a ajouté? Mon Dieu! mon Dieu! j'en tremble encore. Elle m'a dit que si ce médecin trouvait en effet que le froid fût dangereux pour moi, et que le ciel du Midi me fût nécessaire, elle tâcherait de me trouver une place en Italie. — Voudriez-vous aller en Italie? m'a-t-elle demandé de sa voix si douce. J'ai pensé à Naples, et cette

question m'a bouleversée. Je ne sais si elle a compris, sans en deviner la cause, l'émotion qu'elle me donnait, mais elle a paru comme fâchée de m'avoir intimidée, et presque émue elle-même. Je lui ai vite répondu que je serais très-heureuse d'aller en Italie, quoique Mme Smith fût très-bonne pour moi, et je le lui ai dit avec une vivacité qui n'a pu manquer de lui faire plaisir. Elle a regardé mes mains, qui sont très-maigries. Elle a touché mon châle noir pour s'assurer, m'a-t-elle dit, s'il était bien chaud, bien épais. Elle a voulu savoir si ma petite garde-robe était suffisante. — Ne vous laissez manquer de rien, a-t-elle ajouté, comptez que vous avez en moi une amie; mandez-moi ce dont vous aurez besoin (et elle m'a écrit son adresse au crayon sur une carte). Je reviendrai vous voir, et demain je vous enverrai mon médecin. Selon ce qu'il dira, nous ferons de notre mieux. Puis, elle est allée parler à Mme Smith et à son père. Je ne sais trop quelle recommandation ils auront faite, ni ce qu'ils ont dit d'un banquier de Londres, à qui, lorsqu'il serait nécessaire, on pourrait s'adresser pour de l'argent; mais tu ne saurais croire comment on me traite ici maintenant. Je me demande si je suis une princesse; ce vilain argent est une grande chose. Pourquoi le bon Dieu ne m'a-t-il pas donné assez pour vivre indépendante, il m'en fallait si peu!... Enfin la belle voiture est partie avec la

jeune dame, le vieux monsieur et les grands laquais. N'est-ce pas que c'est un conte de fée? Pourtant si ce médecin allait m'envoyer en Italie..... et justement à Naples? Non, c'est impossible, tant de bonheur ne peut entrer dans ma vie. Déjà je me trouve presque trop heureuse, ça n'est pas naturel. »

Comme c'est, avant tout, l'histoire d'Aline que j'écris, vous ne devez pas exiger, madame, que je vous rende compte de l'impression que cette entrevue singulière laissa dans le cœur de Mlle d'Haucourt. Je n'ai point reçu de confidence à cet égard. Je laisserai donc une grande marge à votre imagination. Pour ne pas être trop indiscret, je me bornerai maintenant à vous conter les faits, vous laissant libre d'en deviner les causes. C'est une des manières d'écrire l'histoire, et, quoiqu'elle ne soit pas la meilleure, vous pouvez vous assurer, en consultant les tablettes de l'Académie française, que bien des gens qui ne l'ont pas autrement comprise ont fait très-rondement leur chemin dans le monde. Ce qu'il y a de certain, c'est que Gaston, ainsi que vous le verrez bientôt, n'eut pas, contre toute attente, à se plaindre de cette rencontre bizarre. Il y gagna d'abord un grand repos d'esprit; Aline allait mieux, des soins empressés l'entouraient, une protection moins compromettante et mille fois plus

efficace que la sienne lui était assurée même pour l'avenir; il pouvait donc vivre en paix. Vivre en paix, je me trompe, car ses inquiétudes, en s'envolant, laissèrent dans son cœur une place nouvelle à la reconnaissance, et, délivré des craintes qu'Aline lui avait inspirées, il s'abandonna tout entier à Hélène. A cœur vaillant rien d'impossible, se répétait souvent ce jeune homme, et, pareille aux écharpes dont les châtelaines ceignaient jadis leur chevalier, cette devise était pour lui un stimulant enflammé qui lui donnait des forces surhumaines.

Au surplus, sans trop parler de Mlle d'Haucourt, nous pouvons cependant augurer, d'après une lettre qu'Henri de Grainville reçut de sa tante peu de temps après, que l'absence, loin d'affaiblir ses résolutions, les activait au contraire beaucoup. Était-ce l'absence seulement qui agissait ainsi, et la visite à *Villa-Bristol* n'y était-elle pour rien? Ce nouveau mystère, qui la rapprochait de M. de Charleval, la vue de cette jeune fille intéressante et gracieuse, ce mouvement de jalousie inexplicable qu'elle avait ressenti, cette intervention romanesque, si contraire à ses habitudes, tout cela n'avait-il pas exercé sur elle une certaine influence? Je ne sais; mais Mme de Grainville écrivait à son neveu :

« ..... A propos, si j'en crois une lettre de mon

vieux d'Haucourt, qui revient à Paris cette semaine, il ne faut pas que votre ami Gaston se décourage. Si singulier que cela soit, il faut que la petite soit enamourée ; elle vient encore de refuser M..., un parti superbe. C'est fou, elle ne veut pas se marier, dit-elle. On sait ce que cela veut dire. Son père se désole, il commence à comprendre, et, croyez-le, plutôt que de laisser le manoir d'Haucourt sans héritier, il donnerait Hélène à Abd-el-Kader. Si M. de Charleval a un grain de bon sens, il ne s'éternisera pas en Italie. Je vous annonce que votre chien Pyrame a été mangé par un loup, et je renvoie décidément mon cocher... »

Sur l'avis du jeune diplomate, Gaston reprit la route de France par Rome et Gênes; il revit Paris après deux mois d'absence. Il arriva le soir. En retrouvant son petit appartement qu'il avait quitté dans une situation d'esprit si différente, notre amoureux fut assailli par un essaim de souvenirs. Chaque meuble lui parlait, chaque recoin lui contait une histoire du passé. Chose singulière, c'était pour Mlle d'Haucourt qu'il revenait à Paris, et sa pensée retournait malgré lui vers Aline. C'était ce fauteuil qu'elle approchait de la croisée pour broder, tandis qu'à cette table il travaillait pour elle. Leurs paroles d'autrefois semblaient gazouiller encore dans cette chambre déserte. Rabelais a plaisamment conté que Pantagruel et Panurge, navi-

guant en *haulte mer*, entendirent autour d'eux des conversations confuses. C'étaient, assure-t-il, les paroles des voyageurs venus avant eux, qui s'étaient jadis gelées dans l'air et qui fondaient maintenant au soleil. Il y a du bon dans cette plaisanterie, et, si cela est faux sur la mer, cela est vrai pour la plus petite chambre où l'on a aimé, où l'on a vécu. Malgré ces préoccupations, Gaston n'avait pas oublié d'envoyer à l'hôtel d'Haucourt. Il avait appris qu'on y recevait le soir même. Il s'arracha aux idées sombres qui l'oppressaient en dépit de tous ses efforts, et il se dirigea, tout tremblant d'émotion, vers l'hôtel où il devait revoir celle qu'il aimait.

Il y avait grand monde quand il entra dans le salon; mais, grâce à cette merveilleuse puissance d'intuition dont l'amour nous dote, le premier regard que Gaston rencontra à travers la foule fut celui d'Hélène. Ils tressaillirent tous les deux, et M. de Charleval vit éclater dans les yeux de la jeune fille une joie dont il fut enivré. En ce moment, M. d'Haucourt arriva près de lui; sa physionomie acheva de le rassurer. Elle était aussi affable que possible, et le vieux marquis lui témoigna une satisfaction de le revoir qui était on ne peut plus significative. Les vieilles tantes aussi s'agitèrent. Il était de toute évidence qu'en famille on avait parlé de lui, et que ses affaires avaient

fait en son absence beaucoup de chemin. Enfin il put parvenir auprès de Mlle d'Haucourt, tellement entourée qu'il n'était guère possible de lui parler. Sa main, qu'elle lui tendit avec affection, suppléa à toute parole. Force fut dans la conversation qui suivit de s'en tenir aux banalités ordinaires; mais qu'importent les mots quand les yeux se comprennent et que les cœurs s'entendent? Une seule fois, dans le courant de la soirée, Mlle d'Haucourt put se pencher de son côté :

— Avez-vous su mes aventures en Angleterre? lui-dit-elle.

— Oui, dit Gaston.

— Êtes-vous content de moi?

Il la remercia si tendrement du regard, qu'elle fut forcée de baisser les yeux.

— Et quelle nouvelle avez-vous? continua-t-elle avec agitation un instant après.

— Aucune, répondit-il.

M. d'Haucourt s'approcha de Gaston : Voulez-vous, lui demanda-t-il, venir dîner jeudi avec nous? Cette invitation semblait décisive; il était donc accepté.

Le soir, en revenant chez lui, Gaston se disait : Comme les choses marchent vite, quand elles se décident à marcher! En tout, il s'agit de trouver le courant. S'il est pour vous, tout réussit; s'il est contre vous, rien n'y ferait. — Et pourtant il s'é-

tonnait de son bonheur même. Il est bien rare, pensait-il, que la vie ait des pentes si faciles, et je dirais volontiers comme Aline : « Ça n'est pas naturel. » Le souvenir d'Aline l'oppressa de nouveau si singulièrement, qu'il se sentit presque suffoqué. Il arriva chez lui en proie à un inexplicable pressentiment. Sa main tremblait quand il sonna à sa porte.

—Il y a dans le salon un prêtre qui attend monsieur depuis une heure, dit le domestique qui vint ouvrir.

— Un prêtre ! dit Gaston en pâlissant, et il entra à la hâte.

IX.

Auprès de la cheminée, un vieux prêtre à tête chauve était assis, tenant un livre à la main. A l'arrivée de Gaston, il se leva lentement.

— C'est à M. Gaston de Charleval que j'ai l'honneur de parler? demanda-t-il d'une voix très-douce. Sur la réponse affirmative de Gaston, il ajouta : Je viens remplir auprès de vous, monsieur, une mission pénible, et vous excuserez l'insistance que j'ai mise à vous attendre.

— Elle est donc morte ! s'écria Gaston en tombant accablé dans un fauteuil.

— Non, monsieur, reprit le vieux prêtre, *elle* vit encore, et je vois que vous m'avez compris. Ne trouvez pas trop singulier que je vienne vous

trouver de la part d'une jeune fille dont je connais les tendres sentiments pour vous, et à qui j'ai administré les derniers sacrements.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit Gaston avec terreur.

— Cette jeune fille, dont vous devinez le nom, est arrivée fort malade à Paris, il y a deux jours. Elle n'y connaît personne ; elle est sans famille et sans amis ; par hasard, j'ai été appelé auprès d'elle. Je suis l'un des vicaires de Saint-Roch, monsieur. Les entretiens que j'ai eus avec cette jeune femme m'ont convaincu qu'il y avait une si douce piété dans son cœur et jusque dans son attachement pour vous, que j'ai cru, en conscience, pouvoir oublier, en ce moment suprême, des égarements coupables, et lui accorder la seule consolation qu'elle paraisse désirer en ce monde, celle de vous voir encore.

— Partons ! monsieur, partons ! s'écria Gaston suffoqué par les larmes.

Le vieux prêtre, habitué aux scènes de douleur, mettait dans toutes ses paroles et dans tous ses mouvements une lenteur compassée qui désespérait le malheureux jeune homme. — Consoler les affligés, disait-il encore, est une des plus saintes lois de notre religion et un des plus précieux offices de notre ministère... Enfin on parvint à une voiture. En route, Gaston apprit sommairement

que, trois jours auparavant, Aline était arrivée de Boulogne, très-malade, par la diligence. On avait dû la transporter dans l'hôtel le plus voisin. Un médecin, immédiatement appelé, avait trouvé son état fort alarmant. On avait envoyé chercher Mme Dubois aux Batignolles. Mme Dubois était absente; depuis huit jours elle était partie pour la province avec toute sa famille. On était venu chez M. de Charleval, dont on avait appris le retour prochain. Le vieux prêtre connaissait beaucoup les propriétaires du petit hôtel où se trouvait Aline. — Ils sont de mon pays, disait-il; ce sont de braves gens, ils m'ont fait appeler. J'ai vu la jeune femme, j'ai reçu sa confession; puis nous avons beaucoup causé; enfin, j'ai su ce soir même votre arrivée, et je vous ai attendu.

Ce fut dans un petit hôtel garni de la rue Saint-Honoré que le vieux prêtre amena Gaston haletant et tremblant de tous ses membres. On les fit monter au second. Ils entrèrent d'abord dans une petite pièce sombre au bout de laquelle s'ouvrait une seconde chambre éclairée. Gaston sentit une forte odeur d'éther. Une sueur froide inonda ses tempes, et ses jambes fléchirent. Le prêtre l'entraîna. Dans un petit lit à demi entouré de vieux rideaux rouges bordés de noir, Aline, pâle comme la mort, était couchée. Ses yeux presque fermés semblaient fuir la lumière d'une bougie qui brû-

lait sur la cheminée. Un homme vêtu de noir, assis auprès du lit, tenait entre ses mains le bras amaigri de la mourante, Gaston s'approcha sans avoir été vu; il s'agenouilla et colla ses lèvres sur la main d'Aline. Le docteur se leva. Un silence se fit.

— Qui baise ma main? dit tout à coup Aline d'une voix faible, et, se soulevant par un effort dont elle ne semblait pas capable, elle ouvrit ses yeux cernés de noir, démesurément agrandis par la fatigue, et regarda fixement Gaston. Presque aussitôt deux grosses larmes tremblèrent dans ses longs cils et coulèrent sur ses joues. — Je savais bien, mon Dieu, murmura-t-elle, que vous ne me laisseriez pas mourir sans le revoir! puis, soulevant dans ses deux mains la main de Gaston, elle la porta à ses lèvres, — Merci, dit-elle.

— Elle a plus de force que je ne pensais, remarqua tout bas le médecin.

— Mourir! ma pauvre Aline, dit Gaston; tu es bien malade, mais avant huit jours tu seras guérie, maintenant que me voilà, — et il voulut lui baiser le front. La jeune malade le repoussa avec un triste et douloureux sourire. — Ne m'embrasse pas, lui dit-elle, je suis trop laide maintenant. Vois le peu qu'il reste de ta pauvre Aline. — En effet, elle était cruellement changée. Ses joues, ses bras, sa pâleur de cire, tout en elle attestait les ravages d'une consomption intérieure. Gaston pleurait.

— C'est un de mes grands chagrins maintenant de penser que je te laisserai une triste image dans la mémoire, ajouta-t-elle.

— Cela est singulier, dit encore le médecin; elle n'avait pas de voix il y a une heure.

— Tu ne m'en veux pas, Gaston, de t'avoir fait chercher? continuait Aline, c'est Dieu qui t'a envoyé... Mourir dans une auberge... J'avais si peur... Ces médecins, qu'auraient-ils fait de mon pauvre petit corps? Tu défendras... et elle fondit en larmes.

— Il ne faudrait pas trop vous fatiguer, dit doucement le docteur en s'approchant, et il lui tâta le pouls. Vous êtes mieux, bien mieux; mais ne parlez pas trop. Je reviendrai demain.

Gaston suivit le médecin. — Que dois-je croire? lui demanda-t-il en tremblant. — Mon art n'y peut rien, dit froidement le docteur; mais elle n'a pas vingt ans, et la jeunesse a des ressources infinies.

En revenant auprès d'Aline, Gaston la trouva déjà tout effrayée de son absence. — Ne me quitte pas! lui dit-elle avec reproche, ne me quitte pas. Ma vie s'en va avec toi... J'ai dix-neuf ans aujourd'hui... c'est mourir trop jeune. — Gaston, qui prévoyait un nouvel accès de sensibilité, voulut l'engager à se reposer, à parler moins, mais elle se mit à pleurer.

— Pourquoi me tourmenter?... Laisse-moi te parler tant que j'en aurai la force... ce ne sera pas long. J'ai des choses graves à dire... Je vais te faire du chagrin, pardonne-moi... Mon petit frère est parti... Tu lui donneras tout ce que j'ai... Pas maintenant, plus tard... J'ai trois cents francs, tu les placeras à la caisse d'épargne... J'ai calculé que dans douze ans ce sera de quoi faire un remplaçant... et puis... je n'ose pas te le dire... je veux être ensevelie tout habillée, avec ma robe de barége bleu et mon châle noir... comme j'étais à Versailles... promets-le-moi... et avec cette petite boîte... c'est ton portrait... et cette petite croix... Tu me le jures... J'ai tout dit... et je vais être sage maintenant, je ne parle plus.

Elle s'appuya contre son oreiller. Gaston sanglotait. Il surmonta pourtant son émotion, et assura mieux la tête d'Aline; puis il vit que sa respiration devenait plus calme, et qu'elle s'assoupissait doucement après cette grande fatigue; il se recula sans bruit, revint vers la cheminée, et là, le front sur le marbre, il donna un libre cours à sa douleur.

Quand il releva la tête, le premier objet qu'il aperçut fut une mauvaise lithographie coloriée qui ornait la muraille. Il en considéra tous les détails d'un air hébété. Dans les grandes douleurs, comme dans les grands dangers, il arrive souvent

qu'un objet insignifiant, un clou, un meuble, absorbe, on ne sait pourquoi, une partie de notre attention. Gaston examinait donc machinalement cette lithographie. Elle représentait une scène de *Notre-Dame de Paris,* la Esméralda suivie de sa chèvre et parlant au sire Phœbus de Châteaupers. Il songea sur-le-champ à sa rencontre sur l'esplanade des Batignolles; il revit la fraîche grisette, le beau soleil, la blanche Djali. — Phœbus! Phœbus! se dit-il en se rappelant le passé, j'ai fait comme lui, et il se mit à pleurer de nouveau. Son cœur se brisait. Une main qui se posa sur son épaule le rappela à lui: c'était celle du vieux prêtre, qu'il avait oublié. Le bon vieillard était touché du désespoir de ce jeune homme. Gaston le regarda et vit ses yeux humides. Il lui tendit la main avec ardeur.

— Vous êtes un bon prêtre, lui dit-il, vous me faites aimer Dieu.

Il causa quelque temps à voix basse avec cet excellent homme, et il apprit, car on découvre souvent dans la vie des enchevêtrements qui défient toutes les inventions des romanciers, il apprit que le vicaire de Saint-Roch connaissait beaucoup Mme de Grainville, sa paroissienne.

Quand Aline se réveilla, elle était plus calme et semblait mieux. Son idée fixe était de quitter cette auberge où elle avait tant souffert. Elle ne voulait

pas que Gaston s'éloignât d'elle, et pouvait-il venir passer sa vie dans cette maison? M. de Charleval tenta vainement de faire diversion à cette pensée. Elle y revenait toujours avec cette insistance singulière qui est le propre des malades comme des enfants. Si elle restait dans ce lit rouge, elle y mourrait avant son heure, disait-elle; elle sentait qu'il lui portait malheur. Pour dernière grâce, elle demandait qu'on la transportât ailleurs; à la moindre contradiction, elle fondait en larmes. La nuit se passa ainsi. Tout en la trouvant mieux, le médecin déclara le lendemain matin que, dans l'état de faiblesse où se trouvait la malade, tout était préférable à cet état d'excitation qui augmentait la fièvre. Les inconvénients d'un transport immédiat, quoique graves, présentaient infiniment moins de dangers que la continuité de cette irritation nerveuse. Gaston céda. Une chambre était vacante dans la maison qu'il habitait. Il la fit disposer à la hâte, et l'on y transporta le jour même cette pauvre enfant, de l'état de laquelle sa conscience troublée lui disait qu'il était responsable.

Aline ne mourut pas, je m'empresse de vous le dire. Ainsi que l'avait assuré le médecin, le cœur était encore plus malade que le corps. A force de soins, de consolations, elle revint à la vie, et les douces paroles de Gaston firent plus que tous les remèdes du docteur. Cette crise terrible eut un

terme comme celle qu'elle avait déjà subie en Angleterre. Un découragement profond, un désespoir qui ronge, une sorte de spleen que rien n'adoucit, sont les compagnons ordinaires de ces affections au foie que compliquait chez Aline, au dire des médecins, une maladie de poitrine; sentant son mal revenir à *Villa-Bristol*, une sorte de désolation s'était emparée d'elle. Comme plus tard dans l'auberge de la rue Saint-Honoré, elle s'était figuré en Angleterre que l'air qui l'entourait la faisait mourir; elle n'avait pas eu de cesse qu'elle n'en fût partie. Après d'inutiles remontrances, Mme Smith, qui ne tenait pas autrement à garder contre son gré une institutrice mourante, l'avait fait conduire à Folkstone, et vous savez dans quel état Aline était arrivée à Paris, d'où, pour comble de malheur, sa famille était absente sans qu'elle le sût encore.

A mesure qu'Aline revenait à la vie, Gaston retombait dans une étrange perplexité : qu'allait-il advenir d'Hélène, de son mariage? que penserait Mlle d'Haucourt, si elle apprenait où était revenue sa protégée? Et quel rôle peu loyal jouerait-il lui-même, s'il ne lui faisait pas cet aveu? En admettant même qu'il parvînt, le cas échéant, à expliquer les conséquences forcées de cette aventure à Hélène, qui en connaissait le début, que dirait M. d'Haucourt, qui ne savait rien du passé, s'il

découvrait que ce gendre futur, dont il ne se souciait guère, qu'il acceptait à regret, seulement à cause de son affection pour sa fille et de sa bonne réputation, gardait chez lui, dans sa propre maison, une jeune fille de dix-neuf ans, d'origine équivoque? Et comment n'apprendrait-il pas ces choses dans un moment où il devait, comme tous les bons pères de famille, quêter partout des renseignements? Gaston, qui s'était dit malade les premiers jours, mais qui plus tard avait dû retourner chez M. d'Haucourt, en prétendant avoué et plus agité, plus contraint, plus indécis qu'aucun prétendant du monde, Gaston pressentait que ce drame aurait une nouvelle phase, et il ne se trompait pas.

Aline allait de mieux en mieux, elle prenait des forces chaque jour; bientôt elle put quitter sa petite chambre et descendre quelquefois dans l'appartement de Gaston, qui était plus chaud et plus gai. Un matin, elle était assise dans ce fauteuil où elle avait jadis passé de si douces heures, lorsque tout à coup le valet de chambre de Gaston, qui, ainsi que tous les domestiques, connaissait à merveille les projets de son maître, entra tout effaré.

—Monsieur le marquis d'Haucourt! annonça-t-il.

Gaston, qui avait défendu sa porte, se leva tout tremblant de surprise. Aline en fit autant.

— C'est le mari de ma jeune dame? dit-elle.

— C'est son père, répondit Gaston à la hâte en ouvrant la porte de sa chambre à coucher.

— Tu la connais donc? reprit Aline d'une voix sourde, en le regardant avec une sorte d'effroi, et elle entra dans sa chambre. Au moment où Gaston, tout décontenancé, refermait brusquement la porte, M. d'Haucourt arriva dans le salon; l'agitation de notre jeune homme n'échappa point au regard expérimenté du vieux marquis.

— Je vous dérange, monsieur, dit-il poliment. Gaston s'excusa, prétexta la surprise que lui causait cette visite inattendue, avança un fauteuil et s'assit lui-même de l'autre côté de la cheminée; son cœur palpitait avec une telle violence qu'il lui semblait que M. d'Haucourt devait en entendre les battements.

— Monsieur, dit le père d'Hélène après un instant de silence, entre gentilshommes on doit parler franc; je mettrai donc de côté toutes circonlocutions oratoires. Vous devinez l'objet de ma visite.

Gaston s'inclina, et M. d'Haucourt reprit en souriant :

— Je vous ai fait de l'opposition, je n'en disconviens pas; si honorable que votre alliance soit pour ma maison, j'avais eu d'autres idées, vous le savez : il faut excuser, dans les circonstances pa-

reilles, les préoccupations d'un père de famille. Vous les connaîtrez peut-être quelque jour; mais ce que je veux avant tout, c'est le bonheur de ma fille.

Ici M. d'Haucourt essuya une larme, et Gaston regarda en tremblant la porte de sa chambre à coucher.

— Ce bonheur, Hélène l'attend de vous; je connais vos sentiments pour elle. Pardonnez-moi de les avoir soumis à l'épreuve du temps, de l'absence. Excusez ce voyage en Angleterre, qui, loin de vous nuire, vous a servi.

Gaston crut entendre un léger bruit dans la chambre. Il frissonna. De quels incidents minimes dépendent les grands événements de notre vie! se dit-il : ici, dans ce salon, mon existence s'éclaire; que cette porte s'ouvre, et ce sera le chaos!

— Je me suis informé de vous beaucoup et partout, continua M. d'Haucourt, sans remarquer la pâleur de Gaston; tout ce qui m'a été dit me rassure. Désormais, regardez-moi comme un père, ajouta-t-il en l'embrassant, et rendez ma fille heureuse.

Le pauvre homme pleurait. Gaston, interdit, ne savait quelles protestations faire; il mourait de honte et de crainte : heureusement son agitation ne disait pas ses causes, et elle put paraître naturelle.

— Et maintenant, venez avec moi, dit M. d'Haucourt, en lui serrant affectueusement le bras; nous ne nous quittons plus. Hélène vous attend, et j'ai promis de vous amener.

Il n'y avait pas à refuser, et Gaston ne demandait pas mieux d'ailleurs que de quitter cette chambre de torture; il sortit avec M. d'Haucourt.

Le soir, après une journée dont un secret souvenir avait empoisonné toutes les jouissances, M. de Charleval revint chez lui, plus que jamais inquiet et ne sachant quel parti prendre; il fut un peu surpris de ne pas trouver Aline dans son petit salon, où elle l'attendait ordinairement au coin du feu. Aurait-elle entendu la conversation de ce matin? se demanda-t-il; il regarda, sans oser l'interroger, son domestique, dont la physionomie semblait cacher un mystère. — Cet animal, pensa-t-il, pourrait bien avoir complété la confidence, et il monta en toute hâte à la chambre de la jeune fille. La chambre était vide. Il n'y restait aucune trace du séjour d'Aline : tout y était rangé avec ce soin minutieux que cette jeune fille apportait à tout ce qu'elle faisait. Sur la cheminée était une lettre; elle ne renfermait que ces mots :

« J'ai tout entendu malgré moi, tout compris. Je sais tout. Gaston, pourquoi m'avoir trompée? J'étais digne d'apprendre la vérité par vous. Ainsi

mon séjour en Angleterre, ainsi cette visite, tout cela c'était une comédie ; cette jeune dame sera.... J'avais toujours prévu qu'il en arriverait ainsi. Pourquoi ne suis-je pas morte?

« Adieu, Gaston, soyez béni pour avoir un jour aimé une pauvre fille comme moi. Le seul bonheur que j'aie connu, je vous le dois. Adieu, je ne serai jamais un obstacle ni un embarras dans votre vie ; vous n'entendrez plus parler de moi. Je vous aime; si le ciel le permet, je vivrai digne de vous. Soyez heureux.

« Adieu pour la dernière fois.

« ALINE. »

Aline a tenu sa promesse. Gaston ne l'a jamais revue. Il n'a pas même pu savoir ce qu'elle était devenue. Pendant plusieurs jours, il la chercha dans tout Paris avec un véritable désespoir. Il alla s'informer aux Batignolles, à l'hôtel de la rue Saint-Honoré, à la police. Un matin, bouleversé par un songe sinistre, il alla même à la Morgue. Tout fut inutile. Plus tard, il fit écrire à Mâcon, où s'étaient retirées Mme Levert et sa sœur ; il n'en apprit pas davantage. Vous me direz que l'on ne disparaît pas aussi facilement de Paris dans le siècle où nous sommes; il en advint pourtant ainsi. Depuis l'instant où Aline fugitive monta dans un fiacre avec sa petite malle, Gaston n'en a pu découvrir aucune

trace. Plus d'une fois, il a soupçonné que le vieux prêtre de Saint-Roch était parvenu, Mme de Grainville aidant, à placer une seconde fois cette jeune fille en pays étranger; mais ce soupçon, rien ne l'a confirmé, et le bon vicaire reste impénétrable à cet égard. Si Aline vit encore, elle a probablement changé de nom, et peut-être, sans vous en douter, la connaissez-vous? Dans tous les cas, soyez indulgente, madame, pour certaines femmes qui vivent à côté du monde où vous brillez; pour certaines existences intermédiaires qui encourent trop souvent vos dédains; pensez à Aline, et soyez assurée que vous coudoyez sans cesse des destinées semblables et de plus touchantes infortunes: c'est la moralité de cette histoire.

Vous voulez absolument savoir ce que sont devenus les autres personnages dont je vous ai trop longtemps entretenue; j'obéis bien à contre-cœur. Henri de Grainville, après le 24 février, a été révoqué par M. de Lamartine et remplacé par un des imprimeurs du *National*. Quant à Gaston, il a épousé, comme vous le devinez, Mlle d'Haucourt. Aux élections dernières, il a été élu représentant. Je l'ai rencontré l'autre jour sur le pont de la Concorde, allant à l'Assemblée. Il prépare, m'a-t-il dit, un discours sur la loi électorale. Il engraisse, et il est père d'un gros garçon.

LE

CHALE VERT.

I.

Voici, madame, une petite histoire. Je crains qu'elle ne vous paraisse bien anodine, en ces jours d'émotions violentes. Telle qu'elle est, je vous l'adresse, et, si elle vous distrait un instant, je n'aurai pas perdu ma peine. Vous en connaissez le héros : c'est notre ami Ladislas, qui nous a quittés, il y a peu de mois, pour aller revoir, après un long exil, sa chère Pologne. Je profite de son absence pour vous conter une aventure qui lui advint à Paris voici quelque trois ans.

Ladislas fut un matin réveillé par un gai rayon de soleil qui illuminait sa chambre. Il se leva et ouvrit sa croisée; elle donnait sur un de ces rares petits jardins que notre capitale renferme encore, en dépit des spéculateurs. C'était une délicieuse matinée. L'air, rafraîchi la nuit par une ondée, était chargé de la senteur des lilas et des violettes; les fleurs naissantes avaient un éclat métallique; le ciel était bleu, le soleil jouait dans les arbres; une quantité de moineaux gazouillaient, chantaient, bavardaient,

N'ayant pour vingt amours qu'un seul arbuste en fleurs,

et deux beaux merles, hôtes habituels du jardin, s'agaçaient avec plus de gravité en sautillant sur le sable humide de l'allée. Ladislas contempla le sourire charmant et écouta la voix harmonieuse de la nature qui se réveille. Il respira à pleine poitrine cet air embaumé des matinées d'été, qui est le plus enivrant des philtres d'amour. Il se sentit plein de jeunesse, de séve et de santé. Content de vivre et pensif cependant, il s'accouda et songea longtemps, sans trop savoir à quoi il songeait. L'idée de son isolement vint peser sur son cœur, et le démon de l'amour lui souffla mille tentations à l'oreille. «Heureux les moineaux! dit-il tout à coup; ils ne s'inquiètent de rien que de s'aimer au printemps, et ils se quittent sans regret après s'être

aimés sans y penser : que ne faisons-nous comme eux?» Tout en raisonnant ainsi, Ladislas ferma sa croisée, descendit dans son jardin, puis il sortit dans la rue. Le hasard, ce dieu des aventures, le poussa vers les Champs-Élysées, qui n'étaient pas éloignés de sa demeure.

Tout en marchant d'un pas lent, la tête baissée, l'œil distrait, le front rêveur, il atteignit sans s'en douter, l'avenue Gabriel; c'est là que l'attendait la fortune. Comme il s'arrêtait indécis et regardait autour de lui, ne sachant où aller, il vit passer au loin, à l'ombre des grands arbres, une robe blanche et un châle vert. Toute hésitation cessa; il alla droit vers la promeneuse matinale, et se trouva bientôt marchant à quinze pas derrière elle. La jeunesse a un instinct qui la trompe rarement. Du premier coup d'œil, Ladislas jugea que la dame au châle vert était charmante. Elle marchait très-lestement, d'un air délibéré; son châle, que rendait inutile la douceur de la température, avait glissé, et, laissant deviner le contour irréprochable des épaules, il s'était enroulé coquettement, comme s'il y eût pris plaisir, autour d'une taille souple et svelte. Cette inconnue à la vive allure ne semblait nullement songer aux *Méditations* de Lamartine, et rien dans sa tournure ne décelait cette *morbidezza* dont les poëtes éplorés se plaisent à doter leurs héroïnes; elle volait. Ladis-

las jeta sur les pieds qui couraient devant lui un regard de connaisseur. Comme il avait beaucoup voyagé, il n'avait pas, en fait de pieds, de goût exclusif. Avec les Orientaux, il avait admiré des pieds ronds comme des fers à repasser; avec les Espagnols, il s'était amouraché des pieds courts; il adorait avec les Français les pieds des Parisiennes, qui sont, quoi qu'on dise, les plus étroits du globe. Sans être d'une petitesse microscopique et prétentieuse, les pieds de l'inconnue, nerveux, fermes et agaçants, avaient cette forme cambrée que l'on nommait aristocratique dans le temps où cette qualification était permise. De plus en plus satisfait de son examen, Ladislas se pencha en avant, partit au pas de charge, dépassa la promeneuse, et tourna la tête d'un air convenablement distrait. — Peste! grommela-t-il en continuant sa course, elle est ravissante! — Son regard, en effet, si furtif qu'il eût été, s'était posé sur un visage qui tenait, contre l'ordinaire, toutes les promesses de la tournure. La dame au châle vert paraissait avoir vingt-cinq ans. Elle avait les yeux très-noirs, quoique blonde, et l'éclat méridional de son regard animait de la façon la plus piquante son teint d'une fraîcheur allemande. Voilà ce qu'avait entrevu notre ami, et il brûlait d'observer davantage; mais, tandis que sa curiosité le tirait en arrière, une idée de convenance que l'aspect de

l'inconnue, je le dis à sa louange, avait fait naître en lui, le poussait en avant, lui défendant de se retourner encore. Il prit un terme moyen : s'arrêtant court, il tomba en extase devant le palais à peine achevé de Mme de Pontalba. Un instant plus tard, il sentit plutôt qu'il n'entendit le frôlement du peignoir blanc qui passait derrière lui, et bientôt il put reprendre sa promenade les yeux fixés sur les plis gracieux du cachemire et sur les pieds que vous savez. — Que diantre, se demanda-t-il, peut faire, à sept heures du matin, aux Champs-Élysées, une aussi charmante femme? Viendrait-elle à un rendez-vous? Et une sorte d'irritation jalouse tressaillit en lui. Et qui sait si elle n'a pas ce matin ouvert sa fenêtre, si elle n'a pas respiré l'odeur des violettes de son jardin, écouté chanter les oiseaux, et si elle n'est pas venue, comme moi, se promener, parce que les vents sont à l'amour, et qu'elle étouffait dans sa chambre? Elle a une taille et des yeux à rendre fous ceux qui la regardent. Si je lui disais que ses yeux et sa taille m'inspirent une très-douce folie? — Tout en raisonnant ainsi, Ladislas s'était fort rapproché de la dame; celle-ci, arrivée au bout de l'allée, se retourna tout à coup. Ils se trouvèrent face à face. Tous les deux parurent décontenancés. Ce fut un éclair, mais les sourcils noirs de l'inconnue se froncèrent imperceptiblement, et une ombre de

crainte courut sur son frais visage. Le cœur manqua à notre ami; il s'inclina respectueusement en manière d'excuse, et passa son chemin. La jolie dame changea d'itinéraire; elle coupa en diagonale à travers les arbres, se dirigeant vers la grande avenue. Une citadine était là qui stationnait. Sur un signe, le cocher ouvrit la portière; l'inconnue monta lestement le marche-pied, et la petite voiture prit la route de la barrière de l'Étoile.

Interdit, les deux mains dans ses poches, le visage ébahi, Ladislas regarda un instant s'éloigner le prosaïque véhicule qui emportait ses espérances et son aventure. — Non, morbleu! non, dit-il ensuite, cela ne finira point ainsi; et il chercha des yeux un cabriolet quelconque à l'aide duquel il pût entreprendre un genre de chasse où il n'était point novice. L'avenue, par malheur, était déserte, et la citadine allait s'éloignant. Un seul parti s'offrait, il le prit, et le voilà qui lutte de vitesse avec le char numéroté. Il s'aperçut bientôt que le cheval, si mauvais qu'il fût, avait sinon plus de train, au moins plus de fond que lui : il tenait pied encore; mais quand finirait la course? Si le souvenir des yeux d'antilope de la jeune femme soutenait son courage, la respiration faisait défaut. Dans son dépit, une idée audacieuse et subite le frappa. Hors quelques grooms qui promenaient des chevaux, personne, à cette heure matinale, ne pouvait le

voir; son paletot avait la plus modeste apparence, et puis, pensa-t-il, qu'on me prenne si l'on veut pour un laquais de province! Il fit un dernier effort, atteignit la citadine, et se hissa, non sans peine, derrière la boîte qui renfermait son nouvel amour.

— Ohé! dites donc... dit le cocher en se retournant.

Ladislas tira de sa poche une pièce de cinq francs, et la fit glisser sur le toit de tôle. Le cocher regarda notre ami d'un air sournois, ferma l'œil gauche, fit claquer sa langue contre son palais, et se tournant vers son cheval :

— Hi! Lacenaire! cria-t-il. Obéissant à cette terrible injonction, qui fut appuyée d'un grand coup de fouet, la pauvre bête se mit à galoper des pieds de devant, tandis que ceux de derrière exécutaient une sorte de trot balancé. C'était sa plus rapide allure. Rougissant de son nouveau rôle, Ladislas regarda autour de lui avec crainte, prêt à y renoncer; puis, songeant que le plus pénible était fait, il releva le collet de son paletot, et résolut de poursuivre l'aventure.

Après avoir roulé jusqu'à la rue Neuve de Berry, le fiacre prit à droite, se dirigeant vers le faubourg du Roule, tourna à gauche et à droite une seconde fois; enfin il s'arrêta devant le n° 14, rue...

(je vous demande la permission de taire le nom de la rue). Ladislas sauta vite à terre, et, voulant voir encore sans être vu, il put s'éloigner de quelques pas, tandis que l'Automédon descendait plus lentement de son trône. Aussitôt la portière ouverte, le joli pied parut le premier, le châle vert ensuite, et l'inconnue sauta sur le trottoir avec une légèreté que n'eût pas désavouée Mlle Elssler.

— Et maintenant, madame, comment vous expliquer ce qui arriva, si vous ne croyez pas au fluide magnétique, si vous persistez à nier cette puissance d'attraction qui vous force quelquefois dans une foule à lever les yeux sur un regard impérieusement fixé sur vous? La jeune femme, si elle pensait encore, ce qui n'est guère probable, à son persécuteur des Champs-Élysées, n'avait aucune raison de supposer qu'il fût en ce moment si près d'elle; pourtant, chose étrange! en posant le pied sur la barre de la porte cochère, elle tourna rapidement la tête du côté où était Ladislas, et aperçut notre ami, rouge encore et tout essoufflé de sa course. Aussitôt elle disparut. C'est à peine si le jeune homme avait entrevu les beaux yeux noirs; pourtant, comme sa modestie ne l'aveuglait pas, il se persuada que son impertinence, loin de courroucer la dame au châle vert, avait provoqué sur son visage un sourire imperceptible qui

n'avait rien de désespérant. On a bien raison de dire que le cœur féminin a des mystères qui resteront éternellement inexpliqués.

Le cocher avait regagné son siége. Il tourna son équipage, et, passant devant Ladislas, il le regarda de nouveau en fermant l'œil gauche et en faisant claquer sa langue.

Resté seul dans la rue, notre ami se trouva fort embarrassé. Il se promena quelque temps; il regarda avec anxiété les fenêtres; il examina la cour de l'hôtel, la loge du concierge, il se consulta, et enfin, prenant une grande résolution, il passa la la porte à son tour et entra chez le portier.

— Avez-vous des appartements à louer? demanda-t-il d'un ton dégagé.

Il lui fut répondu qu'une seule chambre, très-petite, sans cheminée, au cinquième, donnant sur la cour, était à louer. C'était précisément, assura Ladislas, ce qu'il cherchait; la chambre donnait sur la cour, il n'entendrait pas le bruit de la rue; elle était au cinquième, le jour devait y être superbe pour peindre; il n'y avait pas de cheminée, il y ferait mettre un poêle, et c'était, selon lui, le seul moyen d'avoir chaud. Force fut au concierge de se résigner; il s'arma d'un trousseau de clefs et monta, tout en grommelant, les cinq étages. Les voyageurs arrivèrent à une assez méchante chambre, que Ladislas ne manqua pas de trouver

charmante. Il ouvrit la fenêtre, et commença, sans se faire faute de donner la réplique au concierge, l'exploration qui était le but de son ascension. — La maison, disait-il, paraissait fort silencieuse, et cela lui plaisait; ce silence convenait à un travailleur, etc., etc. Tandis que sa bouche parlait ainsi, ses yeux parcouraient et examinaient avec un secret pressentiment les six fenêtres du premier étage; l'arrangement intérieur, les rideaux de tulle dont elles étaient ornées, révélaient l'élégance de l'appartement dont ils tamisaient le jour. — Et de quel prix est cette chambre? continuait notre ami. Il n'entendit pas la réponse, car il lui sembla dans ce moment qu'un frôlement inaccoutumé agitait le tulle brodé des rideaux, et son attention se reporta tout entière vers la cour. Une sorte de demi-juron, moitié plaisant, moitié insolent, qui fut articulé très-nettement par le concierge impatienté, le rappela à lui. Ladislas, croisant les bras sur sa poitrine, le regarda en riant.

— Vous vous impatientez, lui dit-il, et vous avez raison. Allons au fait, et laissons la chambre pour aujourd'hui. Je veux vous faire une simple question, et je vous paie la réponse cinq francs.

Le concierge prit la pièce, sans paraître très-surpris de cette brusque entrée en matière.

— Comment se nomme la dame qui habite derrière ces petits rideaux? continua Ladislas.

— La vicomtesse de Mortemer.



— Est-elle mariée?

— Oui, mais son mari est absent.

— Reçoit-elle beaucoup de monde?

— Personne.

— C'est bien, n'est-il pas vrai, une jeune femme, assez grande, très-jolie, blonde, avec des yeux noirs?

— Non, monsieur; Mme la vicomtesse n'est pas très-jeune : elle est petite, elle n'est pas très-jolie, elle a les cheveux noirs et les yeux bleus.

— Comment, des cheveux noirs ! mais ce n'est donc pas cette dame en châle vert qui vient d'entrer?

— Non, monsieur; je ne connais point cette dame. Elle a demandé Mme la vicomtesse.

— Alors, bon soir, mon ami; nous perdons tous les deux notre temps, dit Ladislas, et il redescendit lentement l'escalier, se grattant l'oreille, se demandant ce qu'il devait faire. Rester de planton dans la rue lui semblait trop élémentaire; faire du concierge un espion à ses gages lui répugnait : tout cela, d'ailleurs, lui paraissait inutile. A tort ou à raison, il avait confiance dans son étoile. Une voix secrète lui disait qu'une sympathie mysté-

rieuse le liait aux yeux noirs de l'inconnue, qu'il la retrouverait bon gré mal gré.

— Voici, se disait-il en regagnant son domicile, un petit roman qui débute à merveille, et je mérite de chanter le reste de ma vie à la chapelle Sixtine, si je n'arrive pas au dénoûment.

II.

Lorsque, rentré chez lui, Ladislas revit sa croisée, qu'il avait ouverte une heure auparavant, son acacia fleuri, ses moineaux amoureux, tout ce petit panorama domestique enfin qu'il avait contemplé au réveil, il s'étonna de se retrouver à la même place, où rien n'avait changé, si différent de ce qu'il était lui-même quelques instants auparavant. Un regard tombé sur lui par hasard avait animé sa vie, avait imprimé à ses pensées un autre mouvement. Il lui semblait que tout ce qui l'entourait avait une autre physionomie, un autre langage, tandis que c'était lui seul qui prêtait à la nature un aspect nouveau, une voix différente. Il en est ainsi de nous. Les choses au milieu des-

quelles nous vivons restent toujours les mêmes ou à peu près : c'est notre manière de voir qui les métamorphose, c'est notre situation morale qui donne aux objets extérieurs l'influence que nous croyons en recevoir. Pendant quelque temps, Ladislas se promena dans sa chambre, écoutant sa raison, qui faisait de la morale à son imagination qui battait la campagne. — Que signifie cette agitation? disait l'une, et pourquoi penser à une femme que tu as à peine entrevue, que, selon toute probabilité, tu ne reverras pas? Cette femme, d'ailleurs, qui est-elle? Sais-tu si elle vaut une seule de tes pensées? — Pourquoi ne la reverrais-je plus? répondait l'autre. Est-ce une raison parce que je l'ai vue une fois et que je sais où la retrouver, pour que je ne la retrouve plus? Pourquoi ne pas penser à elle? cela vaut mieux que de ne penser à rien. Tu dis qu'elle ne vaut peut-être pas une de mes pensées? Je crois le contraire. N'est-elle pas belle d'ailleurs? n'est-elle pas jeune? Ma vie est-elle si divertissante, que je doive renoncer de gaieté de cœur à une aventure romanesque et poétique qui vient s'offrir d'elle-même?

Ladislas était, pour ainsi dire, spectateur de ce dialogue qui bourdonnait en lui. Il trouva d'abord que l'imagination raisonnait beaucoup mieux que la raison elle-même; puis il arriva peu à peu à

l'opinion contraire. Au fur et à mesure que le temps passait et éloignait l'heure de la promenade du matin, il perdait de son ardeur et de sa confiance. Après déjeuner, il monta à cheval et alla voir à Berny les préparatifs d'un prochain *steeple chase*. Au retour, il descendit de cheval à la porte de son club; mais, dès qu'il eut mis pied à terre, sa préoccupation le reprit. Il fit toutes choses de travers. Ayant voulu s'asseoir à la table du whist, il perdit tous les rubbers. Les journaux qu'il tenta de lire ensuite tombèrent de ses mains tour à tour, sans qu'il en retînt un seul mot. Il écouta ses amis causer des prouesses de leurs chevaux et de leurs maîtresses; ses amis l'ennuyèrent, il connaissait toutes leurs histoires et savait par cœur leurs impromptus. Quand six heures sonnèrent, on vint lui annoncer que son valet de chambre l'attendait. Il alla s'habiller dans une des jolies petites chambres que les clubs réservent à la toilette des dandies; puis, comme il mourait de faim, il dîna avec ardeur et but, en manière de consolation, une bouteille de vin de Champagne, après quoi, se sentant plus de philosophie, il alluma un cigare et se dirigea, tout en flânant, vers les Champs-Élysées. Arrivé là, il renversa une chaise contre un arbre, écarta du geste les musiciens ambulants, et se prit à songer, tout en regardant les badauds qui galopaient sur des rosses de manége.

Il fit là, en fumant, quelques-unes de ces observations judicieuses que la digestion peut inspirer à un jeune homme pourvu d'un esprit réfléchi et d'un bon estomac. — Le cœur, pensa-t-il, est un organe. L'estomac a sur lui une action directe et décisive. Les repas changent notre manière de voir les choses de la vie. Tel qui se désole à jeun se rassérène après dîner. Un homard à la moutarde, pour qui l'aime, peut faire diversion à la plus poétique douleur mieux que tous les chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Ladislas poursuivait du regard la fumée de son cigare et de la pensée le cours de sa méditation, lorsqu'un mouvement de chaises qui se fit autour de lui, et le son d'une voix qu'il entendit, l'arrachèrent à sa nonchalance.

— En voici une, disait la voix féminine; il ne reste plus qu'à trouver la seconde.

Le jeune philosophe comprit qu'il s'agissait d'une chaise, et, s'étant retourné, il vit deux femmes d'une élégante tournure qui cherchaient autour d'elles. En homme galant, il se leva et offrit la chaise qui était en sa possession. La personne à laquelle il s'adressait le remercia avec grâce. Ladislas se retirait en la saluant, lorsque ses regards, tombant sur sa compagne, reconnurent les cheveux blonds et les yeux noirs de la dame au châle vert. Sa surprise se traduisit à l'instant sur son vi-

sage; il s'arrêta immobile, puis, comme il savait son monde, il reprit son sang-froid, s'inclina en passant devant les deux dames, et marcha gravement devant lui, sans savoir où il allait. La jeune femme, soit qu'ayant la première aperçu notre ami, elle eût eu le temps de composer sa physionomie, soit qu'elle ne l'eût pas reconnu, soit pour toute autre raison, n'avait paru faire aucune attention à lui. Trois pensées assaillirent à la fois Ladislas. La première, c'est que la fortune lui souriait décidément; la seconde, c'est que la belle inconnue l'avait nécessairement reconnu, que son indifférence, par conséquent, était jouée, et que cette affectation pouvait bien, au fond, ne pas être un symptôme défavorable; la troisième, c'est que l'occasion était belle, et qu'il fallait la saisir. Comme il faisait cette dernière réflexion, il se trouvait vis-à-vis d'une chaise vide. Son plan fut vivement conçu et exécuté vivement. Il prit la chaise, la porta près de l'arbre contre lequel il avait passé une partie de la soirée, et s'assit avec une insouciance admirable, et sans même tourner la tête, à côté des deux femmes, dont le voisinage faisait rouler son cœur dans sa poitrine.

Exclusivement occupé des haquenées de louage et des cabriolets de régie qui passaient devant lui, il eut pendant plus de cinq minutes le courage de ne point regarder ses voisines, tant il craignait de

les effaroucher. Ces cinq minutes, m'a-t-il dit depuis, devraient lui être comptées dans l'autre monde pour un siècle de purgatoire. S'il ne regardait pas, à vrai dire, il devinait. Il y a une sorte d'intuition qui n'a que faire des yeux. Il savait, je ne vous expliquerai pas comment, mais il savait que Mme de Mortemer, car il ne doutait pas que ce fût elle, était sa plus près voisine ; il savait que la dame au châle vert avait changé de toilette, et il voyait, sans tourner la tête, son petit chapeau de paille d'Italie, qui renfermait à grand'peine ses boucles blondes. Il savait encore qu'elle ne regardait jamais de son côté, et qu'elle contemplait au contraire, elle aussi, avec un vif intérêt, les fiacres qui se croisaient sur le sable de l'avenue. — Il est heureux, pensa Ladislas, qu'elle ne me regarde pas en ce moment, car jamais, je pense, magot de la Chine n'eut l'air plus bête que moi. Cependant que faire ! — La position était en effet délicate. Fallait-il parler à ces dames ? elles pourraient le trouver inconvenant. D'ailleurs, que leur dire ? Fallait-il se taire ? Mais l'occasion passait, et il laissait fuir la fortune. Cette incertitude était une torture véritable. Voici comment il s'en délivra.

— Voyez, Camille, s'écria tout à coup la dame blonde, voyez cette jolie calèche avec des roues rouges ; savez-vous à qui elle appartient ?

— Mon Dieu ! non, je n'en sais rien.

— C'est la voiture de lord Pembroke, madame, hasarda Ladislas en saluant avec la réserve d'un homme bien élevé.

Les deux inconnues s'inclinèrent légèrement sans répondre, et le silence se fit de nouveau. Ladislas n'était pas sans inquiétude. Quiconque adresse la parole, dans un lieu public, à une femme qu'il ne connaît pas, et entame avec elle la conversation sans y être sollicité, court grand risque de se faire prendre pour un commis-voyageur. Il commet contre les lois de la civilité puérile et honnête un délit qui devient grave en cas de récidive. Notre ami savait cela; mais il n'ignorait pas non plus qu'il existe entre les gens du monde, de quelque pays qu'ils soient, une sorte de franc-maçonnerie à l'aide de laquelle ils se reconnaissent toujours. A quoi se reconnaissent-ils? Est-ce à leur costume, à leur manière d'être, à l'accent de leur voix? C'est à tout cela un peu, bien qu'ils s'habillent, marchent et parlent comme tout le monde; c'est surtout à un je ne sais quoi indéfinissable qui ne s'acquiert pas, si j'ose, par le temps qui court, m'exprimer ainsi. A peine Ladislas avait-il entrevu ses voisines, et pourtant il les avait très-avantageusement classées; il pouvait espérer n'être pas jugé lui-même trop défavorablement. Il n'était pas très-timide d'ailleurs, et la bouteille de vin de Champagne dont je vous ai parlé augmentait en-

core son assurance ordinaire. Enfin, il était déterminé à mener à bonne fin son aventure. Se tournant une seconde fois vers les deux inconnues et ôtant son chapeau :

— Je crains, mesdames, leur dit-il avec un sourire agréable, de vous avoir paru bien mal appris en me permettant tout à l'heure de répondre à une question qui ne m'était pas adressée?

Cette reprise était habile; la dame blonde devait deviner la tactique; il n'y parut pas cependant : elle regarda froidement notre ami, laissant à sa compagne le soin de répondre; celle-ci ne fut pas dupe non plus de la naïveté du jeune Polonais, et elle sourit malgré elle en lui disant :

— La question était innocente, monsieur, et vous y avez fort innocemment répondu.

— C'est vrai, madame, répondit Ladislas, qui n'avait garde de laisser tomber la conversation; mais dans ce monde les plus innocentes choses sont quelquefois les plus mal jugées. Qui sait, par exemple, si vous ne trouverez pas mauvais que j'essaie maintenant de remédier à ma première maladresse?

— Il est certain, monsieur, que le remède serait pire que le mal, s'il y avait eu mal.

— Alors, madame, continua Ladislas avec une réserve timide, pardonnez-moi le mal involontaire et le remède maladroit. Je suis étranger, et cette

qualité me donne peut-être des droits à votre indulgence.

Cela était diplomatique. Déclarer qu'il allait se taire, tout en annonçant qu'il était étranger, c'était à la fois exciter la curiosité de ses interlocutrices et les contraindre, par sa réserve, à continuer elles-mêmes la conversation, sous peine de montrer un injuste mécontentement, une susceptibilité exagérée. La dame blonde n'avait rien dit encore. Dans ce moment, soit qu'elle craignît que son silence, s'il se prolongeait, ne parût affecté, soit qu'elle sût gré au jeune homme des efforts qu'elle lui voyait faire, efforts aussi méritoires assurément que la course du matin, elle tourna vers lui la tête, et un regard spirituel s'échappa à travers les longs cils de ses yeux noirs.

—Vous êtes étranger, monsieur? demanda-t-elle d'un ton presque interrogateur et d'une voix sonore qui résonna dans le cœur du jeune homme.

— Oui, madame, répondit Ladislas un peu ému ; je suis étranger et pis que cela... je suis exilé.

— Exilé..... Seriez-vous Polonais par hasard ? reprit vivement la jeune femme.

Ladislas tressaillit. Il regarda son interlocutrice avec surprise. En même temps passa par son cerveau une de ces idées qui viennent on ne sait d'où, qu'on accepte souvent sans réflexion, et qui jettent quelquefois dans notre vie les plus étranges com-

plications; une voix secrète lui souffla de taire sur ce point la vérité.

— Non, madame, je suis Espagnol, répondit-il. Et il proféra ce mensonge avec son impudence ordinaire.

— Excusez ma curiosité; votre accent m'avait fait penser un instant que nous étions compatriotes.

— Compatriotes! Vous n'êtes donc pas Française, madame?

— Nous sommes Polonaises, monsieur.

— Polonaises! répéta Ladislas stupéfait. Vous êtes Polonaise, madame!

Surprises de son étonnement, les deux femmes demandèrent en souriant ce qu'il voyait là de si étrange. Ladislas, remis de sa stupéfaction, et comprenant qu'il lui fallait toute sa présence d'esprit pour se tirer de la situation où son imprudence l'avait jeté, expliqua son exclamation. — A vous voir, madame, reprit-il, je vous aurais crue, vous sachant étrangère, de Séville plutôt que de Varsovie. En disant ces mots, il laissa tomber sur le pied de son interlocutrice un regard qui faisait de son insignifiante réponse un compliment assez fade. Le petit pied, qui s'était posé sur le barreau d'une chaise, disparut sous la robe, et la jeune femme ne répondit rien à cette allusion, qui, pour être dans le goût espagnol, ne parut pas lui déplaire préci-

sément. Le silence recommença, et l'on se livra de part et d'autre avec ardeur à l'examen des voitures. Nos personnages étaient embarrassés tous les trois. La dame blonde était confuse du compliment; la dame brune, de la rapidité avec laquelle marchait la conversation; quant à Ladislas, confondu, malgré son assurance, du rôle qu'il jouait vis-à-vis de ses deux compatriotes qu'il n'osait plus détromper, il ne savait que dire. Son esprit lui faisait défaut. Pas un mot à émettre ne se présentait à sa pensée, et, pour comble d'infortune, il songeait, tout en se taisant, que chaque minute de silence lui faisait perdre le terrain qu'il avait si habilement conquis. À l'instar de beaucoup de grands hommes, il résolut de sortir par un coup d'audace d'une position désespérée.

— Madame, dit-il à sa voisine, qui examinait toujours les voitures, ne me trouverez-vous pas trop hardi, si je vous fais part d'une idée qui m'occupe en ce moment?

— Quelle est cette idée?

— Je songe que, puisque vous êtes étrangère, vous devez peu connaître les habitants de Paris.

— Aussi peu qu'on puisse les connaître après un mois de séjour.

— Eh bien! comme je les connais à merveille et depuis trop longtemps, je me mets à vos ordres, madame, et suis capable de vous donner sur les

gens qui passent tous les renseignements qu'il vous plaira de me demander.

Les deux femmes inclinèrent froidement la tête pour toute réponse, et Ladislas sentit que son assurance commençait à faire peur.

— Mon offre innocente, continua-t-il du ton le plus doux, paraît vous déplaire. Excusez-moi, madame. Je suis de ceux qui trouvent niaises certaines lois du monde. Ces lois seules vous engagent en ce moment à rejeter mes offres de service. Au fond, votre raison doit m'absoudre. En effet, vous êtes étrangère à Paris, où je suis moi-même étranger. J'ai par hasard le plaisir de vous rencontrer, et par hasard celui de vous parler. La conversation s'engage, n'est-ce pas chose toute simple? Permettez-moi de vous poser une question : Si j'avais eu l'honneur de vous rencontrer dans un wagon ou sur le pont d'un bateau à vapeur, auriez-vous trouvé étrange que je vous adressasse la parole après une heure de voyage? En quoi, s'il vous plaît, les Champs-Élysées diffèrent-ils, à cet égard, d'un wagon ou d'un pyroscaphe?

Les deux dames, que le commencement de ce bavardage avait trouvées sur la défensive, partirent à la fin d'un éclat de rire.

— Vous voyez bien que je vous fais rire, que je vous amuse innocemment, continua Ladislas; quel mal trouvez-vous à ce que je continue?

— En vérité, répliqua Mme de Mortemer en souriant, je n'y verrais pas grand mal; mais, vous l'avez dit vous-même, les plus innocentes choses peuvent être quelquefois les plus mal jugées.

Le jeune Polonais avait gagné la bataille, il sut profiter de sa victoire. L'occasion était belle d'attirer le dialogue sur le terrain des préjugés de ce bas monde, si puérils quand on les observe de près. Peu à peu, la conversation s'engagea; il sut la nourrir avec beaucoup de verve, quoique avec goût toujours et avec le tact d'un homme bien élevé. Il fit sur les passants des observations piquantes; il parla de la société parisienne avec finesse, avec amour de l'Espagne, qu'il ne connaissait guère. Il raconta des souvenirs d'enfance avec poésie, des batailles avec chaleur. Les deux dames l'écoutèrent bientôt avec un intérêt qu'avivait au fond l'étrangeté de la situation. Animé par les yeux noirs de la jeune Polonaise, par le désir de plaire, Ladislas se sentit spirituel; le génie du vin de Champagne et de l'amour pétillait dans son esprit comme dans son regard. En essayant de se faire écouter, il avait su être aimable; il fut charmant lorsqu'il s'aperçut qu'il plaisait. Une heure se passa rapidement, pendant laquelle il apprit beaucoup de choses. Ces deux dames étaient seules à Paris, où elles ne voyaient personne, la société polonaise s'étant dissoute à l'entrée de l'été. La

belle aux yeux noirs, arrivée depuis très-peu de jours, venait en France pour la première fois. Il va sans dire que Ladislas apprit ces choses sans faire de questions, et sans que ses interlocutrices parlassent d'elles-mêmes précisément; mais, en réunissant des lambeaux de phrases et des demi-mots, il put former son jugement à leur égard. Quant aux noms de ses deux compatriotes et à certaines particularités polonaises qui l'intéressaient surtout, notre ami n'en put rien apprendre. En tournant trop près de ce sujet, il craignait de se trahir. Son mensonge le tourmentait comme un remords, plus encore comme une maladresse. Il s'en consolait en pensant que sa fourberie tournerait peut-être à son avantage quelque jour, et il caressait du regard, en attendant, les cils noirs de la belle inconnue et le duvet de pêche qui couvrait sa lèvre supérieure. Je ne dirai pas que son cœur fût prêt à se fondre, ainsi que celui d'un collégien, dans une larmoyante élégie; mais son imagination se remplissait de cette amoureuse curiosité qui fait bouillonner les sens. Cette blonde aux yeux méridionaux lui semblait la plus désirable créature de ce monde et de l'autre.

Au bout d'une heure, les deux dames échangèrent un regard qui apprit à Ladislas qu'elles songeaient à partir.

— Nous vous devons, monsieur, une très-agréa-

ble soirée, lui dit vivement la dame blonde; mais, franchement, je crains que vous ne nous preniez pour deux folles.

— Je n'ai pas si peu de jugement, reprit Ladislas, et vous le savez. Quant à l'agréable soirée que vous déclarez me devoir, ne vous en inquiétez pas; il vous sera facile de me la payer en m'en donnant une autre.

— Voici de l'inconvenance, et il est temps de nous retirer, répondit en souriant la Polonaise, qui se leva et prit le bras de son amie.

— Adieu, monsieur, ajouta celle-ci; il est bon que cette petite aventure garde l'incognito d'une intrigue de bal masqué, et nous nous fions à votre savoir-vivre.

— Fiez-vous surtout à mon honneur castillan, dit en riant Ladislas aux deux inconnues, qui le saluèrent gaiement et se perdirent dans la foule.

Notre ami disparut dans le sens contraire. Il marcha d'abord assez paisiblement; puis tout à coup, sans s'inquiéter de ceux qui l'entouraient, il bondit trois fois sur place. C'était un accès de joie qui le prenait. Il délirait, et peut-être n'avait-il pas tort.

III.

Comme c'est de Ladislas lui-même que je tiens ce récit, vous comprenez, madame, que je ne puis savoir ce qui se passa ce soir-là chez les deux inconnues. Toutefois, s'il m'était permis de hasarder une conjecture, je pencherais à croire que notre ami les occupa passablement. Il était beau, jeune, spirituel; il avait toutes les qualités qui pouvaient plaire à deux femmes oisives et quelque peu rieuses, comme vous avez pu voir. L'entrevue des Champs-Élysées avait ce tour original et romanesque qui amuse ou qui distrait agréablement les imaginations féminines. Quoi qu'on en dise, un grain d'audace ne révolte pas même les plus rougissantes, et cette personne qui portait toujours des

garnitures de dentelles, dans la crainte de rencontrer un insolent, était assurément du siècle où nous sommes. D'ailleurs, si les gens du monde sont unis, comme je vous l'ai dit, par une espèce de lien maçonnique, il existe encore entre tout ce qui est jeune une sorte de fraternité, de sentiment affectueux qui naît de la parité des existences, des goûts, des désirs. Les usages du monde masquent ce sentiment sans le détruire. La situation exceptionnelle des personnages de cette histoire, étrangers tous les trois, isolés loin de leur pays, ajoutait encore à cette conformité. Enfin, la belle Polonaise était fille d'Ève comme une autre; elle tenait pour quelque chose la persistance ardente d'un joli garçon, et, à son souvenir, l'amour-propre flatté chantait en elle sa chanson. Elle savait parfaitement à quoi s'en tenir sur l'amabilité du prétendu Espagnol. Si, aux yeux de Mme de Mortemer, il avait semblé partager également entre les deux amies les frais de son esprit, elle avait aisément deviné, quant à elle, son but et sa pensée. La promenade du matin eût éclairé une moins clairvoyante. Elle sentait que la guerre était déclarée entre eux, si toutefois on peut donner le nom de guerre à ces hostilités charmantes qui plaisent aux deux partis, qui commencent par un regard, continuent par de douces paroles et finis-

sent souvent par un triomphe et une défaite, défaite et triomphe qui sont bénis à la fois.

Le lendemain pourtant, Ladislas était fort embarrassé. Cette guerre était fort de son goût, et son entrée en campagne lui donnait bon espoir; mais o mment la continuer? où trouver l'ennemi? comment établir son plan d'opérations? à qui s'adresser pour avoir des renseignements? Le concierge de Mme de Mortemer était sur la défensive; il ne savait rien d'ailleurs. Les salons étaient fermés, Paris était vide. A la vérité, Ladislas connaissait un assez grand nombre de ses compatriotes : c'étaient des jeunes gens qui hantaient peu le monde et qui passaient leur vie au club polonais de la rue Godot. Il les interrogea discrètement et n'en put rien tirer. Plusieurs jours se passèrent. Notre amoureux arpentait inutilement matin et soir les Champs-Élysées; entre le lever et le coucher du soleil, il allait en vain trois ou quatre fois observer la cour, toujours déserte, de Mme de Mortemer. Le châle vert ne se montrait plus; les deux inconnues devenaient invisibles. Où vivaient-elles? qui étaient-elles? où les retrouver? Telles étaient les questions qui agitaient incessamment son esprit. Ses pensées tournaient inutilement dans ce cercle sans issue; toutes ses suppositions échouaient sur le même écueil. L'ennui, qui l'écrasait depuis

quelque temps, donnait à ses regrets une grande intensité. Plus d'une fois, dans sa vie, il avait vu s'évanouir aussi rapidement l'espoir que maintes autres rencontres avaient fait naître en lui. Il en avait pris son parti; aujourd'hui l'oubli lui semblait presque impossible. Le souvenir de la belle Polonaise avait un charme particulier; quand son image, pleine de poésie et de volupté, apparaissait à son imagination amoureuse, il éprouvait un entraînement dont il ne se rendait pas compte, et tous ses désirs volaient vers elle. Peu à peu, cependant, le calme le reprit; son inutile attente le lassa. Ses courses aux Champs-Élysées devinrent plus rares. Il se disposa enfin à quitter Paris et à voyager tout l'été. Son départ fut fixé au lendemain des Courses de Chantilly, qui promettaient de réunir une dernière fois tous les fashionables de Paris.

Des divertissements un peu trop juvéniles ont malheureusement donné à ces fêtes annuelles de Chantilly un renom qui les a fait décliner peu à peu. Là, comme ailleurs, l'orgie a effarouché le plaisir. De malheureuses saturnales, dont on a cependant fort exagéré la licence, ont mis à l'index, dans le monde, les plaisirs permis qu'on s'était promis d'inaugurer à l'occasion des courses. On avait pensé que rien ne serait charmant comme de mener dans ces beaux lieux, pendant une semaine chaque année, la vie libre des eaux, moins

les eaux et les malades. Chasses, forêts superbes, beau soleil, foule joyeuse, rien n'aurait manqué à ces réunions, qui eussent pu attirer et retenir toute la jeunesse élégante; mais on avait compté sans les lorettes, qui ont revendiqué leurs droits et détrôné d'un coup d'éventail les joies moins bruyantes des faubourgs aristocratiques. Ces déesses du plaisir y règnent maintenant en souveraines, et, hors leur essaim, l'hippodrome n'avait plus, dans ces dernières années, pour spectatrices, que des visiteuses passagères, arrivant le matin pour repartir le soir; encore étaient-elles fort rares, car il faut plus que de la bravoure pour expier par un voyage de vingt-cinq lieues le plaisir de voir courir quelques maigres chevaux. Les sportsmen cependant continuaient encore alors à y tenir leurs états. Pour dissiper l'ennui qu'ils n'osaient avouer, les plus jeunes faisaient assaut d'élégance et exhibaient les costumes les plus excentriques, tandis que leurs aînés assistaient, autour des tables de jeu, à de tristes catastrophes. Ladislas promenait son désœuvrement au milieu de ce monde inoccupé. Il avait loué un joli appartement dans une de ces petites maisons qui donnent d'un côté sur la grande rue de Chantilly, et de l'autre sur un jardin qui les sépare seul de l'hippodrome. Il essayait, sans trop y réussir, de s'amuser excessivement, ce qui est la grande occupation des jeunes gens oisifs. Après

une journée consacrée aux paris, aux cigares, aux grooms, aux savantes combinaisons d'un *book* péniblement élaboré, arrivait le dîner, qui était bruyant d'ordinaire et égayé par les plus sémillantes houris de la Chaussée-d'Antin; au dîner succédaient les danses les plus avancées. Les grandes dames qui faisaient les honneurs de ces bals étourdissants se départaient joyeusement à Chantilly de cette contrainte empruntée qu'elles revêtent à Paris, en l'honneur de quelques graves personnages qui considèrent leur réserve apparente comme une vertu de plus. Échappées à cette tutelle, éloignées de leurs graves patrons, entourées seulement des compagnons secrètement préférés de leur jeunesse et des complices de leurs erreurs, ne pouvant en imposer à personne, elles reprenaient leurs allures naturelles, et prouvaient qu'en matière de danse elles peuvent en remontrer aux plus hardies coryphées de Mabille, qu'elles feignent de dédaigner à Paris. Ladislas n'avait jamais compris ni partagé l'enthousiasme que les lorettes inspirent à la jeunesse actuelle. Il les trouvait, la plupart, extrêmement sottes au moral, au physique passablement laides ou flétries. Il s'étonnait que les plus vieilles eussent d'ordinaire le plus grand succès; il ne s'expliquait pas pourquoi l'on dédaignait les plus jeunes et les plus jolies, jusqu'à ce qu'un vieil élégant, ridicule et éreinté, eût mis leur

beauté à la mode, en faisant publier partout les hommages qu'il leur rendait. Il ne comprenait pas la nécessité de ce précédent honorifique, et il s'était plus d'une fois demandé pourquoi les auteurs dramatiques n'exploitaient pas au théâtre le type de ces vieux jeunes gens, connus la plupart pour leur laideur, pour leur fatuité, et dont pourtant toutes les divinités amoureuses de Paris recherchent et doivent subir les hommages sous peine de rester dans l'ombre. Tout en se rendant compte des travers étranges de la société où il se trouvait, Ladislas prenait sa part du plaisir général; il folâtrait avec les lionnes de Chantilly, et il lui arrivait de les trouver agréables, bien qu'en fait de galanterie, il estimât que le juste milieu ne valait rien, et qu'il n'admît guère de terme moyen entre les plaisirs superlativement délicats et les satisfactions naïves et tout à fait démocratiques. Bref, ne pouvant transformer ce bas monde, il le prenait pour ce qu'il était, et s'arrangeait de Chantilly le mieux possible.

Nous ferons comme lui, s'il vous plaît : aussi bien nos observations sont déjà trop longues; il est temps de retrouver notre héroïne, car, si je vous ai conduite à Chantilly, ce n'est pas uniquement pour faire des phrases de moraliste. Vous soupçonnez que l'aventure va s'y renouer, que nos amants introuvables vont s'y retrouver, et vous avez raison.

Ils s'y retrouvèrent en effet de la façon la plus prosaïque. Si, au lieu de vous conter une histoire très-véridique, je faisais un roman à plaisir, je me garderais bien de vous dire tout simplement que le dimanche, jour du *derby*, Ladislas, lorgnant de loin les dames des tribunes, aperçut tout à coup Mme de Mortemer, qui lui parut fort pâle, et auprès d'elle son amie, plus belle, plus fraîche, plus élégante, plus désirable que jamais. Il en advint ainsi pourtant. M. Leverrier lui-même, s'il lui était donné d'apercevoir, à l'aide d'un miraculeux télescope, non-seulement sa planète, mais encore les maisons qui la couvrent, les citoyens qui l'habitent et jusqu'à l'assemblée nationale qui la gouverne, n'éprouverait pas un sentiment de joie plus vif que celui qui fit bondir Ladislas, lorsque sur le verre de sa lorgnette vint se dessiner le profil charmant de la belle Polonaise. Il planta là tout aussitôt les *lions* et leurs paris, il oublia *Romulus* et *White-foot*, il dédaigna les renseignements précieux que des grooms voulaient lui donner sur un éternuement qu'avait eu le matin *Malvina*, la jument favorite, — éternuement sans importance, car une plume d'hirondelle, à ce qu'il paraissait, l'avait bien positivement provoqué; il laissa là tous les bavards, tous ses amis, et, traversant le *turf*, il se dirigea vers la bienheureuse tribune. La belle inconnue, dont l'attention était en ce moment même attirée par les

calèches qui couvraient la pelouse, se retour elle vit à l'improviste fort près d'elle notre ami Ladislas, — et que vous dirai-je ? elle rougit extrêmement. Quant à Mme de Mortemer, elle paraissait fort souffrante. De moment en moment, elle aspirait l'odeur d'un petit flacon de cristal ; un homme d'une cinquantaine d'années, ayant la tournure militaire, assis auprès d'elle, lui donnait ses soins, la considérait avec inquiétude et semblait s'informer à tout instant de son état. Ladislas jugea que ce personnage était un mari. Il n'en persista pas moins dans un projet qu'il venait de concevoir. Bien qu'une très-petite distance le séparât du groupe qui l'intéressait, la disposition des tribunes ne lui permettait pas de s'en rapprocher davantage sans pénétrer dans la tente, après avoir été chercher, dans l'enceinte réservée aux chevaux, l'escalier qui y conduisait. C'est ce qu'il fit en toute hâte, après un léger salut adressé à la jeune Polonaise et qui semblait annoncer son intention. Quand, après le détour nécessaire, Ladislas eut pénétré dans la tribune, et qu'il eut commencé, non sans peine, à traverser la foule et à enjamber les banquettes, il s'aperçut qu'un mouvement extraordinaire se faisait autour des personnes qu'il cherchait. Il apprit bientôt qu'une dame s'était trouvée mal ; cette dame, c'était Mme de Mortemer sans doute. S'emparant aussitôt d'une carafe d'eau que portait sur un pla-

teau un garçon limonadier, Ladislas se fraya avec les coudes un passage; il arriva auprès de Mme de Mortemer évanouie, car c'était bien elle dont l'indisposition avait groupé la foule, et il remit au mari désolé la carafe dont il avait pu se saisir. Mme de Mortemer, à demi renversée dans les bras de sa jeune amie, était d'une pâleur livide. On avait dénoué son chapeau, et l'on essayait en vain de la ranimer à l'aide de flacons que des mains charitables offraient de toutes parts. Quelques gouttes d'eau froide lancées sur le visage la réveillèrent plus promptement. Elle revint à elle, ouvrit les yeux et essaya de sourire, en voulant s'excuser auprès des personnes qui s'empressaient autour d'elle. Pendant ce temps, Ladislas adressait vivement la parole à la belle Polonaise, qui semblait fort embarrassée. — Votre amie, lui disait-il, ne peut rester un instant de plus ici; la curiosité qui s'attache à elle est à elle seule déplaisante. Puisque j'ai l'honneur d'être un peu connu de vous, permettez-moi de vous offrir mes services, et, pour que M. de Mortemer puisse les accepter, veuillez me présenter à lui. Je me nomme, avait-il ajouté après quelque hésitation, le comte Ladislas. La jeune femme, effrayée de l'indisposition de son amie, surprise de la proposition de notre amoureux, ne sachant que faire, toucha le coude de M. de Mortemer et nomma d'une voix presque inintelligible, en montrant notre

Polonais, le comte Ladislas. Les deux hommes se saluèrent. Reconnaissant le jeune homme empressé qui avait apporté l'eau bienfaisante, M. de Mortemer ajouta quelques remerciements très-polis à son salut. La malade, qui avait repris connaissance, salua notre ami de la tête et du sourire. M. de Mortemer, sous sa moustache grise, semblait être un de ces vieux officiers, loyaux et bons vivants, braves et sans façon, tels qu'on en voit un grand nombre en France. Ladislas, après avoir observé que, puisqu'il était un peu connu de ces dames, il avait quelque droit à leur offrir ses services, lui déclara qu'il serait, à son avis, fort imprudent de laisser Mme de Mortemer, dans l'état où elle était, exposée plus longtemps au grand soleil et à la chaleur étouffante. Une heure de repos pourrait la remettre, ajouta-t-il, et un canapé vaudrait mieux pour elle qu'une mauvaise planche sans dossier. M. de Mortemer était bien de cet avis; mais où trouver, pensait-il, dans ce Chantilly, habité dans ce moment depuis les caves jusqu'aux combles, où trouver une chambre et un peu de silence? Ladislas leva cette difficulté en offrant, avec beaucoup de réserve, de conduire M. et Mme de Mortemer dans une maison qu'il habitait, et où l'on trouverait à peu près tout ce qui était nécessaire. Malgré quelques observations de la malade sur l'embarras qu'elle causait, malgré la rougeur excessive qui couvrit à l'instant

les joues de la Polonaise, M. de Mortemer remercia avec effusion notre héros; son inquiétude ne lui permettait pas de refuser cette offre inattendue, et il s'excusait d'accepter franchement ce qui était si franchement proposé. Quand Mme de Mortemer eut repris un peu de force, on se leva. Derrière les tribunes, Ladislas trouva la voiture d'un ami; on y monta, et deux minutes plus tard, tout ébahi du tour subit que prenait son aventure, il roulait vers sa demeure, assis en face de Mme de Mortemer et de cette compatriote charmante qu'il avait si longtemps désespéré de revoir. La conversation n'était pas des plus faciles, et la situation elle-même ne laissait pas d'être embarrassante. Le vieil officier ne s'expliquait pas trop comment ce jeune Espagnol dont il avait à peine entendu le nom pouvait être connu des deux dames; en interrogeant à demi-mot à ce sujet Mme de Mortemer, comme il avait à peine pu le faire, il avait reçu des explications monosyllabiques qui ne l'avaient guère instruit davantage. Ladislas, qui ne savait nullement ce que Mme de Mortemer avait pu dire ou dirait de leur précédente rencontre, craignait d'en laisser comprendre trop ou pas assez. La belle Polonaise était la plus muette des quatre, et l'agitation de son corsage prouvait qu'elle n'en pensait pas moins. On parla médecine un instant, et enfin l'on arriva.

Vous avez deviné, madame, qu'un sentiment de

délicatesse excessif ou de crainte avait seul engagé Ladislas à proposer comme un asile convenable la *maison* qu'il habitait. Il va sans dire que, dans cette maison, louée du haut en bas, son appartement était le seul qu'il pût offrir. Cet appartement se composait de trois petites pièces : deux de ces chambres donnaient sur la grande rue; la troisième, au contraire, séparée des premières par un étroit corridor, avait vue sur le jardin, qu'une grille seule séparait de la pelouse, comme je crois vous l'avoir déjà dit. Retenez bien, je vous prie, les détails de cette distribution. Ce fut à l'entrée du petit jardin que s'arrêta la voiture. Ladislas conduisit ses nouveaux hôtes vers la plus grande de ces pièces, dont il avait fait son salon. L'indisposition de Mme de Mortemer, loin de se calmer, semblait s'accroître. Malgré tout son courage, elle tomba épuisée dans un fauteuil. Comprenant que sa présence était au moins gênante, Ladislas se retira, et, prenant à part M. de Mortemer :

— Monsieur, lui dit-il, je vous supplie de vous considérer ici comme chez vous. Je passe le jour aux courses et la nuit au club. Vous ne me gênez nullement, et je serais désolé que vous vous crussiez indiscret le moins du monde. Je vous supplie de ne pas songer à moi. Je retourne aux courses, et je reviendrai bientôt savoir des nouvelles de Mme de Mortemer.

Le vieil officier serra de nouveau cordialement

la main du Polonais, qui salua respectueusement les dames, sortit et gagna l'hippodrome.

— Espagnol! Espagnol! se répétait Ladislas, me voici dans une belle situation, grâce à cet agréable mensonge! Le moindre accident peut les détromper, leur apprendre mon vrai nom, et alors que pensera de moi ma belle compatriote? N'aurai-je pas l'air d'un véritable chevalier d'industrie? d'un voleur déguisé? Comment les détromper cependant? Que croiront-ils si je leur avoue que je les ai dupés une première fois? — Au demeurant, il ne savait que faire, et la position, en effet, n'était point facile. Quant à son nom de Ladislas, qu'il avait prononcé à tout hasard, il pouvait être pris, à la grande rigueur, pour un vieux nom péninsulaire; la consonnance en était heureuse : il rimait avec Val-de-Peñas, Cardeñas, Frias, etc., et tous les noms en *as* dont la Castille abonde; mais ce rôle, pendant combien d'heures serait-il soutenable? et, s'il avait été plaisant d'abord de le jouer en face de deux femmes et d'une aventure galante, convenait-il bien de le poursuivre en présence d'un mari honnête, d'un homme loyal et sérieux? Ces pensées agitèrent long-temps notre ami; le triomphe de *Fitz Emilius*, qui gagna le *derby*, ne put le distraire. Hésitant entre l'inconvenance qu'il trouvait à en imposer à M. de Mortemer et la crainte beaucoup plus grande de se déconsidérer dans

l'esprit de la belle Polonaise, il revint au logis, après les courses, sans parti pris, et s'en remettant au hasard du soin de trancher la difficulté. Il apprit à son retour qu'un médecin avait été appelé, et que l'indisposition de Mme de Mortemer, bien que peu sérieuse, exigeait un repos absolu. L'homme de l'art avait déclaré que, dans l'état nerveux où se trouvait la malade, le voyage de Paris le soir même ne serait pas sans inconvénient. En conséquence, M. de Mortemer avait inutilement cherché et fait chercher dans Chantilly une chambre où passer la nuit. Pas un lit n'était vacant, pas une mansarde n'était à louer. Ces renseignements, Ladislas les reçut de son domestique; ils firent éclore un rêve dont le malin esprit avait sans doute, depuis plusieurs heures, déposé le germe dans son imagination. Offrir son logis avec empressement à ses nouveaux amis, c'était chose toute naturelle et fort simple; mais le sentiment charitable qui le portait à venir en aide à une pauvre malade ne remplit pas uniquement sa pensée; une idée plus juvénile se fit place dans cette intention louable : si Mme de Mortemer passait la nuit dans son appartement, la belle Polonaise sans doute resterait auprès d'elle, et cette vision charmante qui lui était apparue un matin pour disparaître bientôt, cette fée divine qu'il poursuivait en vain, il la tiendrait cette fois sous clef, dans la maison qu'il habitait! Le hasard, qui

l'avait si bien servi, ne le servirait-il pas encore? Ces yeux noirs, ces boucles légères, cette taille souple, ce pied charmant, cette jeunesse, cette fraîcheur, pourquoi tout cela ne lui appartiendrait-il pas une heure? Des scènes de roman plus extraordinaires, des aventures presque semblables et de plus rapides dénoûments lui vinrent à la mémoire; il tressaillit à l'idée seule de cette attrayante possibilité. — Vous me direz que Ladislas était un mauvais sujet : ce n'était point un séraphin, madame, c'était un jeune homme de trente ans, qui se portait à merveille.

Il se berçait de ces émouvantes pensées, quand M. de Mortemer survint. La physionomie ouverte du vieil officier était plus sombre que de coutume; une pensée gênante, qu'évidemment il ne savait comment formuler, errait entre ses sourcils. Ladislas, qui le devinait, coupa court à son embarras.

— Monsieur, lui dit-il, vous êtes soldat; comme vous, j'ai servi mon pays. Entre nous, mettons, je vous prie, de côté toutes les circonlocutions de mode dans les salons. Parlons franc à Chantilly comme au bivouac. Je viens d'apprendre que Mme de Mortemer n'est pas remise de son indisposition, et que le voyage de Paris lui est défendu pour aujourd'hui. Vous ne trouvez pas un lit dans

ce maudit Chantilly, et vous n'osez pas me demander mon appartement?

— C'est pardieu vrai, observa militairement M. de Mortemer.

— Eh bien! vous avez tort. Dans tout état de choses, je vous l'eusse volontiers cédé; aujourd'hui je n'aurais même pas ce mérite, car je pars ce soir même, et je déménage à l'instant.

M. de Mortemer fit un geste d'étonnement.

— Je chasse à courre demain chez un de mes amis, à deux lieues d'ici, près de Senlis. Ce soir, aussitôt après les illuminations, les pétards et les danses qui terminent la journée, je monte à cheval et je pars. Mon logement vous échoit tout naturellement, et je vous prie, monsieur, de ne pas m'en remercier.

Le vieil officier le remercia beaucoup cependant, et lui avoua qu'il le tirait d'un grand embarras. Il connaissait de longue date, ajouta-t-il, la complaisance incomparable des Espagnols et leur manière de dire : *La casa es a la disposicion de v^d^.* Il avait fait la campagne de 1825; de Barcelone à Puerto-Santa-Maria, il connaissait toute la Péninsule; l'infanterie espagnole était, à son avis, la plus infatigable de la terre, etc.

Ladislas rougit extrêmement, il résolut de rétablir la vérité. Mais, dire à un homme qu'on s'est mo-

qué de lui perpétuellement depuis l'instant où l'on a eu le plaisir de le rencontrer n'est pas facile. Il chercha une périphrase. La périphrase, il ne la trouva pas d'abord ; heureusement la porte s'ouvrit, et la jeune Polonaise parut. M. de Mortemer lui apprit le véritable service qui leur était rendu, et les remerciements recommencèrent. Ladislas, qui regardait la jeune femme avec une admiration passionnée, crut comprendre que la nouvelle de son brusque départ la surprenait un peu. Son œil intelligent interrogea rapidement le regard animé de notre ami, et une pensée indéfinissable pétilla entre ses longs cils. Elle était plus que jamais charmante. Débarrassée de tout châle, sa taille se montrait dans sa souple beauté, et ses beaux cheveux, fraîchement roulés, paraient mieux sa tête que tous les chapeaux du monde. Tandis que Ladislas, tout en demandant des nouvelles de Mme de Mortemer, observait ces choses avec émotion, le vieil officier ruminait une proposition qu'il formula bientôt, après l'avoir rapidement soumise à la jeune femme. C'était tout simplement une invitation à dîner. — Maître actuel du logis, disait-il, c'était à lui d'y recevoir. Il serait désolé de voir se terminer si brusquement, et sans connaissance plus ample, une si aimable rencontre. Faute de chambres, il avait découvert dans Chantilly des comestibles, et d'ailleurs il avait ap-

porté le matin de Paris, comme *en cas*, un excellent pâté de chez Chevet et une vieille bouteille du Jerès le plus authentique. A la guerre comme à la guerre, ajoutait-il, nous dînerons sans façon, et au dessert, mordieu, vous nous chanterez, madame, une chanson de votre pays, et dans sa gaieté le grognard eût pris volontiers la taille de sa voisine.

Vous devinez si Ladislas se fit prier longtemps. Jamais partie de campagne n'aurait été mieux couronnée. Il était, assurait-il, tout-à-fait reconnaissant de l'invitation. Son domestique était suffisamment cuisinier; on s'empressa de toutes parts, et un repas champêtre fut servi. Mme de Mortemer ne devait pas quitter sa chambre; trois convives seulement s'assirent donc autour de la table.

Le plus embarrassé des trois, c'était sans contredit Ladislas. Lui seul n'était pas dans le vrai. Il avait un rôle à jouer, un rôle dont la difficulté, exigeant une continuelle présence d'esprit, arrêtait toute saillie et laissait peu de champ à cet imprévu qui fait le charme de la conversation. De son côté, la Polonaise observait, non sans une vague inquiétude, ce jeune homme qu'une bizarre combinaison de circonstances avait si rapidement jeté dans son intimité. Surprise, sinon mécontente, de ce regard ardent qui ne la quittait guère, dans lequel, avec son instinct féminin, elle

ne pouvait s'empêcher de lire une déclaration d'amour continuelle; elle pressentait un péril dont le vieux militaire n'avait aucune idée. Il m'a toujours semblé que le langage des yeux pouvait se comparer au langage de la musique. Le regard humain recèle, comme l'harmonie, une puissance magnétique qui subjugue la pensée et ouvre à l'âme de nouveaux espaces. Poussée dans ces régions surnaturelles, elle y acquiert une sensibilité, une finesse d'impression, qui n'est pas de ce monde; elle y perçoit des sentiments dont aucune parole ne saurait rendre ni la passion, ni la délicatesse. Qui de nous, aux accords d'un air aimé, ne s'est pas senti bercé dans une atmosphère inconnue, à des hauteurs vertigineuses, où, enfant du ciel créé primitivement pour un séjour merveilleux, il a cru retrouver je ne sais quelle image confuse de sa destinée première? Et qui de nous, sous la pression électrique d'un regard aimé, n'a pas senti son cœur se transformer, se diviniser, et tout son être se remplir de sensations étranges et délicieuses? Ladislas assurément ne prétendait pas magnétiser la jeune femme, que ses yeux caressaient avec ivresse; mais il lui faisait comprendre, presque malgré elle, des tendresses infinies, il la forçait à deviner, sinon à partager, l'enivrante émotion qu'il éprouvait lui-même. La pensée se fait fluide quelquefois, et elle n'a que faire des

paroles alors. Tous les sentiments que pendant une heure Ladislas sut exprimer sans rien dire, toutes les sensations qu'il osa décrire en parlant de choses indifférentes, deux volumes du roman le plus psychologique ne pourraient les contenir. Pendant que la jeune femme, émue, inquiète, cherchait à se dérober à cette obsession morale, le vieux militaire contait ses campagnes. Après l'Espagne, de laquelle Ladislas détournait avec soin la conversation, il avait parlé de la Pologne, qu'il connaissait à merveille, où il s'était marié. Née dans le duché de Posen, Mme de Mortemer avait été élevée à Berlin avec son amie; ce fut tout ce que notre ami put apprendre d'un sujet qui l'intéressait vivement. C'était beaucoup déjà, car le duché de Posen était aussi son pays natal, et l'intrigue devenait de plus en plus singulière. Au milieu de ces conversations diverses, le dîner s'achevait gaiement, et déjà le jour baissait, quand Mme de Mortemer fit appeler son mari. Le brave officier sortit, et les deux amoureux se trouvèrent en présence l'un de l'autre. Ladislas pâlit. L'instant était décisif; il le sentait, et son courage défaillait. Il fallait d'un mot réaliser les déclarations imaginaires auxquelles il s'était borné jusqu'alors; il fallait passer de l'idéal à la vie, du rêve à l'action. La transition est immense, chacun le sait, et les hussards ne sont pas si communs qu'on le croit. En-

tre l'insolence qui révolte et la timidité qui glace, il existe un terme moyen que le plus habile a peine à rencontrer. Cette note intermédiaire, on risque de la prendre ou trop haut ou trop bas, car le diapason manque, et si l'intonation est fausse, tout est perdu. Ladislas, tremblant d'émotion, hésitait et se taisait. La voix de la jeune femme lui rendit son assurance.

— Cette chasse que vous faites demain, monsieur, où doit-elle se passer?

— Madame, dit tout à coup Ladislas, qui, prenant un grand parti, se leva de table et croisa les bras sur sa poitrine, madame, pardonnez-moi; mais cette chasse est une chimère, et moi je suis un imbécile. Ce que j'ai dans le cœur, je n'ose pas vous le dire; j'ai peur de vous, et vous le voyez bien. Je tourne autour de ma pensée. Pourquoi cependant vous cacherai-je que, depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, je n'ai songé qu'à vous revoir, que depuis deux mois je vous ai cherchée toujours et partout? Me ferez-vous un crime, le jour où je vous ai retrouvée enfin, d'avoir commis un innocent mensonge, qui ne fait de mal à personne, et qui m'a valu de passer avec vous quelques heures? Non, je ne vais pas à la chasse; non, je ne quitte pas Chantilly. Selon toute probabilité même, je rêverai cette nuit à la belle étoile; mais je saurai du moins où vous êtes; c'est un

bonheur que je n'ai jamais goûté et que vous ne m'ôterez pas !

Aux premières paroles de ce discours incohérent, la jeune Polonaise s'était levée avec un certain effroi, cherchant un moyen de défense ; puis il lui parut que le mieux était de cacher son embarras sous une plaisanterie. A peine Ladislas eut-il parlé de son projet de coucher en plein air, qu'elle poussa l'éclat de rire le plus moqueur, le plus argentin qu'oreille d'amoureux ait jamais entendu.

— J'ai lu plusieurs romans, monsieur, ajouta-t-elle, où les choses ne se passaient pas autrement. Ici nous ne sommes pas dans le pays des chimères, et vous auriez tort de vous moquer de moi plus longtemps. Comme les nuits sont froides, et que la fièvre vous récompenserait mal de votre complaisance, je vais prévenir M. de Mortemer...

— Et que lui direz-vous ? interrompit Ladislas ; lui conterez-vous que je vous aime depuis longtemps, et que, pour avoir l'occasion de vous le dire, je lui ai fabriqué une fable ridicule, dans laquelle il ne joue pas le plus agréable rôle ? Pour vous comme pour moi, le mieux est de ne rien dire, madame, et d'accepter les événements tels qu'ils sont.

La jeune femme ne répondit pas ; elle regarda la porte ; notre ami, qui devina sa pensée, mit la main sur la serrure. Le jour baissait, et l'obscu-

rité croissante ajoutait par sa discrétion aux dangers de ce périlleux tête-à-tête. Les objets se fondaient dans l'ombre. Ladislas enhardi n'entrevoyait plus que vaguement le contour de la taille svelte de la belle Polonaise. Au fur et à mesure que la lumière devenait plus indécise, ses sens semblaient acquérir une finesse nouvelle; il entendait le plus léger frôlement de la robe de soie, et respirait par la croisée ouverte la senteur pénétrante des fleurs dont le jardin était rempli. Il songea à cette matinée où il avait ouvert sa fenêtre: ces parfums étaient les mêmes; il revit le châle vert et les petits pieds; ce souvenir, ce silence, cette obscurité, son émotion même et le trouble de la jeune femme qu'il devinait, lui donnèrent un accès d'audace. A peine avait-elle eu le temps de dire d'une voix sévère: « Monsieur, ceci est ridicule, laissez-moi sortir, » qu'elle sentit autour de sa taille le bras amoureux du jeune homme. Elle se cambra malgré elle sous cette étreinte soudaine, et rejeta sa tête en arrière. Ladislas, la pressant contre sa poitrine, colla sur sa bouche ses lèvres brûlantes. Émue, honteuse, frémissante, furieuse, elle se dégagea alors, courut à la porte et sortit. Il était trop tard; la guerre était déclarée. Ladislas avait eu l'avantage, et il n'était pas homme à en rester là.

Une minute plus tard, M. de Mortemer revint,

un chandelier à la main. Ladislas s'excusa d'avoir attendu pour partir des nouvelles de Mme de Mortemer; elle allait mieux : le mari se chargea de lui présenter les hommages du jeune homme, qu'on espérait bien d'ailleurs revoir à Paris. Invité à se présenter de nouveau dans cette rue qu'il connaissait si bien, notre ami prit congé du vieux militaire.

— Bonne chasse! lui dit celui-ci en le quittant.

— J'y ferai de mon mieux, répondit l'autre en souriant.

IV.

A cette époque où les habitués de Chantilly n'avaient pas encore, pour retourner à Paris après les courses, la voie si commode et si rapide du chemin de fer, la jeunesse brillante attendait le lendemain pour regagner la capitale, et cette dernière nuit se passait au milieu d'ébats, il faut le dire, très-bruyants. Les pétards, les fusées éclataient de tous côtés dans les rues; on prenait à l'assaut des maisons dont les habitants amis se défendaient vaillamment; on buvait un peu, on dansait beaucoup, on jouait trop. Tel maître de maison, pour mieux faire les honneurs de sa demeure provisoire, avait amené de Paris trois belles hôtesses élégamment vêtues aux couleurs de sa

livrée, lesquelles l'aidaient à recevoir; tel autre avait la singulière idée de donner une chasse à courre, au beau milieu de la nuit, dans les rues paisibles de Chantilly, et voilà qu'une bande d'écervelés, montés sur des chevaux excellents, munis de trompes étourdissantes, armés de torches, se mettaient à parcourir la ville au triple galop, sonnant des fanfares, poussant des hurrah, réveillant enfin, par un épouvantable vacarme, les bons bourgeois, qui entr'ouvraient de loin en loin leur fenêtre, et apparaissaient un bougeoir à la main, la figure bouleversée, le chef coiffé d'un bonnet de coton. Qu'on devine les rires et les sérénades qui accueillaient ces apparitions burlesques! Aux heures de ces saturnales, les sportsmen se croyaient tout permis; sans plus de souci que leurs pères, ils eussent, en dépit de la Bastille, rossé le guet, mis en fuite la maréchaussée.

Ladislas, au sortir de l'émouvante conversation que je vous ai racontée, s'était machinalement dirigé vers la petite place où commençait le tapage. Un peu préoccupé d'abord, il fut bientôt distrait par l'entrain bachique des rieurs, et, comme il n'était point d'un tempérament morose, la gaieté générale le gagna. Ce soir-là, comme les autres et plus que les autres, il se livra aux divertissements accoutumés. Il était, à tout prendre, fort content de sa journée, fort content aussi de lui-même. Les

événements l'avaient servi à merveille, et il avait aidé les événements, non sans audace. La dernière escarmouche lui semblait décisive, et l'avenir ne lui paraissait pas si désespérant qu'il dût renoncer aux joies du présent. Il dansa donc chez les dames en livrée, il combattit au siége qui fut fait de la maison d'un de ses amis; je crois même, Dieu me pardonne, que, pour justifier le mensonge fait à M. de Mortemer, il chassa par les rues au grand galop de son cheval, sonnant du cor à pleine poitrine, et criant hallali de toute la force de ses poumons. Ces divertissements carnavalesques eurent un terme pourtant, et, après avoir dansé, crié, couru, Ladislas songea qu'il était temps de dormir. Alors seulement cette pensée lui vint, qu'il avait donné sa chambre, et qu'il n'avait pas un oreiller où reposer sa tête.

En elle-même, cette pensée n'avait rien de fort inquiétant pour lui, mais elle ramena dans son imagination le souvenir, un instant oublié, de la belle Polonaise. Cette douce et piquante image lui fit regretter ce qu'il venait de faire; elle le rendit confus, elle lui donna presque un remords. Las du bruit, ramené à de plus délicates idées, à de plus mystérieuses jouissances, il s'éloigna de la foule, et se prit à errer seul et rêveur. La nuit était pure, étoilée, mais sans lune. Au loin, une molle brise pleurait dans la grande forêt silencieuse; la

vaste pelouse, si animée quelques instants auparavant, était déserte à cette heure. On entendait seulement dans le lointain les cris de joie des plus intrépides viveurs et la chanson des promeneurs attardés. L'œil pensif, l'esprit distrait, le cigare à la bouche, Ladislas marchait à pas lents et s'avançait au hasard. Sa *bête* le ramena, presque à son insu, vers le petit jardin servant d'entrée à la maison qu'il avait habitée et qui renfermait la dame de ses pensées. Arrivé en face de la grille, il s'aperçut que son ancienne chambre était encore éclairée, que la croisée en était ouverte, et bientôt une ombre dont l'élégance le fit tressaillir, lui prouva, en traversant ce petit centre lumineux, que là non plus le sommeil n'avait pas encore pénétré. Caché dans l'ombre et par la grille, l'œil tendu, l'oreille au guet, pouvant tout voir sans être vu, Ladislas se trouvait dans une situation qui d'ordinaire éveille la curiosité des plus indifférents; la sienne, comme on pense, n'avait pas besoin d'être excitée, et je laisse à deviner combien son attention fut intense bientôt et son immobilité complète. La silhouette qu'il avait entrevue était bien celle de la jeune Polonaise. De moment en moment, la belle inconnue se montrait, traversant l'appartement éclairé. C'était donc sa chambre qu'elle habitait! Une dernière fois elle apparut, couverte d'un long châle, sans doute le fameux

châle vert, et elle vint s'accouder sur le petit balcon formé par la saillie de la croisée. Elle y resta longtemps, les bras croisés, la tête pensive, regardant les étoiles, respirant l'air embaumé de la nuit. C'est bien elle! se dit Ladislas, c'est bien elle! Cette chimère que j'ai poursuivie si longtemps, la voici réalisée, enfermée dans ma chambre, accoudée à ma propre fenêtre, rêvant... qui sait, rêvant à moi peut-être, à moi qui suis à vingt pas d'elle, à moi que tout encourage, la nuit, le silence, le mystère. — Ce baiser si audacieusement obtenu, l'émotion réciproque qu'il avait causée, la singularité de toute cette aventure, la beauté de la jeune femme, le parfum enivrant de ses cheveux qu'il croyait respirer encore, tous ces souvenirs revinrent à son esprit et firent battre son cœur. Puisque le sort en était jeté, pourquoi ne poursuivrait-il pas sa chance? Pourquoi, jeunes tous deux, tous deux livrés en ce moment à la même pensée, séparés par quelques pas à peine, ne reprendraient-ils point, à la faveur de la nuit, la conversation trop rapidement interrompue? Il fallait au moins le tenter. La crainte d'épouvanter l'ombre rêveuse du balcon, et de la faire disparaître en l'épouvantant, retenait seule notre amoureux. Si je pénètre dans le jardin, pensait-il, et si je me fais reconnaître, elle fermera sa croisée et disparaîtra sans doute. D'un autre côté, si je ne dis rien, si je quitte

sans me montrer, sans mot dire, la place où je suis, si je m'en vais aussi discrétement que je suis venu, qu'y gagnerai-je? Le résultat était le même à peu près, et il y avait avantage encore à tenter la fortune. Il prit un grand parti.. Appuyant le doigt sur le loquet de la porte grillée qui se trouvait auprès de lui, il l'ouvrit et entra dans le jardin à pas de loup. Arrivé presque au-dessous du balcon sans avoir été positivement reconnu :

— Comment va ce soir Mme de Mortemer? dit-il tout à coup à demi-voix?

Interdite en reconnaissant Ladislas, au fond plus surprise que mécontente de son infatigable persévérance, inquiète surtout du caractère mystérieux de cette entrevue nouvelle et si peu prévue, la blonde rêveuse recula d'un pas sans rien dire; puis, songeant sans doute qu'en gardant le silence à propos d'une question si naturelle, elle témoignait plus de crainte qu'il n'était prudent d'en montrer, elle posa une main sur l'espagnolette de la fenêtre, qu'elle ferma à demi, et répondit d'une voix assez calme que son amie allait mieux.

— Si j'en crois vos prévisions, continua Ladislas, il n'y aura donc que moi seul de malade demain matin; car, vous l'avez dit, au bout d'une nuit passée dehors, on peut fort bien trouver la fièvre.

— Ne vous moquez pas de moi, reprit l'interlocutrice, qui, mesurant du regard la distance qui la

séparait du jardin, commençait à se rassurer, ne vous moquez pas de moi, vous ne me ferez pas croire que vous ne puissiez aller coucher quelque part.

— Quelque part? madame, j'y suis; c'est la rase campagne.

La jeune femme déclara alors qu'elle allait prévenir M. de Mortemer, et qu'il leur serait facile de laisser une des chambres à la disposition de leur ancien propriétaire.

— Je vous conseille de prévenir M. de Mortemer: il me croit à la chasse à six lieues de Chantilly. En apprenant que je suis au contraire ici, à cette heure de la nuit, causant avec vous sous ce balcon, il sera sûrement fort charmé et très-édifié. Il ne manquerait plus que cela, ajouta tout bas Ladislas; si le vieux pandour me surprenait ici roucoulant à l'espagnole, Dieu sait si notre comédie ne tournerait pas au drame!

A peine avait-il pensé ces choses, et son interlocutrice ne lui avait pas encore répondu, que la clef tourna bruyamment dans la serrure, et la porte de la maison s'entr'ouvrit. Ladislas s'effaça rapidement contre la treille qui couvrait le mur. Une servante parut, qui portait à la main un fallot. Elle referma la porte à double tour, se dirigea d'un pas rapide vers la porte de la grille, sortit,



donna deux tours de clef à cette seconde porte, et, longeant la pelouse, disparut bientôt.

— Je suis pris! se dit Ladislas, et cette sotte créature qui, faute de chambre, va coucher je ne sais où, son ouvrage fini, me coupe la retraite. — Il faut que je passe la nuit dans le jardin, ou que le diable m'emporte. — Après cette alerte, quand il leva les yeux vers le balcon, il s'aperçut que la croisée s'était silencieusement refermée. Vous avez eu peur, madame, se dit-il encore, donc votre pensée était coupable. Cette supposition de la complicité mentale de sa belle ennemie à un degré quelconque le fit sourire. Après être resté un moment immobile entre les feuilles sombres de la treille et s'être assuré que le plus profond silence régnait de nouveau dans l'intérieur de la maison comme au dehors, il quitta sa cachette. Si la silhouette élégante ne se montrait plus à la croisée, la lumière du moins n'était pas éteinte, et la chambre continuait d'être éclairée. Ladislas ramassa dans l'allée des grains de sable et s'appliqua à les lancer contre les vitres illuminées. Bien qu'à deux reprises il eût entendu le choc argentin de ses petits projectiles rencontrant leur but, rien ne se montrait. Il renouvela, sans se lasser, son expérience; à la fin pourtant, l'ombre parut, et la fenêtre se rouvrit sans bruit.

— Vous êtes fou ou méchant, monsieur, dit une voix moitié émue et moitié grondeuse; quand vous aurez brisé ces vitres et réveillé toute la maison, qu'aurez-vous gagné?

— Permettez, madame; si vous aviez ouvert au premier grain de sable, le second ne vous aurait point impatientée. C'est bien le moins qu'on dédommage par la conversation un pauvre diable de prisonnier comme moi. La situation où je suis, grâce à cette maritorne, est fâcheuse, et plus fâcheuse pour vous que pour moi. Il faut bien aviser aux moyens de s'en tirer. Entre ces grilles, je suis exactement comme un oiseau dans un trébuchet; et, à l'ouverture de la cage, demain matin, on ne laissera pas d'être surpris de m'y trouver.

— Votre conduite est ridicule, interrompit l'interlocutrice avec des larmes dans la voix, vous me perdez de gaieté de cœur; c'est une infamie, monsieur.

— Ce n'est pas le moment de se désoler, madame; ce qui est fait est fait. Il y a moyen encore de réparer mon étourderie, et ce moyen, si j'osais vous le proposer...

— Parlez, quel est ce moyen?

— Vous vous fâcherez, madame, et je n'ose vous le dire.

— La discrétion vous prend un peu tard, monsieur.

— Ce moyen est fort simple, et le voici. La mansarde où couchait mon domestique est restée vacante; je puis la gagner et m'y cacher jusqu'au jour, après quoi je m'échapperai sans peine.

— Et comment entrer, puisque la porte est fermée?

— C'est là que mon moyen se place. Je suis fort leste, madame, et cette treille peut me servir d'échelle; si vous voulez me permettre de monter jusqu'à votre fenêtre et de traverser votre chambre, je gagnerai le corridor et la mansarde en question.

— Si vous êtes agile, monsieur, il est un moyen plus simple encore; que n'escaladez-vous la grille? Les barreaux peuvent vous servir d'échelle aussi, et vous gagnerez les champs.

— Vous êtes bien bonne, madame, et vous ne pensez pas aux pointes de ces barreaux. Je n'ai pas de goût pour le pal, et, si demain on me trouvait embroché vis-à-vis de vos fenêtres, vous ne seriez pas très-avancée, ni moi non plus.

La discussion se prolongea quelques moments encore. La jeune femme refusait absolument ce singulier droit de transit. Ladislas, de son côté, déclarait qu'il ne franchirait pas la grille. Eh bien! vous coucherez dans le jardin, disait-on d'en haut. Soit, répondait-on en bas; et demain, quand on me demandera ce que j'ai pu faire toute la nuit dans

ce parterre, je répondrai que j'ai la passion des dahlias et l'habitude de les cultiver pendant la nuit. De guerre lasse, ne sachant plus que répondre, comprenant que cette discussion devait avoir un terme, que M. de Mortemer ne pouvait être appelé, que Ladislas ne devait pas rester dans le jardin, qu'il était fort capable d'ailleurs de monter malgré elle, la tête perdue d'inquiétudes, la jeune femme consentit, avec beaucoup d'embarras, à accorder le passage, à condition, bien entendu, qu'elle quitterait la chambre et qu'elle se retirerait chez son amie, sous prétexte de lui demander de ses nouvelles pendant le temps nécessaire à cette escalade fort ridicule, à son avis. A peine ces conditions consenties, Ladislas empoigna le treillis et se hissa avec une telle rapidité vers la fenêtre, d'ailleurs peu élevée, que la jeune femme, effarée, n'eut que le temps de sortir à la hâte, emportant la lumière. Comme elle fermait la porte, il enjambait le balcon et entrait triomphalement par la croisée.

Arrivé dans cette chambre si convoitée, notre amoureux n'avait aucune hâte de sortir. Il s'avança à tâtons et rencontra la cheminée. Sur cette cheminée, ses doigts touchèrent une boîte d'allumettes; il la mit à tout hasard dans sa poche. Le plus brave est ému dans une pareille situation. Marchant avec précaution, redoutant le craque-

ment du parquet, retenant son haleine, Ladislas écoutait à chaque pas avec anxiété; il n'entendait que les battements précipités de son cœur. Tout à coup, il se heurta contre un meuble, et une chaise roula bruyamment sur le plancher. Il lui sembla que la maison entière avait retenti. Les poings fermés, les yeux fixes, les oreilles tendues et comme dressées, il écouta. Le bruit d'un pas rapide se fit entendre dans le corridor; ce n'était point la démarche légère d'une femme qui venait... Il n'y avait point un instant à perdre. Il gagna la cheminée, tira brusquement à lui le devant de papier peint qui la cachait pendant la belle saison, se glissa dans l'entrebâillement et se blottit de son mieux entre les deux chenets. Les pas s'étaient éloignés, personne n'entra, et le silence se fit de nouveau. — Cœur de lièvre! se dit Ladislas, quelle peur j'ai eue! Puis il se prit à réfléchir que sa cachette, en définitive, était excellente; il pouvait s'y accroupir passablement; c'était un affût comme un autre; si la jeune femme ne revenait pas, il en serait quitte pour passer la nuit dans sa chambre habituelle; si elle revenait, au contraire, trouvant l'appartement vide, ne se méfiant de rien, elle reprendrait courage... et le monstre, madame, se mit à rire.

Cela bien arrêté, Ladislas disposa les deux chenets de façon à s'en faire un siége; puis, songeant

que, pour observer, il fallait, avant tout, y voir clair, il eut l'idée de pratiquer dans le devant de cheminée, une manière de judas, d'œil-de-bœuf, un trou pareil enfin à celui qui permet aux acteurs de lorgner la salle à travers le rideau baissé. Une des allumettes dont il s'était emparé lui servit de tarière; il l'enfonça dans la toile, creva le papier, puis il attendit. Il attendit longtemps, si longtemps que sa patience s'en lassait. — Me fera-t-elle jouer toute la nuit ce rôle de ramoneur? murmurait-il, ou va-t-elle m'envoyer ici le vieux grognard? — Cette alternative, qui se présentait pour la première fois à son esprit, le fit tressaillir; son imagination improvisa sur-le-champ la scène qui pourrait s'ensuivre : il se vit rampant ridiculement hors de cette cheminée et répondant mal aux paroles sévères de l'officier. Heureusement, au bout d'une demi-heure à peu près, un frôlement attira son œil au petit trou; il vit la porte s'entr'ouvrir sans bruit, une tête s'avança prudemment au-dessous d'une main armée d'une lumière, et regarda avec curiosité dans la chambre : c'était la jeune Polonaise. Après cet examen préalable, elle entra sur la pointe du pied et fit deux pas, élevant, pour mieux voir, le chandelier qu'elle portait. Ladislas, tout yeux et tout oreilles, retint sa respiration. Ne voyant rien d'inquiétant, la jeune femme avança vers la croisée. Elle rencontra la chaise renversée,

la considéra un instant, se prit à sourire et regarda encore autour d'elle, puis elle vint déposer la bougie sur la cheminée. Ladislas sentit contre son œil le vent de sa robe de soie. Elle alla vers la fenêtre ensuite, observa longtemps le petit jardin, son allée, sa treille, ses massifs de fleurs; enfin elle ferma la croisée, puis, revenant à la porte d'entrée, elle donna rapidement deux tours de clef à la serrure. Ces préparatifs de défense terminés, la jeune femme ôta son châle, et, toute souriante, vint à la cheminée dénouer ses longs cheveux. — Nous y voilà! se dit notre amoureux, tremblant d'émotion; la porte est close, mais le loup est dans la bergerie.

V.

Une semaine plus tard, Ladislas, revenu à Paris, se promenait à grands pas, d'un air fort agité, dans le logement de garçon dont nous avons parlé au début de ce récit. Il semblait en proie à la plus violente colère, et vraiment on se fâcherait à moins. Figurez-vous, madame, que, trois jours après son retour de Chantilly (car il lui avait paru convenable d'imposer trois jours de patience à son empressement), il s'était rendu, le cœur débordant, chez Mme de Mortemer, et qu'avait-il appris? Il avait appris que M. et Mme de Mortemer, appelés par des affaires très-importantes, étaient partis la veille au soir pour la Pologne. Cela était un malheur supportable; mais ce qui était affreux, c'est que la jeune

Polonaise, dont il apprit le nom alors, était du voyage. Elle avait quitté Paris avec eux. — Partie! murmura-t-il, partie sans un mot, sans un souvenir : c'est une abomination! — Au dire du concierge, la blonde amie de Mme de Mortemer se nommait la comtesse Czernavoska, ou à peu près, car il ne se piquait pas de prononcer aisément les langues étrangères, et, selon lui, tous les noms polonais ressemblaient à un éternuement. Ce nom de Czernavoska, estropié sans doute, n'apprenait rien à Ladislas. Il consulta vainement ses souvenirs, il interrogea inutilement, en l'absence de la haute société polonaise, qui l'aurait sans doute mieux renseigné, quelques habitués du club de la rue Godot : ce nom, fort connu d'ailleurs et porté par beaucoup de personnes, n'en désignait aucune d'une façon précise. Demandez en France si l'on connaît M. Dupont, on vous répondra : Lequel? Il y en a mille. Au reste, le nom n'importait guère; elle était partie, partie pour la Pologne, pour le seul coin de terre où Ladislas, qui était banni, ne pouvait la suivre. Partie à l'improviste! c'était une coquette; moins que cela encore, c'était aussi une petite sotte. Heureusement on pouvait aisément se passer de la revoir et l'oublier plus aisément encore. Voilà ce que Ladislas disait; mais, en pensant qu'il fallait oublier, il se souvenait. Il se souvenait si bien, qu'une semaine après, il était furieux comme le premier jour. Jus-

qu'à ce moment, il avait espéré, au fond du cœur, qu'il lui tomberait du ciel quelque consolation, c'est-à-dire qu'un billet lui arriverait de Pologne. Rien ne vint; la poste, pas plus que le ciel, ne secourut son infortune, et son imagination, excitée par ce dénoûment imprévu, se mit à chanter un long duo avec sa vanité blessée. Les heures passaient cependant. Ladislas espéra trois jours encore, puis une semaine; enfin, n'y tenant plus, ennuyé de Paris, las des aventures, honteux d'attendre, il résolut de secouer sa tristesse. Un soir, il monta dans la malle-poste de Bordeaux et partit pour les Pyrénées.

La poussière des grandes routes a été de tout temps considérée comme un des plus puissants dérivatifs des peines du cœur. En arrivant à Cauterets, Ladislas n'était cependant pas guéri. Il pensait beaucoup encore à son infidèle, et dans ce souvenir son esprit trouvait un texte inépuisable de réflexions fort diverses. Tantôt, dans ses heures de mécontentement, il jugeait avec sévérité sa belle compatriote; tantôt, au contraire, il se sentait porté à l'indulgence. En définitive, qu'aurait-elle pu faire? Il n'était pas si injuste que de ne pas admettre telles situations et telles organisations qui font à la vertu un rôle difficile. Au demeurant, elle était adorable, et il faut que le cœur de l'homme soit un composé bien bizarre pour qu'il aille cher-

cher toujours des causes de dédain là où il ne devrait trouver que la reconnaissance. La saison des eaux tirait à sa fin, et les fraîcheurs de l'automne chassaient les baigneurs des montagnes. Parmi les plus intrépides hôtes de Cauterets se trouvaient, comme à l'ordinaire, une quantité de jeunes Espagnols. Ladislas les suivit à Madrid. Il passa trois mois en Espagne. Quand il revint à Paris, le souvenir de son aventure de Chantilly s'était fort éloigné. Il y songeait à peine comme à un rêve lointain.

Il arriva par une de ces soirées de décembre si brumeuses, si désagréables à Paris, surtout pour qui revient des pays du soleil. Le froid vous pénètre, le brouillard vous aveugle, l'air empeste. Il retrouva son appartement sombre et glacé. Il y régnait une insupportable odeur de renfermé. Sur le parquet étaient épars divers objets qu'il avait jetés à la hâte, trois mois auparavant, en faisant ses préparatifs de départ. Je ne sache rien de plus triste que ce désordre qui vous reporte tout d'un coup à un instant oublié de votre vie. Pendant votre absence, le temps a jeté sa poussière sur ces souvenirs du passé. Depuis votre départ, votre vie s'est dépensée ailleurs, et vos heures se sont enfuies comme le jour vers lequel vous revenez. Il semble que dans votre existence se trouve une lacune, et que vous la repreniez au moment éloigné qui se représente à vous. Ladislas, attristé, ouvrit sa croi-

sée. Son bel acacia avait perdu son vert feuillage, il avait l'aspect de la mort. Les moineaux, qui ne trouvaient plus d'abri dans ses branches, se réfugiaient par volées dans les trous des murailles; les merles avaient disparu. Hélas ! tout cela ne ressemblait guère à cette tiède matinée d'été où il s'était réveillé si joyeux, et le châle vert revint à sa mémoire. Ladislas pensa à toutes ces choses, puis il songea encore que ce jour-là était un lundi, et que le lundi était le jour de réception de la princesse A....., une de ses plus célèbres compatriotes. Il était reçu comme un fils dans cette maison; il résolut d'y aller le soir même pour apprendre un peu les nouvelles de Paris et secouer sa tristesse. La princesse donnait un petit bal; on arrivait donc plus tard que de coutume, c'est l'usage à Paris. En entrant dans le salon, Ladislas y trouva seulement les vieux habitués de la maison qui le reçurent avec empressement. Après l'avoir questionné sur son voyage, on l'entraîna à une table de whist. Peu à peu, le monde arriva. Les joueurs se réfugièrent dans un petit boudoir, et ils entendirent sans sourciller les quadrilles retentir dans le salon voisin. Ladislas n'était pas d'humeur dansante; il resta fidèle aux cartes, à la grande satisfaction des têtes grises auxquelles il servait de quatrième.

Depuis une heure, il était absorbé par les rois de trèfle et les atouts, lorsque, levant par hasard

les yeux, il vit se refléter dans une glace placée en face de lui les têtes de deux jeunes femmes qui passaient en riant. Un moment elles s'arrêtèrent, et la glace renvoya au cœur de notre ami un regard qui le fit bondir sur sa chaise. Il avait reconnu les beaux yeux noirs !

— Vous êtes fou, Ladislas, s'écria un des joueurs, c'est une renonce.

— Maudit trèfle ! murmura Ladislas; je vous demande bien pardon.

Il n'y pouvait plus tenir. Confiant son jeu à un des spectateurs, il se leva en toute hâte. Arrivé à la porte du salon, il jeta un regard rapide sur les banquettes, et reconnut bientôt celle qu'il cherchait. Assise en face de lui, la dame aux yeux noirs regardait d'un autre côté. Il la considéra attentivement, se frotta les yeux, il l'examina encore : c'était bien elle !

Dans sa toilette de bal, elle était plus charmante que jamais : des violettes étaient mêlées à ses beaux cheveux; ses yeux et son teint avaient, à la lumière, un éclat surprenant, et l'harmonieux contour de ses épaules prêtait à sa figure une grâce nouvelle.

— Monsieur, dit Ladislas à son voisin, qui se trouvait être un dandy de sa connaissance, pourriez-vous me dire quelle est cette jolie femme blonde avec des yeux noirs ?

— Vous devez la connaître mieux que moi, répondit le dandy, car elle est, je crois, Polonaise.

— Elle est bien réellement Polonaise? reprit Ladislas intrigué au dernier point.

— Bien réellement, à ce qu'on assure, dit en souriant l'interlocuteur surpris.

— Comment se nomme-t-elle?

— Dame! un nom en *ka*. Il faut s'étrangler tout exprès avec une arête de poisson pour le prononcer, soit dit sans offenser la Pologne. Je sais seulement qu'elle est comtesse, qu'elle est fort jolie, et qu'elle est veuve.

— Elle est veuve! Comment se fait-il qu'elle soit veuve si jeune?

— C'est qu'apparemment elle aura perdu son mari de bonne heure.

— Vous avez raison, dit Ladislas.

La jeune femme, sans deviner l'entretien dont elle était l'objet, causait gaiement avec sa voisine. Notre amoureux chercha la maîtresse de la maison.

— Faites-moi le plaisir de me dire, lui demanda-t-il, quelle est cette ravissante jeune femme?

— Mon cher Ladislas, venez-vous de la lune? répondit la princesse.

— J'arrive de Madrid, c'est tout un.

— Si vous n'aviez pas si longtemps vécu avec les taureaux, vous sauriez qu'il n'est question à Paris que de cette belle comtesse Czernavoska.

— Elle est donc réellement Polonaise ?

— Et que voulez-vous donc quelle soit ? reprit la princesse en riant. Mais, continua-t-elle comme frappée d'une idée subite, vous la connaissez mieux que personne.

— Moi !

— Vous-même... Faites donc l'étonné !

— Je vous jure....

— Ne jurez rien. Le château de votre père est voisin de Tupia ?

— Sans doute.

— Vous avez été élevé avec les enfants du comte Pateski ?

— Eh bien ?

— Eh bien, la comtesse Czernavoska, c'est Caroline Pateska.

— Caroline Pateska ! s'écria Ladislas stupéfait.

— Caroline Pateska, dit la princesse. Comme elle est devenue belle ! Elle avait dix ans à peine quand vous avez quitté la Pologne, et il y a quinze mortelles années de cela.

— Et vous dites qu'elle est veuve ?

— Je pourrais au moins vous le dire. Elle avait épousé, il y a cinq ans, ce pauvre Czernavoski, qui s'est tué à la chasse quinze jours après son mariage ; mais vous avez appris ce mariage et cette mort ?

— C'est vrai, dit Ladislas, retrouvant ses souvenirs.

— Eh bien! j'ajoute en confidence, — tout-à-fait entre nous, qu'elle se remarie.

— Elle se remarie! s'écria Ladislas.

— Et pourquoi pas? Voulez-vous qu'avec ses vingt-cinq ans et ces yeux-là elle reste éternellement veuve? Elle se marie dans un mois à Berlin, et elle est venue, je crois, à Paris pour de grandes affaires de corbeille. Elle épouse le frère d'une de ses amies, qui a épousé elle-même un officier français, Mme de Mortemer.

— Mme de Mortemer!

— Vous la connaissez?

— Je l'ai rencontrée.

— Maintenant que vous voilà bien renseigné, venez, que je vous fasse renouer connaissance avec ma belle comtesse.

La princesse passa son bras sous celui de Ladislas, qui obéit, tremblant d'émotion, à l'impulsion qui lui était donnée. En voyant venir vers elle la princesse et le jeune homme qu'elle reconnut tout à coup, la belle comtesse pâlit extrêmement; ses yeux se dilatèrent, un tressaillement nerveux l'agita tout entière.

— J'espère, chère madame, que vous aurez meilleure mémoire que ce jeune homme, dit la

princesse, et que vous le reconnaîtrez, lui qui persiste à ne pas vous reconnaître.

— Moi! princesse, balbutia la jeune femme, qui devint tout d'un coup rouge comme une grenade.

— Voyons, cherchez bien... N'avez-vous aucun souvenir de ce visage?

La jeune femme, interdite, jeta sur la princesse un regard suppliant.

— C'est fort mal à vous, chère belle, d'oublier ainsi vos amis, continua l'impitoyable maîtresse de maison, et les plus vaillants défenseurs de notre pauvre pays.

— Monsieur est Polonais? hasarda en tremblant la jeune femme.

— Complétement Polonais. Vous voilà sur la voie, j'espère? Allons, devinez... Mon pauvre Ladislas, vous êtes oublié, bien oublié; et vous, chère comtesse, vous n'avez pas la mémoire du cœur. Un ami qu'on a tant aimé, on doit toujours le reconnaître, car vous lui avez dit *tu* et *toi* à ce beau jeune homme.

— En vérité, princesse?... murmura la malheureuse jeune femme, tour à tour blanche comme le marbre et rouge comme le feu.

— Vous voilà bien intriguée... Allons, puisque vous ne devinez pas, permettez-moi de présenter à Caroline Pateska Ladislas Vaneski.

— Ladislas Vaneski! répéta la jeune femme avec stupeur.

Notre ami s'inclina. Tous les deux se regardèrent avec un embarras pareil. La princesse s'éloigna et les laissa vis-à-vis l'un de l'autre.

Ladislas s'était distingué dans la guerre de Pologne; quoique fort jeune alors, il avait affronté mille fois les batteries russes, mais il ne s'était jamais trouvé dans une situation plus terrible. La jeune femme tremblait, se mourait de crainte. Il en eut pitié.

— Je suis seul coupable, madame, dit-il en s'asseyant auprès d'elle et en essayant de sourire. Vous étiez si enfant quand je vous ai quittée! Il est tout simple que vous m'ayez oublié; moi, j'aurais dû vous reconnaître, et pourtant voici quinze ans au moins que je ne vous avais vue, ajouta-t-il en accentuant légèrement ses paroles, et vous êtes métamorphosée.

La belle comtesse ne répondit pas; mais il jaillit de ses yeux un regard si doux, si humide, si reconnaissant, que Ladislas se trouva récompensé de sa générosité. En même temps, elle lui tendit la main. Il ôta rapidement son gant et pressa dans sa main nue la main dégantée de la jeune femme.

— Depuis combien de temps êtes-vous à Paris? continua-t-il, ne sachant trop que dire.

— J'y suis arrivée il y a six mois, répondit-elle.

— Six mois! et je ne l'ai pas su!

— Oh! reprit la jeune comtesse en rougissant, je n'ai vu personne et je suis restée peu de temps à Paris. J'étais venue avec une amie de pension que des affaires ont rappelée en Prusse; il y a un mois, je suis repartie de Berlin avec elle.

— Il y a un mois! et j'avais la sottise de courir en Espagne!

En Espagne? répéta la jeune femme en souriant à demi.

Le premier embarras surmonté, Ladislas se sentit gagné par un trouble d'une autre nature. Les yeux de velours de la belle comtesse faisaient comme autrefois battre son cœur; un souvenir charmant le faisait tressaillir. Il était enivré par le parfum du gros bouquet de violettes de Parme que tenait cette petite main qu'il venait de presser. Ne suis-je pas un triple sot, pensa-t-il, de laisser prendre à notre conversation cette ridicule tournure? Elle-même ne me trouve-t-elle pas stupide en me voyant faire ainsi le don Quichotte? Qui me commande de renoncer à un bonheur auquel j'ai quelque droit, ce me semble? Il hésita un instant. La jeune comtesse, comme si elle eût deviné sa pensée dans son regard, le ramena au présent tout d'un coup avec ce tact si fin qui n'appartient qu'aux femmes. La conversation avait eu lieu jusqu'alors en français; elle lui adressa brusquement

la parole en polonais. Ladislas comprit la délicatesse de cet avertissement. L'idiome national le ramena au pays, au temps passé. Ils parlèrent de leur enfance, de leurs jeux d'autrefois; ils se rappelèrent l'un à l'autre des souvenirs presque effacés; ils se contèrent comment leur vie s'était écoulée durant les quinze années de séparation. Une heure se passa ainsi; mais, ramené à la situation présente par le cours même de la conversation, Ladislas sentit renaître en lui la pensée séduisante qui couvait dans son imagination. L'idée du mariage prochain de la jeune comtesse apparut en même temps à sa mémoire, et le serpent de la jalousie le mordit au cœur. —Au diable les élégies! pensa-t-il; Joseph et Hippolyte étaient des roués à côté de moi. Il regarda fixement la jeune femme, et il allait parler quand un accord bruyant de piano lui coupa la parole; une des valses les plus entraînantes de Strauss retentit à grand renfort de cornet à piston.

— Voulez-vous valser? demanda tout d'un coup la jeune comtesse en se levant avec cette grâce qui la distinguait; vous vous souvenez que nous avons appris ensemble.

Bientôt, tournoyant tous les deux, ils se perdirent dans le tourbillon des valseurs. Quelles que fussent les sensations de Ladislas en sentant contre son visage les cheveux parfumés qui l'effleuraient

et dans ses bras cette taille souple et charmante, il resta insensible en apparence. Si leurs mains se serrèrent un pen plus qu'il n'était nécessaire, il n'y eut dans cette pression rien qui pût déterminer une intention formelle, et si, après la valse, le visage de la jeune femme était pourpre, on pouvait l'attribuer à la rapidité du mouvement.

— Adieu, lui dit-elle en retournant à sa place; je suis fatiguée, je vais partir. — Il l'accompagna jusqu'à l'antichambre.

— Vous reverrai-je? demanda Ladislas.

— Je pars, je quitte Paris pour toujours, répondit-elle en rougissant.

— Faut-il donc vous oublier?

— Non, dit-elle, gardez-moi une place dans le coin le plus secret de votre cœur, Ladislas, — et ce nom qu'elle prononçait pour la première fois avait dans sa bouche une douceur infinie; je la mérite, ajouta-t-elle en levant vers lui ses beaux yeux humides.

— La voiture de Mme la comtesse Czernavoska! cria à haute voix un valet de pied.

La belle comtesse, sans rien ajouter, tendit la main à Ladislas, qui la pressa tendrement dans les siennes. Ils mirent de part et d'autre tant d'effusion dans cette étreinte, que c'était presque un baiser. La jeune femme sortit rapidement, et notre amoureux resta pensif un instant, les yeux fixés

sur la porte qui venait de se refermer. Il apprit le surlendemain que la comtesse Czernavoska était partie pour Berlin. Il ne l'a jamais revue.

Je veux dire, madame, qu'il ne l'a point revue à Paris. Notre ami est maintenant en Pologne. A-t-il retrouvé sa vision? Je ne sais; et, s'il l'a retrouvée, que se sera-t-il passé? Je l'ignore absolument.

**

CATALINA

DE ERAUSO.

I.

En 1592, un honnête hidalgo de Saint-Sébastien, nommé Miguel de Erauso, vieux militaire qui avait beaucoup d'enfants et peu de revenus, se trouva fort désappointé, un beau matin, quand on lui vint apprendre que le ciel lui avait envoyé, pendant la nuit, une quatrième fille. Ayant calculé, tout compte fait, qu'il n'aurait jamais de dot à lui donner, il se décida à confier à Dieu la petite Catalina. En conséquence, il appela la nourrice, enveloppa l'enfant dans un coin de son manteau

et la porta au couvent dont sa belle-sœur, doña Ursula, était abbesse. Pour faire une bonne dominicaine, c'était certes s'y prendre à temps, et la vocation ne pouvait manquer à cette enfant bercée en quelque sorte dans le sanctuaire. La vocation fit défaut cependant, et jamais l'éducation du cloître ne forma pareille nonne.

Après avoir été la plus insupportable enfant, Catalina devint la plus insoumise des novices. A quinze ans, à cet âge où, sur le front des jeunes filles, la candeur de l'enfance se confond avec la grâce divine de la femme, elle n'avait, pour ainsi dire, rien de féminin dans le caractère ni dans le visage. Cette rougeur modeste, cet embarras charmant de la jeune fille à qui se révèlent le sentiment de sa beauté et l'instinct secret de sa puissance, lui manquaient complétement. Elle était altière et violente; tout devait lui céder, et tant de résolution étincelait dans son œil noir, que l'on ne savait guère que penser au couvent de cette étrange novice. On eût dit d'un faucon élevé par mégarde dans un nid de tourterelles. Toutes les saintes recluses ne prenaient pas également leur parti du caractère de Catalina. Les religieuses de son âge, habituées dès l'enfance à sa domination, se soumettaient en toute occasion et en tremblant à leur compagne, chez laquelle elles sentaient une volonté supérieure et comme virile; mais toutes

les nonnes n'étaient point des novices. Il y avait au couvent de Saint-Sébastien *el Antiguo* plus d'une de ces vieilles recluses âpres et revêches, aigries par le célibat, dont le visage momifié semble une figure de géométrie recouverte de parchemin, et dont le type, conservé d'âge en âge, se retrouve encore dans tous les couvents, et même ailleurs. Doña Incarnacion de Aliri était la plus roide de ces vieilles filles, qui ont ordinairement en horreur la jeunesse et la beauté; elle détestait Catalina et avait juré depuis longtemps d'en finir une bonne fois avec l'impertinente novice. Un soir que l'on se rendait au réfectoire, Catalina, en dépit de toute hiérarchie, passa impudemment devant doña Incarnacion en la coudoyant; celle-ci la repoussa avec aigreur, et Catalina, ayant insisté de nouveau, reçut un soufflet retentissant de la plus sèche main de la Péninsule. Son visage se décomposa subitement et prit une expression si terrible, que toutes les religieuses épouvantées se serrèrent autour d'elle, redoutant quelque malheur. Doña Incarnacion se sauva; elle affirma depuis que, dans cet instant, le regard de la jeune fille, brillant comme un glaive, chargé de haine et de férocité comme celui d'une bête sauvage, lui avait révélé en un éclair la destinée sanglante de Catalina.

Cet événement changea tout à coup la vie de la nonne. Quelques heures plus tard, le 18 mars 1607.

veille de la Saint-Joseph, comme tout le couvent se levait pour aller chanter matines, Catalina entra avec les autres religieuses dans la chapelle et s'agenouilla auprès de sa tante. Doña Ursula, presque aussitôt, lui donna la clef de sa cellule et lui commanda d'aller chercher son bréviaire. La novice sortit; arrivée dans la cellule de l'abbesse, elle ouvrit une armoire et y vit, suspendu à un clou, le trousseau de toutes les clefs du couvent. Une idée traversa son esprit : elle laissa la cellule ouverte et revint porter à sa tante la clef et le breviaire; mais bientôt, se sentant, disait-elle, indisposée, elle demanda la permission de se retirer. Doña Ursula, qui avait toujours eu pour sa nièce beaucoup d'indulgence, lui dit, en la baisant au front, d'aller se coucher; Catalina ne se fit pas prier, elle quitta la chapelle, courut à la cellule de sa tante, prit une lumière et ouvrit l'armoire une seconde fois. Elle s'empara d'une paire de ciseaux, d'une aiguille, d'un peloton de fil et de deux réaux, sur huit qui se trouvaient dans la bourse de l'abbesse : c'était de la discrétion, et depuis elle fut bien rarement aussi scrupuleuse. Ces dispositions faites, elle emporta les clefs du couvent et sortit, fermant toutes les portes à double tour, jusqu'à la dernière. Une fois dans la rue, qu'elle ne connaissait pas, elle s'arrêta un instant indécise. La nuit était calme et sereine, un pro-

fond silence régnait dans la ville; Catalina n'entendit que le chant lointain et affaibli de ses compagnes. Où irait-elle? que devenir? de quel côté se diriger? Son hésitation, toutefois, ne fut pas longue. Elle jeta au loin la lampe, les clefs, respira en frémissant de joie l'air de la liberté, et partit au galop, en bondissant comme un poulain échappé.

A peu de distance de la ville, une épaisse châtaigneraie s'offrit à elle. Après un instant de réflexion, elle se glissa dans le fourré et se cacha de son mieux dans les broussailles. Quand le jour parut, elle se déshabilla et se mit à découdre, à couper, à métamorphoser ses vêtements. Son jupon de drap bleu fut converti en une paire de haut-de-chausses, elle fit d'un cotillon vert un pourpoint et des guêtres. Quant à son voile, elle le laissa dans le bois avec son scapulaire. Puis, ayant coupé ses cheveux convenablement, elle se figura qu'elle pourrait passer partout pour un joli garçon, sortit de sa cachette au milieu de la nuit, et commença de marcher tout droit devant elle. Le troisième jour, elle arriva de la sorte, toujours à pied, à Vittoria, qui est à vingt lieues de Saint-Sébastien. La malheureuse enfant tombait de lassitude; elle n'avait, depuis sa sortie du couvent, mangé rien autre chose que des herbes ou des

baies sauvages qu'elle arrachait sur sa route et mâchait en marchant.

Catalina ne connaissait personne à Vittoria, les deux réaux qui composaient toute sa fortune ne pouvaient la mener loin. N'osant guère entrer dans une auberge, elle acheta un petit pain à un marchand qui passait, s'assit sur une borne et se prit à réfléchir tout en déjeunant. La nécessité, dit-on, est mère de l'industrie, et la faim donne de la mémoire. A force de songer, Catalina vint à se rappeler qu'il devait exister à Vittoria un vieux brave homme nommé don Francisco de Cerralta, professeur de son état et parent éloigné de sa mère. Elle interpella un écolier qui gambadait, ses livres sous le bras, et apprit de lui que don Francisco habitait en effet Vittoria, que sa porte était précisément celle au coin de laquelle elle venait de s'asseoir. Sans être superstitieuse, Catalina vit dans ce hasard le doigt du de tin, et frappa vigoureusement à la porte du professeur.

Don Francisco, naïf et candide comme un savant qu'il était, accueillit avec bonté cet écolier à l'air mutin, à l'œil intelligent, qui lui fit une belle histoire sur le désir qu'il avait de s'instruire et qui lui marmotta avec assez d'à-propos deux ou trois mots latins appris au couvent. Eût-il vu cent fois sa nièce la religieuse, le vieux professeur ne

se serait jamais avisé de la reconnaître dans ce vagabond à l'accoutrement bizarre, et il entreprit de s'assurer si l'étoffe d'un grand homme ne se trouvait pas dans cet enfant courageux et abandonné. Catalina manifestait du goût pour le latin, on lui mit un rudiment entre les mains; la voilà déclinant les substantifs et conjuguant les verbes. Elle n'en était pas aux *irréguliers* que l'ennui la prit ; était-ce donc pour tendre la main à la férule d'un magister qu'elle avait quitté le couvent? A la vérité, la table était bonne chez don Francisco, mais ces bouffées d'air tiède qui venaient soulever les papiers sur sa table de travail étaient imprégnées d'un parfum de liberté qui faisait délirer sa jeune tête. Elle songeait aux grandes routes, aux beaux arbres qui se balançaient sur la croupe des montagnes : elle y songea si bien qu'un matin, don Francisco étant sorti, elle prit sur sa cheminee une poignée de réaux, se disant que cet argent après tout ne sortait pas de la famille, et quitta lestement la maison. Aux portes de la ville, elle trouva un *arriero* (muletier) qui, moyennant un *douro*, la chargea sur une de ses mules. Cet homme faisait route pour Valladolid; notre écolière y arriva bientôt avec lui.

Le roi était alors à Valladolid avec toute la cour. Une foule de soldats, de chevaux, de carrosses encombraient les rues; à la vue de ce spectacle si

nouveau pour elle, Catalina perdit la tête ; elle se mit à errer dans la ville. Une troupe de musiciens exécutait sur la grande place une marche guerrière ; la novice déguisée, saisie d'admiration, se mêla, pour mieux entendre, à une bande de ces enfants désœuvrés dont la plus chère occupation, en tout pays, est d'escorter les tambours et les clairons. Quiconque a voyagé en Espagne sait que les gamins péninsulaires ont souvent d'étranges toilettes; mais le costume de Catalina, notamment ce pourpoint vert taillé dans un cotillon et cousu au milieu des bois, dépassait toute mesure en fait d'originalité, et la troupe joyeuse abandonna bientôt les musiciens pour huer ce compagnon inconnu. Aux cris les injures succédèrent, et la boue suivit les quolibets. Catalina commença de jouer des pieds et des poings avec autant de prestesse que de vigueur; puis, se voyant serrée de trop près, elle ramassa des pierres et entama une lutte plus périlleuse. Un des enfants, plus hardi que les autres, voulut la désarmer ; il s'en trouva mal; frappé à la tête par un caillou tranchant, il tomba l'œil crevé, la figure en sang. Ses compagnons prirent la fuite, les passants accoururent, et avec eux deux alguazils qui apprirent à la délinquante le chemin de la prison.

Les aventures de la novice allaient se terminer très-prosaïquement, si le sort ne fût venu à son

aide. Un seigneur de la cour logeait sur la place, et de sa fenêtre il avait été témoin du combat. Frappé du courage de Catalina, de sa bonne mine, de son habit singulier, il descendit en toute hâte, courut après les alguazils, leur expliqua l'affaire en deux mots, et, sur son ordre, la prisonnière fut relâchée. Catalina suivit son libérateur; tout en examinant son chapeau à plumes, son pourpoint brodé, sa longue rapière, elle réfléchit que ce pouvait bien être le roi lui-même. C'était seulement don Carlos de Arellano, de l'ordre de Saint-Jacques, riche et galant gentilhomme qui, dès le jour même, prit à son service Catalina en qualité de page. Le lendemain, se voyant équipée de la tête aux pieds, vêtue de velours comme un prince, un poignard doré à la ceinture, la nièce de doña Ursula sentit en elle une puissance invincible; elle se crut appelée à de grandes aventures et entrevit son destin.

Un mois s'était à peine écoulé qu'un événement bizarre vint donner raison à ses pressentiments. Catalina était un soir de service dans l'antichambre de son nouveau maître avec un autre page, et par bonheur le jour baissait déjà, quand un vieux militaire se présenta, demandant à voir don Carlos. Aux premières paroles que proféra cet étranger, Catalina sentit un frisson parcourir tous ses membres : le visiteur, dont elle avait reconnu la voix,

c'était son père, Miguel de Erauso. Le premier mouvement de Catalina fut de fuir ; puis, se ravisant, elle comprit qu'il fallait payer d'audace. En conséquence, elle répondit avec assurance que don Carlos était chez lui, et qu'elle allait demander si son bon plaisir était de recevoir. Quand elle revint avec une réponse affirmative, Miguel de Erauso regarda fixement sa fille déguisée : ce coup d'œil ne confirma pas sans doute ses soupçons, car il monta chez don Carlos, suivi du page qui se sentait défaillir malgré son impudence. Le señor de Arellano parut au bout de l'escalier, embrassa cordialement le vieux Miguel, et lui demanda à quoi il devait le plaisir de le voir. Le vétéran raconta, les larmes aux yeux, l'évasion scandaleuse de sa fille, et Catalina comprit que don Carlos était le plus puissant protecteur du couvent de Saint-Sébastien, qui avait été fondé par sa famille. Jugeant inutile d'en entendre davantage, sentant son cœur tourner au souvenir du regard paternel, elle monta dans sa chambre quatre à quatre, fit en deux tours de main un paquet de ses hardes, de sa bourse, qui renfermait huit doublons, et, sans attendre la fin de la conversation de son maître, elle se sauva dans l'écurie d'une auberge où elle se blottit dans la paille. Deux muletiers couchés comme elle dans la litière causaient ensemble à voix basse. Catalina prêta l'oreille et

apprit que ses deux compagnons partaient le lendemain pour San-Lucar, en Andalousie, d'où l'escadre de Fernandez de Cordova devait mettre à la voile, le mois suivant, pour l'Amérique. A l'aube, elle se glissa hors de l'écurie et alla attendre sur la route la caravane des *arrieros*. Là elle fit prix avec eux et partit gaiement pour San-Lucar. Elle y arriva quinze jours après. L'escadre était en partance ; on cherchait de tous côtés des jeunes gens pour compléter les équipages. Catalina, que l'image de son père poursuivait encore, avait résolu de mettre l'Atlantique entre elle et sa famille ; elle se présenta donc devant Estevan Eguino, commandant de l'un des navires, et prit du service à son bord en qualité de mousse. Dans la nuit, une fraîche brise s'étant levée, on largua les voiles, et le lendemain, au point du jour, l'escadre avait disparu; elle emportait notre héroïne et sa fortune.

II.

Avant d'aller plus loin, il est bon d'avertir le lecteur que ceci n'est point un conte. Catalina a existé telle que je la représente; bien plus, elle a pris soin d'écrire elle-même ses mémoires, et je refais son histoire sur ses propres notes, rédigées en vieux castillan (1). On connaîtra plus tard les pièces sur lesquelles s'appuie cette bizarre narration.

Voilà donc cette aventurière de seize ans, à l'œil hardi, à la taille svelte, Espagnole par dessus le marché, métamorphosée en marin et vivant au

(1) *Historia de la Monja alferez, doña Catalina de Erauso, escrita por ella misma.*

milieu de deux cents matelots. La situation était délicate, on en conviendra, et l'on a vu de plus sages novices succomber dans de moindres périls. Catalina ne songea même pas aux dangers sans nombre qui l'environnaient. En adoptant l'habit de l'homme, elle avait pour ainsi dire dépouillé son sexe. Rien de féminin n'apparaît dans la vie de cette femme extraordinaire ; son rôle s'était incarné en elle ; le souvenir de sa condition réelle ne se présente en aucune occasion à son esprit. Écolier insoumis chez le vieux professeur, page effronté chez don Carlos, elle devint à bord le mousse le plus intrépide de l'équipage, et pas un matelot n'eut le bonheur de deviner Catalina sous le costume goudronné de Francisco (c'était pour le moment son nom de guerre). Après une longue et périlleuse navigation, on arriva près des côtes du Pérou. Le navire d'Estevan Eguino fut expédié au petit port de Païta, situé par le 5e degré sud à deux cents lieues de Lima. Une catastrophe terrible allait soumettre à de nouvelles épreuves le courage de Catalina. Dans une nuit orageuse, le navire donna sur un rocher, s'entr'ouvrit, et, une large voie d'eau s'étant déclarée, il disparut à demi sous les lames. L'équipage arma la grande chaloupe, malgré les supplications du capitaine, et abandonna tout à la fois le navire dont il jugeait la situation désespérée et le vieux com-

mandant qui refusait de le quitter. Catalina, dans un moment d'héroïsme ou de bonne inspiration, resta seule fidèle à son devoir et à son maître. Bien lui en prit, car un quart d'heure plus tard elle put voir, à la lueur des éclairs, la chaloupe, entraînée sur des récifs, se briser et périr avec tous les déserteurs.

Au point du jour, les vents tombèrent, et la mer se calma. Le navire échoué restait encore suspendu comme par miracle entre deux écueils, d'horribles craquements se faisaient entendre, il menaçait à tout instant de s'engloutir. Catalina comprit qu'il n'y avait pas un moment à perdre ; aidée du vieux capitaine, elle rassembla quelques débris épars, les lia fortement avec des amarres, et en forma une sorte de faisceau. Son sang-froid ne l'avait pas abandonnée ; elle se souvint en ce moment suprême que sans argent on ne va pas loin sur les grandes routes de ce monde. Elle s'arma d'une hache, pénétra dans la chambre à demi inondée, enfonça un coffre qu'elle connaissait à merveille, y prit cent écus d'or et les roula dans un lambeau de toile qu'elle vint amarrer à tout hasard aux pièces de bois qu'elle avait préparées. Puis elle jeta le tout dans la mer et s'y jeta elle-même, invitant don Estevan à la suivre. Le vieux capitaine, voulant l'imiter, se brisa la tête contre le bordage ; Catalina, plus heureuse, em-

poigna son radeau fragile, s'y cramponna de toute sa force et se laissa dériver à la grâce de Dieu. La terre était voisine, et le vent la jeta inanimée sur une plage sablonneuse.

Combien de temps resta-t-elle sans mouvement et sans vie, elle n'en sut rien. Une douce sensation de chaleur qui l'enveloppait comme un manteau soyeux et faisait courir le sang dans ses membres engourdis vint la ranimer. Elle ouvrit les yeux et regarda autour d'elle. La plage semblait déserte, un soleil splendide versait des flots de lumière sur un paysage silencieux. La mer était calme, quelques débris épars sur la côte rappelaient seuls ses récentes colères. Catalina regarda dans la direction des rochers où avait péri le *Habanero;* rien ne restait de ce beau navire. Ainsi les liens qui pouvaient la rattacher à l'Europe, les soupçons qui avaient pu la suivre, tout s'était englouti dans le naufrage. Sa trace était à tout jamais perdue, et, dans ce nouveau monde qu'elle allait adopter pour patrie, elle pouvait mener désormais, sans souvenir du passé, sans souci de personne, l'existence qui lui conviendrait. Mais où était-elle? qu'allait-elle devenir? C'était la question. Catalina n'était pas femme à perdre son temps en rêves ou en mélancoliques réflexions. Son premier soin fut de rajuster ses vêtements de matelot que le soleil avait déjà séchés; elle lissa sur son front ses cheveux

noirs ; puis elle détacha de son petit radeau, que la vague avait poussé avec elle, le précieux rouleau de toile, et remplit ses poches de quadruples d'or. Ces préparatifs terminés, Catalina s'aperçut qu'elle mourait de faim.

Après avoir attentivement examiné le pays qui s'offrait à sa vue, n'apercevant rien qui révélât sur ce rivage la présence de l'homme, elle songea qu'en s'enfonçant dans les terres, elle courait grand risque de périr d'inanition; en suivant la côte, au contraire, elle devait arriver tôt ou tard à Païta, puisque Païta était un port de mer. Restait à savoir s'il fallait marcher au nord ou au sud. Elle opta pour le nord. Ces raisonnements, si spécieux qu'ils fussent, ne la rassasiaient guère, et Païta pouvait être fort loin ; mais le ciel n'avait pas sauvé Catalina du naufrage pour la laisser mourir de misère sur la grève. Elle n'avait pas fait un mille qu'elle aperçut un tonneau, reste du *Habanero,* à demi défoncé sur la plage. Elle le trouva rempli de biscuit un peu avarié, à vrai dire. Tel qu'il était, ce fut un grand régal, et, sa faim assouvie, elle n'oublia pas de faire pour l'avenir une petite provision. Après quoi elle se remit en route et arriva dans la journée sur les bords d'un ruisseau qui fournit le complément de ce repas de naufragé. Le lendemain, elle marcha vaillamment tout le jour, et, vers le soir, comme elle perdait

courage, elle crut apercevoir des maisons dans le lointain. Son instinct l'avait bien servie, c'était Païta.

Avant d'entrer dans la ville, Catalina avait eu le temps de réfléchir qu'ayant en poche des valeurs considérables, elle n'avait que faire de la commisération publique, et qu'il était inutile ou même peu prudent de raconter ses infortunes. Pourquoi chanter misère quand elle était riche et pouvait jouer sans nul doute, dans ce petit coin du monde, un rôle honorable? Elle se fit donc indiquer la meilleure auberge de Païta, entra délibérément dans cette *locanda,* commanda un excellent souper, dont elle avait grand besoin, et s'endormit tranquillement. Le lendemain, elle fit venir le plus habile tailleur de la ville, acheta un costume élégant, tel qu'il convenait au fils d'un riche armateur dont elle prit le nom et les allures, et se mit à parcourir les rues, galamment habillée, la tête haute, le chapeau de côté. Le tailleur qui avait opéré cette métamorphose se nommait Urquiza. Négociant plutôt que tailleur, il faisait un commerce lucratif à Païta et à Trujillo, où il avait un second comptoir. Catalina plut à Urquiza. Le négociant découvrit que notre aventurière avait une belle écriture, assez d'arithmétique pour tenir ses livres, une intelligence

vive par-dessus le marché, c'est-à-dire toutes les qualités d'un excellent commis, et les commis étaient rares à Païta. Comme il devait partir peu de temps après pour sa maison de Trujillo, il proposa à Domingo (c'était le nouveau nom de Catalina) de s'associer à lui et de diriger en son absence ses affaires de Païta. Domingo accepta. Il reçut de son associé deux esclaves pour le servir, une négresse pour cuisinière, trois écus par jour pour sa dépense, et s'installa dans le magasin après le départ d'Urquiza. Il s'était fait donner des instructions détaillées sur la conduite à tenir, des renseignements précis sur les acquéreurs ordinaires; il connaissait à merveille les pratiques sûres et celles dont il fallait se méfier. Urquiza avait notamment désigné la señora Beatrix de Cardenas comme une personne distinguée, qu'il aimait fort, en qui il avait toute confiance, et un certain Reyes, cousin de cette dame, comme un assez mauvais drôle qu'il fallait tenir à distance. Doña Béatrix ne manqua pas de venir faire à crédit dans le magasin des emplettes considérables : velours de France, toiles de Hollande, éventails de Chine, dentelle de Castille, tout y passa, si bien que Domingo crut devoir prévenir son maître; mais celui-ci répondit sur-le-champ que, la señora voudrait-elle emporter la boutique, il fau-

drait la laisser faire. Tout était donc pour le mieux, et Domingo put regarder son plan de conduite comme tracé.

Une troupe de ces acteurs forains qui exploitent en tous pays, à certaines époques de l'année, la curiosité des villes de province, vint s'établir peu de temps après à Païta. Domingo, qui passait pour un des élégants de la ville, n'eut garde de manquer pareille fête. Un soir qu'il était, comme de coutume, assis tranquillement dans un coin de la salle, ce Reyes, dont il se méfiait, vint se placer devant lui de façon à lui cacher la scène. Domingo le pria poliment de se ranger un peu; mais le garnement, pour toute réponse, l'envoya au diable, et répliqua brutalement qu'il eût à le laisser tranquille, ou qu'il lui couperait la gorge. C'en était trop, et le faux commis, pâle de colère, se levant tout à coup, tira sa dague. Par bonheur, des amis qui se trouvaient là se jetèrent sur lui, l'entourèrent, l'entraînèrent hors du théâtre, lui apprirent que Reyes avait longtemps convoité la place de commis qu'il occupait, et lui dirent de pardonner quelque chose à l'amour-propre blessé. Domingo fit semblant de les écouter, mais ce cœur indomptable ne pouvait pardonner une pareille offense; il était rempli de fiel, et il attendait impatiemment, presque avec délices, l'heure de savourer sa vengeance. Cette heure sonna bientôt. Le lendemain, Reyes vint à

passer devant le magasin, et, apercevant Domingo au comptoir, il cracha insolemment contre les vitres de la devanture. Aussitôt Catalina s'empara d'une épée de son maître et la ceignit : c'était la première qu'elle eût portée, mais depuis elle ne marcha guère sans une bonne lame à son côté; elle essaya sur son doigt la pointe de sa dague et courut sur les traces de l'insolent. L'ayant rejoint sur la place, où il se promenait avec un ami, elle l'aborda brusquement : Eh! señor Reyes! cria-t-elle d'une voix stridente. — Que voulez-vous? reprit l'autre, étonné de la pâleur du jeune commis. — Je veux t'apprendre, dit-elle, comment on coupe la gorge aux gens. — Et, tirant son couteau, elle le lui plongea dans la poitrine jusqu'au manche. Le malheureux tomba, et le vainqueur avait à peine eu le temps de se reconnaître, que deux alguazils survinrent qui le saisirent au collet et l'entraînèrent vers la prison de la ville.

On a déjà pu s'assurer que le désespoir n'avait guère de prise sur le cœur de Catalina. Cependant, quand la colère eut fait place à la réflexion, quand elle eut examiné les murs sombres de son cachot, les verrous de la porte, l'étroit soupirail, elle se prit à songer que la justice était expéditive au Pérou, et que la situation n'était pas précisément rassurante. Que faire? On ne sortait pas de là comme du couvent de Saint-Sébastien, et le bout de corde qui

pouvait fort bien l'attendre était autre chose que la diète qui punissait les espiégleries de la nonne. Dans un moment d'exaspération, elte croisa avec fureur ses bras sur sa poitrine. Or, il arriva que, dans ce mouvement, sa main droite rencontra quelque chose de dur sous son pourpoint; c'était un portefeuille qu'elle portait ordinairement sur elle. Une idée illumina son esprit comme un éclair. Ce portefeuille renfermait un crayon et du papier; elle pouvait écrire... mais à qui? Urquiza était à Trujillo : comment lui faire parvenir une lettre? Elle songea à la señora Béatrix, laquelle devait sûrement tenir plus à son maître, dont elle était, à ce qu'elle soupçonnait, la *querida*, qu'à son garnement de cousin, qui valait à peine un coup d'épée; d'ailleurs elle n'avait pas le choix. Elle écrivit donc à doña Béatrix de Cardenas et lui conta sa mésaventure. Quand le geôlier vint apporter un maigre repas, elle lui donna la lettre, l'assurant que trois pièces d'or lui seraient comptées si ce chiffon parvenait à son adresse. Cela fait, elle attendit; elle attendit huit jours qui lui parurent une éternité. Au bout de ce temps, le geôlier lui dit brusquement que Urquiza était revenu de Trujillo, et que le señor Domingo aurait bientôt de ses nouvelles. En effet, le soir, la lourde porte s'ouvrit de nouveau, et une femme voilée entra mystérieusement dans le cachot. C'était doña Béatrix. Catalina vit en elle un

ange libérateur, et se jeta avec ardeur aux genoux de la señora. Celle-ci releva avec bonté le jeune Domingo et le fit asseoir à côté d'elle sur son grabat. Elle lui apprit alors qu'Urquiza, mandé par elle, avait obtenu du corrégidor, qui était de ses amis, l'autorisation d'arriver jusqu'à lui; mais la situation était grave, car Reyes était mort, et sa famille avait juré de le venger. Il fallait donc s'évader à tout prix et bien vite ; elle lui en apportait les moyens, car, ajouta-t-elle en souriant, elle ne voulait pas laisser mourir sur la potence un aussi joli garçon. A ces mots, Domingo regarda son interlocutrice et s'aperçut qu'elle avait des dents charmantes, des yeux en amande, de beaux cheveux noirs, une taille d'Andalouse et vingt-cinq ans à peine. Les moyens d'évasion qu'apportait doña Béatrix étaient déjà vieux à cette époque, déjà sans doute usés au théâtre; pourtant ils réussissaient encore, comme ils réussissent aujourd'hui, comme ils réussiront toujours tant qu'il y aura de l'or monnayé et des geôliers avides. Béatrix apportait à Domingo une robe et une mantille. Le prisonnier, métamorphosé en femme, devait sortir de la prison, jouant le rôle de la visiteuse, qui resterait au cachot. Ému de cette proposition inattendue, ne sachant trop que répondre, Domingo serra dans ses petites mains les mains de la jolie señora et les porta lentement à ses lèvres. Loin de faire la moin-

dre résistance, les blanches mains se pressèrent d'elles-mêmes sur une bouche timide, et l'une d'elles, s'égarant, entoura le cou du captif, qui, enivré d'un voluptueux parfum, sentit son front s'empourprer sous un long baiser. Catalina, éperdue, se releva brusquement, ses yeux effarés rencontrèrent le regard étincelant et surpris de doña Béatrix. Heureusement pour le prisonnier, l'inexpérience a parfois son charme, et la señora connaissait les priviléges de l'extrême jeunesse; heureusement aussi le geôlier vint frapper à la porte. Il fallait se hâter; Domingo, ayant bien vite revêtu son déguisement, sortit fort troublé du cachot et se rendit chez Urquiza, se demandant comment finirait cette aventure.

Le négociant embrassa son commis avec effusion: c'était un grand bonheur pour lui, assura-t-il, de le revoir sain et sauf; mais l'affaire, quoique assoupie, était loin d'être terminée. Avant tout, il fallait quitter sa maison et chercher une retraite plus sûre. Il avait tout préparé; les hardes du jeune homme était déposées dans un lieu caché où il allait le conduire lui-même. Sans plus attendre, il prit Domingo par le bras et l'entraîna par des rues détournées vers une petite maison isolée située à l'entrée de la ville. Une camériste accorte et fort jolie, qui semblait attendre les visiteurs nocturnes, ouvrit au premier coup frappé. Jetant sur Domingo

un regard curieux, elle précéda les deux arrivants dans un élégant salon, vivement éclairé, où se voyaient les apprêts d'un souper. Domingo observa qu'on avait mis trois couverts. Il regarda la camériste à son tour, et celle-ci lui adressa un sourire d'intelligence qu'il ne put s'expliquer. Quand ils furent seuls, Urquiza apprit à son ami ce qui s'était passé. Le corrégidor, excité par les parents implacables de Reyes, avait refusé longtemps, lui dit-il, d'entendre raison. Pour en venir à bout, Urquiza avait dû faire un officieux mensonge. Il avait assuré que Domingo et doña Béatrix étaient mariés secrètement. Cette assertion aplanissait toutes les difficultés; car, Béatrix étant cousine de Reyes, la mort de celui-ci, au lieu d'être un meurtre qui demandait vengeance, devenait un petit drame de famille que l'on avait tout intérêt à étouffer. Le corrégidor, sur cette affirmation, avait consenti à un élargissement qui avait toutes les apparences d'une évasion. Il ne restait plus qu'une formalité à accomplir, c'était d'épouser en effet doña Béatrix, qui n'avait pas craint de se compromettre si ouvertement pour le sauver. — Au reste, ajouta Urquiza, elle a du goût pour vous plus que je ne puis vous le dire. Voyez la bonne fortune; on vous donne avec la liberté la plus jolie femme de Païta!

Domingo regarda le négociant avec stupeur. Sous cette complication inattendue, il devina faci-

lement un complot. Béatrix était, à n'en pouvoir douter, la maîtresse d'Urquiza ; sa réputation était fort équivoque. En la faisant épouser à Domingo, le rusé négociant rendait à la belle une position honorable sans qu'il lui en coûtat rien, et la gardait pour son plaisir en conservant le commis pour ses affaires. La spéculation n'était pas maladroite. Domingo, tout en devinant cette intrigue, comprit qu'il fallait gagner du temps et hasarda quelques observations. Il était, dit-il, un méchant parti pour une aussi belle dame; c'était mal récompenser sa générosité que de lui faire don de sa misère. Cette formalité du mariage était-elle d'ailleurs indispensable? Ne pouvait-on pas se borner à affirmer que le mariage avait eu lieu, se retrancher derrière cet innocent mensonge? Urquiza trouva ces scrupules très-louables. — Mais, répliqua-t-il, comment faire croire à la famille irritée une pareille histoire sans lui montrer les actes officiels? et l'amour de doña Béatrix, fallait-il le compter pour rien? Sa démarche si généreuse ne la perdrait-elle pas à tout jamais, si elle n'était justifiée par un amour permis? Enfin, la maison qui servait d'asile à Domingo était celle de cette belle personne; que dirait le monde, que dirait le corrégidor lui-même, en apprenant le séjour forcé qu'allait y faire le meurtrier de Reyes? A ces raisons judicieuses il n'y avait rien à répondre, et Domingo, en apparence convaincu,

mais en réalité ne sachant que faire, remercia son ami du bonheur qu'il allait lui devoir.

En ce moment la porte s'ouvrit, et Béatrix entra. Une vive émotion brillait dans ses yeux et colorait son visage; elle était charmante ainsi. Son regard caressa tendrement Domingo, lorsqu'il vint lui baiser la main. On causa de l'évasion, on soupa; devant la jeune veuve (car doña Béatrix était veuve), il ne fut plus question de mariage, comme on pense. Domingo cependant regardait avec anxiété autour de lui. Il examinait à la dérobée la porte, les fenêtres, car les choses allaient vite, et c'était le moment ou jamais d'invoquer son génie. On attribua, en plaisantant, sa préoccupation à la peur des alguazils, et, comme il devait avoir besoin de repos, on lui proposa de se retirer dans une chambre secrète cachée sous l'escalier, où nul ne pourrait le découvrir. Domingo accepta, il descendit précédé du négociant, qui portait une lumière, et de la señora, qui lui montrait le chemin. Sa première pensée fut de fuir; mais Urquiza était alerte, vigoureux; le laisserait-il courir? Un cri d'ailleurs pouvait attirer du monde, et s'il manquait son coup, c'était fait de lui. On arriva à l'entrée de la chambre mystérieuse. Catalina tremblait d'émotion et d'incertitude. Le négociant passa le premier; la lampe qu'il portait éclaira une petite chambre sans fenêtre, sans autre ouverture que la lourde porte.

Catalina se dit qu'elle était perdue si elle entrait, et son instinct lui inspira une de ces résolutions soudaines qui l'avaient tirée d'affaire plus d'une fois. Au moment où doña Béatrix lui offrait la main pour l'aider à descendre deux marches difficiles, le faux commis saisit brusquement par la taille la señora surprise et la poussa vigoureusement sur le señor Urquiza. Tirant alors la porte, il fit tourner deux fois la clef dans la serrure, l'arracha à la hâte, s'élança dans la rue et courut vers le port. Arrivé là, il détacha une barque, la poussa au large, et se mit à ramer avec toute l'adresse d'un matelot qui a doublé le cap Horn. Au bout d'un mille, Catalina reprit haleine et regarda la haute mer. Les flots étaient calmes, les étoiles brillaient au ciel, une folle brise de terre poussait son canot au large. Elle le laissa dériver et s'abandonna, comme une plume, au souffle de la destinée.

III.

Après avoir, au clair des étoiles, sondé du regard la route qu'elle venait de suivre, après avoir écouté avec angoisse si aucun bruit de rames ne se mêlait au murmure du vent et des flots, Catalina, brisée de fatigue, se coucha dans son canot et s'endormit. Quand elle rouvrit les yeux, le soleil était levé depuis plusieurs heures. Poussée par la brise, entraînée sans doute par quelque courant, la barque avait fait du chemin pendant la nuit. On n'apercevait plus la terre, et la fugitive se trouva perdue, sans vivres, sans boussole, au milieu de l'Océan. Ramer, sans savoir où aller, c'était prendre une peine inutile; elle résolut donc d'attendre la fortune et se croisa les bras. Vers le soir, Catalina,

dont les regards interrogeaient en vain depuis longtemps tous les points de l'horizon, crut apercevoir une voile. Elle reprit alors ses avirons et courut de toutes ses forces vers cette espérance lointàine, que l'ombre menaçante de la nuit pouvait lui ravir. Par bonheur, le navire entrevu cinglait dans sa direction; elle put s'en rapprocher assez rapidement. Quand elle fut à bout d'haleine, elle attacha son mouchoir à son aviron et se mit à faire des signaux de détresse. Après quelques minutes d'anxiété, elle eut l'inexprimable joie de voir le navire serrer au plus près et venir droit sur elle. On l'avait aperçue! Alors la prudence s'éveilla dans l'esprit de cette étrange fille, et ne sachant à qui elle allait avoir affaire, ni d'où venait ce bâtiment, elle songea à préparer son entrée. Son plan fut bientôt arrêté. L'obscurité croissante de la nuit pouvant déjà dérober sa manœuvre à la vue des survenants, elle appuya vigoureusement le pied sur le bord de son canot, et lui imprima en trois secousses un si rude balancement, qu'il chavira. Après avoir plongé, elle revint sur l'eau, s'accrocha à l'embarcation, se hissa, et parvint à se placer à califourchon sur la quille, puis elle attendit. Catalina avait adopté à tout hasard le rôle de naufragé, elle fut recueillie, en cette qualité, sur le bâtiment avec toute la commisération imaginable.

Ce navire était un galion espagnol. Il arrivait de Panama et faisait voile pour la Conception, où il portait un renfort de troupes considérable destiné à une expédition contre les Indiens du Chili. Catalina n'avait pas à choisir; ce qu'elle fit, on le devine. Trahie par la fortune, elle prit le mousquet et fut incorporée comme volontaire dans la compagnie de Gonzalo Rodriguez,sous le nom de Pietro Diaz de Saint-Sébastien. Pourquoi Catalina, contre son habitude, désigna-t-elle cette fois sans mentir le lieu de sa naissance? Cela ne s'explique guère. Était-ce le hasard qui lui soufflait ces inspirations singulières ? Le hasard, a dit quelqu'un, c'est peut-être le pseudonyme de Dieu, quand il ne veut pas signer.

On attendait avec une grande impatience à la Conception le galion espagnol et les troupes qu'il apportait. A peine fut-il signalé, qu'un élégant canot sortit du port et vint l'accoster en rade. Debout à l'arrière de l'embarcation, un officier, richement vêtu et portant fièrement son feutre ombragé d'une plume blanche, donnait des ordres d'une voix brève et impérieuse. Le nom et la dignité de cet officier, bien connus de l'équipage du galion, volèrent bientôt de bouche en bouche; c'était le señor Miguel de Erauso, secrétaire du gouverneur général. Miguel de Erauso ! quand ce nom arriva à l'oreille de Catalina, elle bondit comme si elle

eût été poussée par un ressort et s'élança dans les bastingages pour voir à son aise l'officier qui montait à bord. Miguel de Erauso était son frère. Elle ne le connaissait pas et ne l'avait jamais vu, car il était parti pour l'Amérique quand elle comptait deux ans à peine; mais elle savait qu'il existait, tout en ignorant son grade et sa résidence. Le secrétaire du gouverneur fit mettre les troupes sous les armes, et, une liste à la main, commença l'appel, examinant chaque homme tour à tour. Quand il arriva au nom de Pietro Diaz de Saint-Sébastien, il s'approcha avec intérêt du jeune soldat, lui dit en langue basque qu'ils étaient compatriotes, lui demanda s'il connaissait sa famille, et, sur sa réponse affirmative, le questionna longuement sur son père, sa mère, sur sa petite sœur Catalina. A toutes ces questions si embarrassantes, Piétro répondit sans se troubler, et il charma le capitaine Miguel par la vivacité de son esprit. Tellement que le señor de Erauso demanda et obtint du gouverneur, quand les troupes furent débarquées, la permission de garder Diaz auprès de lui.

Ce fut sous les ordres de son frère que Catalina apprit, avec une effrayante dissimulation et sans jamais se trahir, le rude métier des armes. Pendant près d'une année, elle vécut sous le même toit, mangeant avec lui, ne le quittant guère et prenant part, comme toute la garnison, à un grand

nombre d'expéditions contre les Indiens. Au bout de ce temps, le gouverneur adopta un nouveau parti; voulant en finir avec les ennemis, il rassembla ses troupes éparses et dirigea son armée, forte de cinq mille hommes, vers la plaine de Valdivia. Après beaucoup de marches et de contre-marches dans un pays dévasté, où les soldats manquaient de tout, on atteignit enfin les Indiens et on livra une sanglante bataille. La lutte était vive et encore incertaine, quand une horde d'ennemis, embusquée dans un ravin, se précipita avec fureur sur le bataillon de Catalina ; les soldats se débandèrent, les officiers furent massacrés en partie, et le drapeau fut enlevé. Ravis du succès, les Indiens, à la manière des Scythes, battirent en retraite, emportant leur trophée. A cette vue, Catalina, qui s'était réunie à un groupe de soldats résolus, ne put contenir sa fureur. Dans un moment de témérité sublime, digne des plus vaillantes héroïnes, elle enfonça les éperons dans le ventre de son cheval, en criant d'une voix éclatante : « Qui aime l'Espagne me suive ! » Deux officiers, à son exemple, coururent sus aux Indiens, qui firent volte-face pour recevoir les trois imprudents agresseurs. Sans s'effrayer, Diaz et ses deux camarades s'élancèrent au milieu des sauvages, frappant à droite et à gauche, d'estoc et de taille, recevant des nuées de flèches sur leurs cuirasses rentissantes, blessant

et blessés tour à tour. Bientôt l'un des trois fut tué; les deux autres chargèrent avec une rage nouvelle. Au moment de reconquérir le drapeau, le second officier tomba mort. Diaz, resté seul, fend la tête au cacique qui emportait le trophée, saisit l'enseigne par la hampe, la brandit comme une lance, fait bondir son cheval dans la mêlée, tue et blesse des deux mains dans cette foule demi-nue, s'ouvre un chemin, et, sans souci des flèches qui l'atteignent, d'une pique qui traverse son épaule, il revient bride abattue vers les siens qui couraient à son secours. Diaz fut le héros de cette journée, et nul ne se plaignit quand, le lendemain, Miguel de Erauso demanda pour son compatriote l'enseigne qu'il avait si vaillamment reconquise. Catalina fut nommée *alferez* (1) de la compagnie de Alonso Moreno.

Ce fut en cette qualité qu'elle combattit avec une grande distinction dans plusieurs affaires, notamment à la fameuse bataille de Puren, où, blessée de nouveau, elle lutta corps à corps avec un chef indien célèbre, Quispigancha, qu'elle eut le bonheur de faire prisonnier. Ces hauts faits lui valurent bientôt dans l'armée espagnole un cer-

(1) Le grade d'*alferez,* dans l'armée espagnole, correspond aujourd'hui à celui de sous-lieutenant en France; mais à cette époque l'*alferez* était, à ce qu'il semble, enseigne ou cornette.

tain renom. Catalina, fière de sa gloire, donna carrière à son ambition et à son arrogance. Vivant au milieu de ces soldats avides et cruels, véritables flibustiers dont l'histoire a consigné les excès, notre religieuse ne pouvait manquer, avec le caractère qu'on lui connaît, de perdre en pareille compagnie toute pensée morale, si toutefois il lui était resté, de son séjour au couvent, quelque pensée de ce genre. Le goût du jeu surtout s'empara bientôt avec violence de cette nature sauvage qui ne connaissait que des passions sans frein. Il n'y eut pas dans le pays un tripot dont Pietro ne fût l'hôte obligé et le héros redoutable. Enivré de ses premiers succès, jaloux de toute prééminence, il voulait, autour d'une table de jeu, se distinguer autant par son sang-froid ou par ses enjeux extravagants que par sa bravoure les jours de bataille. Ce genre de vie est fécond en catastrophes, et l'*alferez* l'apprit bientôt. Un soir que Pietro venait, comme de coutume, risquer sur un coup de dé tout ce qu'il avait, et plus qu'il n'avait, il vit établi au bout de la table un étranger qui pariait follement, jouait avec impudence et gagnait toujours. C'était un homme de haute taille, à la mine insolente, à la moustache retroussée, un fier-à-bras qui faisait sonner sans cesse son épée et ses éperons. Ce personnage qui arrivait de Lima, lui dit-

on, où il était surnommé le *nouveau Cid*, déplut à Diaz au premier coup d'œil. Aucun des assistants ne voulant lutter davantage contre une veine inépuisable, le matamore se levait, lorsque l'*alferez* entra. Il se rassit sur un signe de celui-ci, la partie recommença, et la fortune changea de côté tout à coup. Le monceau de quadruples qu'avait complaisamment érigé devant lui le joueur jusqu'alors invincible se fondit peu à peu et disparut enfin pour se réédifier devant Pietro Diaz. Pâle de colère, le *nouveau Cid* jeta un regard terrible sur l'*alferez*, qui se mit à rire et lui dit : — Qu'a donc perdu votre grâce, pour me regarder ainsi? — L'étranger, sans répondre, jeta sur la table un diamant de grand prix ; il le perdit encore. — Me protége l'incarnation du diable! s'écria-t-il en frappant du poing sur la table ! — Qu'a donc perdu votre grâce, répéta l'*alferez*, pour blasphémer ainsi? — L'étranger se leva, et regardant fixement son adversaire : — J'ai perdu, répliqua-t-il avec fureur, j'ai perdu les cornes de mon père, et je parie!... — Que pariez-vous? — Je parie ! — Quoi donc, encore une fois? — Je parie un coup de dague ! — Je le tiens! s'écria impétueusement Pietro Diaz, et les deux joueurs se rassirent. Les assistants se pressèrent autour de la table et attendirent avec intérêt la fin de cette partie bizarre. — Huit! cria le *nouveau Cid* en jetant les dés. — Onze ! fit Catalina. — Sept!

— Douze ! reprit l'*alferez*. Señor, j'ai gagné, et, vive Dieu ! vous allez me payer ! En même temps elle dégaîna sa dague et son épée. Le Cid l'avait prévenue, déjà il s'était élancé sur son adversaire le poignard à la main. Son pied heureusement heurta une chaise, le coup mal assuré glissa sur le pourpoint, et, entraîné par son élan, il tomba désarmé aux pieds de l'*alferez*. Loin de profiter de son avantage, Catalina recula d'un pas, et souffletant son adversaire du plat de son épée : —Arrière ! traître, s'écria-t-elle, défends-toi ! Le fier-à-bras se releva confus au milieu des huées des assistants, et se défendit mal, car, à la seconde passe, l'épée de Catalina lui traversa la gorge, et il tomba en vomissant des flots de sang. L'*alferez*, sur le conseil de ses amis, prit la fuite aussitôt et se cacha pendant quelques jours ; mais, comme en définitive il avait été provoqué et qu'il s'était battu loyalement, on ne donna point suite à l'affaire.

Au lieu de modérer la fougue de Catalina, ce duel l'enivra plus encore, et rien ne semblait pouvoir l'arrêter en si beau chemin, quand un épouvantable malheur vint mettre pour quelque temps un terme à ses extravagances. Après la mort du *nouveau Cid*, l'*alferez* Diaz avait jugé prudent de garder la chambre pendant quelques jours, et il s'ennuyait passablement au logis, lorsqu'un soir un de ses amis, Juan de Silva, *alferez* comme lui,

vint le trouver et demanda à lui parler en secret. Il était fort pâle et semblait dans une grande agitation. Une heure auparavant, raconta-t-il, il avait eu avec Francisco de Rojas une discussion violente qui avait abouti à une provocation. Ils étaient convenus de se rencontrer cette nuit même, à onze heures, derrière le couvent de Saint-François, et chacun d'eux devait amener un témoin. Le choix d'un ami, dans une circonstance pareille, pour vous assister pendant un combat nocturne qui paraîtrait peut-être ressembler à un assassinat, était chose délicate, et don Juan de Silva ne connaissait pas un homme au monde, autre que Pietro Diaz, qu'il voulût avoir à ses côtés. Il venait donc demander ce service à son ami. Pietro refusa; après l'affaire qu'il venait d'avoir, ce n'était guère le moment de braver si ouvertement la justice; quantité d'officiers étaient là d'ailleurs qui pouvaient l'assister aussi bien, sinon mieux que lui. Don Juan insista, et, comme Pietro tenait bon, il s'éloigna tristement, disant qu'il irait seul au rendez-vous, et que, s'il était tué, Diaz aurait peut-être à se reprocher sa mort. L'*alferez* avait bon cœur; le cliquetis des épées n'était pas sans charme à son oreille. Tout bien réfléchi, il rappela son ami et accepta. La fatalité le voulait ainsi.

Après avoir dîné ensemble, les deux enseignes

prirent leurs épées, leurs manteaux, et, au coup de dix heures, se dirigèrent vers l'endroit désigné. C'était une de ces soirées sombres, étouffantes, qui précèdent ordinairement, dans les pays voisins des tropiques, des ouragans terribles. L'air pesant, à peine respirable, était chargé de cette électricité qui a une si grande influence sur les personnes nerveuses, et l'obscurité si profonde que, marchant côte à côte, les deux amis s'entrevoyaient à peine. Quoique peu sensible en général, comme on peut le croire, aux circonstances atmosphériques, Diaz, soit regret, soit pressentiment, se sentait mal à l'aise. A plusieurs reprises, il essaya de faire entendre raison à son camarade, lui démontrant qu'un combat était impossible par une nuit pareille. Tout fut inutile, et l'on arriva sous les murs du couvent. Au bruit de leurs pas, une voix appela tout à coup dans les ténèbres don Juan de Silva. Pietro reconnut la voix de Francisco de Rojas. Les adversaires étaient à leur poste. « C'est moi! » répondit don Juan. Pour se reconnaître pendant le combat et éviter toute méprise, les deux amis roulèrent à leur bras un mouchoir blanc, après quoi, sans plus de préliminaires, les combattants croisèrent le fer; les témoins, l'épée à la main, cherchant des yeux à percer les ténèbres, se rapprochèrent de leurs amis sans rien dire. A une pareille heure, les adversaires n'avaient guère à s'in-

quiéter des lois de l'escrime, et le duel ne pouvait durer longtemps. Il fut en effet très-court; un coup fourré superbe le termina; comme les deux combattants chancelaient, les deux témoins, dans un mouvement simultané de colère, s'élancèrent l'un sur l'autre. Catalina avait à peine tendu le bras qu'elle sentit son fer engagé, et son adversaire tomba en criant avec douleur : « Ah ! traître, tu m'as tué ! » Elle crut voir l'enfer s'entr'ouvrir. Cette voix !... quelle était cette voix ?... Oh ! Miguel, est-ce toi ? » En ce moment un effroyable coup de tonnerre retentit dans l'espace, et un éclair traversa le ciel en l'embrasant. A cette lueur sinistre, Catalina entrevit trois cadavres et reconnut le visage livide de Miguel de Erauso. Elle tomba comme étourdie sur le corps de son frère. En revenant à elle, elle se prit à pousser des cris lamentables; les religieux du couvent, attirés par cette voix déchirante qui se faisait entendre à travers les premières rafales de l'ouragan, accoururent avec des torches vers le lieu du combat. On transporta les trois blessés au monastère, et Catalina, soutenue par deux frères, suivit en pleurant ce funèbre convoi. Miguel de Erauso était mort; les deux autres vivaient encore; ils purent se confesser et recevoir l'absolution. Quant à Catalina, elle s'abîma dans une muette stupeur. A la voir sans parole et sans larmes, on eût dit une statue du dé-

sespoir. Touchés de cette douleur, dont ils ne savaient pas toute l'étendue, les moines prirent en pitié le pauvre meurtrier et le cachèrent dans la chapelle. A cette époque, dans un pays espagnol, c'était un asile inviolable pour la justice elle-même.

Si malheureux que l'on soit,.on ne peut cependant pas, à moins d'une grâce spéciale, rester debout pendant quarante ans, comme saint Simon, sur un fût de colonne, ni vivre éternellement dans une église; c'est ce que les moines, après quelques jours, firent comprendre à l'*alferez*. Celui-ci ne demandait pas mieux que de quitter ces lieux témoins de son crime. Grâce à un frère qui alla de sa part trouver secrètement un de ses amis, Diaz put se procurer un cheval et quelque argent. Les moines lui donnèrent une vieille arquebuse qui composait tout l'arsenal du couvent; ainsi équipé, il se mit une nuit en route, décidé à s'éloigner pour toujours de ce fatal pays. Aller à droite ou à gauche, au nord ou au sud, cela ne lui importait guère; son remords devait le suivre partout comme son ombre. L'*alferez* marcha donc au hasard, à ce qu'il crut; mais l'instinct de la conservation l'éloignait des sentiers déserts et le poussait vers les bords de l'Océan.

Catalina suivit les côtes pendant trois jours; au bout de ce temps, son cheval harassé refusant d'avancer, elle résolut de gagner un bouquet d'ar-

bres qu'elle apercevait à peu de distance et où elle espérait trouver pour elle un abri, pour sa monture un peu d'herbe. Elle avait marché de ce côté et elle se disposait à mettre pied à terre, lorsque du fond des taillis une voix retentissante cria : « Qui vive ! — Espagne ! répondit machinalement Catalina. — *Que gente*? ajouta la voix. — *De paz,* » répliqua-t-elle. Aussitôt deux hommes déguenillés et barbus, maigres et hâves, sortirent du fourré et s'avancèrent vers la voyageuse. A l'aspect de ces sacripans, Catalina avait prudemment décroché son arquebuse ; elle la remit en place, les voyant sans armes, et attendit. C'étaient deux déserteurs, comme elle l'apprit bientôt. S'ils sortaient des camps ou des galères, c'est ce que Catalina ne sut jamais très-clairement, et il y avait à parier que d'honnêtes gens n'auraient pas choisi par goût une pareille retraite ; mais au désert on n'est pas difficile sur le choix de sa société : celle-là, d'ailleurs, était obligatoire, et l'aventurière s'en contenta. Avec son dernier morceau de pain, qu'elle partagea généreusement, elle se fit des amis de ces deux misérables qui mouraient de faim. Tout en mangeant, la connaissance se fit. Les deux *caballeros*, s'ils n'expliquaient point suffisamment les causes de leur départ, ne cachaient pas du moins le but de leur voyage. Ils allaient à Tucuman, de là ils comptaient gagner ces contrées voisines du

fleuve *Dorado*, où, selon l'opinion générale des soldats espagnols de cette époque, les ruisseaux charriaient du sable d'or et des cailloux de diamant. L'entreprise n'était pas petite : il fallait d'abord traverser les Cordilières des Andes et plus tard un vaste pays; mais d'autres avaient fait ce trajet avant eux, pourquoi ne le feraient-ils pas? S'ils réussissaient, ils seraient largement payés de leurs peines, et s'ils ne réussissaient pas, ils en seraient quittes pour périr de froid dans les montagnes au lieu de mourir de faim dans la plaine. Ce raisonnement sembla fort judicieux à Catalina; elle ne tenait guère à la vie d'ailleurs et ne savait trop où aller; tout bien réfléchi, elle s'associa aux deux aventuriers. Ils commencèrent le lendemain à gravir les montagnes. Avant de partir ils avaient eu soin d'amasser dans le bois une provision de racines et de baies sauvages dont ils avaient chargé le cheval de l'*alferez*. Ces ressources ne les menèrent pas loin; lorsqu'après quelques jours de fatigues de tout genre, ils arrivèrent aux régions où commencent les neiges éternelles, ils se trouvèrent tout à coup sans vivres et sans forces. Le cheval ne pouvait plus se traîner, il glissait à chaque pas et s'abattait sur les pentes glacées. Catalina, qui seule gardait son courage, proposa à ses compagnons de le tuer, de le dépecer et d'en emporter chacun son quartier. La

proposition fut acceptée, et le cheval fut mis à mort. Avec des herbes sèches et quelques genêts épineux qu'on découvrit sous un rocher, on alluma du feu ce soir-là; on grilla sur la braise une tranche du quadrupède, on but un peu de neige fondue, et l'on repartit le lendemain. Le froid augmentait toujours. Les deux malheureux soldats, presque nus, pouvaient à peine se soutenir; un invincible sommeil s'emparait d'eux, et ils n'avaient plus assez de cœur pour lutter contre cette torpeur funeste qu'il faut vaincre sous peine de mort. Catalina, plus chaudement habillée et plus courageuse, les excita quelque temps par ses paroles et par son exemple; mais le jour vint où, tombant épuisés l'un et l'autre, ils déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin et qu'ils préféraient la mort à leur misère. Prières, menaces, instances, tout fut inutile, et Catalina comprit que tout ce qu'elle pouvait faire, c'était de prolonger et d'adoucir leurs derniers moments.

Les voyageurs étaient arrivés à un endroit où s'élèvent comme des vagues sombres, au milieu des neiges, d'énormes blocs de rochers. L'héroïne chercha vainement, à l'abri de ces pierres, quelques-uns de ces buissons qui leur avaient permis parfois d'allumer un petit foyer; toute végétation avait disparu; à ces hauteurs, l'homme seul a droit de vivre. Alors, ne sachant que faire et quel

parti prendre, elle imagina, pour mieux s'orienter, de grimper sur un des blocs de pierre d'où son regard embrasserait un horizon plus étendu. Elle se hissa péniblement, atteignit le sommet le plus élevé de ces monticules et jeta les yeux autour d'elle. Tout à coup elle poussa un cri et courut de nouveau vers ses compagnons. Assis et appuyé contre un rocher voisin, un homme lui était apparu ! Quel pouvait être ce voyageur ? C'était un libérateur peut-être, et sans doute il n'était pas seul ! L'annonce de ce secours inattendu rendit du courage aux deux moribonds ; ils se levèrent et suivirent Catalina. Arrivés à vingt pas de l'endroit désigné, ils aperçurent l'étranger, qui n'avait pas bougé de place. Il était assis, à demi caché derrière une pointe de rocher, dans la position d'un tirailleur qui guette ou d'un chasseur à l'affût. — Qui vive ! cria Catalina en soulevant son arquebuse avec effort. L'étranger ne répondit pas, ne bougea pas, ne parut pas avoir entendu. — Qui vive ! répéta Catalina ! Cette seconde sommation fut aussi vaine que la première. Les trois voyageurs s'avancèrent lentement, avec précaution, en longeant le rocher, et arrivèrent enfin à deux pas du guetteur silencieux qui leur tournait le dos. — Eh ! l'ami, dit Catalina en lui frappant sur l'épaule, dormez-vous ? — Mais à peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle recula de trois pas en pâlissant d'épouvante.

Au toucher de Catalina, l'homme assis avait roulé sur la neige comme une masse inerte. C'était un cadavre gelé, raide comme une statue; son visage était bleu et sa bouche entr'ouverte par un affreux sourire. L'aventurière et ses compagnons mourants étaient en face d'un de ces phénomènes dont les voyageurs ont plus d'une fois rendu compte et qui se pouvaient constater souvent à l'époque où les trafiquants d'esclaves faisaient passer les nègres de Buénos-Ayres au Pérou par les Cordilières; des cadavres ont pu, assure-t-on, se conserver ainsi pendant une année entière. Ce terrible spectacle produisit sur les trois déserteurs un effet différent : l'un des soldats, le plus malade, dont la vie s'était, pour ainsi dire, rallumée à l'espoir d'un prochain secours, s'affaissa bientôt, tomba, se roidit sur la neige et mourut. Catalina, tout au contraire, et son dernier compagnon puisèrent dans la terreur des forces nouvelles et se remirent en marche, après avoir dépouillé le mort des lambeaux qui pouvaient leur servir de vêtement. D'après leur estime, ils devaient avoir dépassé le sommet des montagnes, et désormais ils allaient descendre, avec une facilité de plus en plus grande, vers un plus doux climat. Ils marchèrent donc, mais le soldat perdit bientôt courage; ses forces étaient épuisées; le froid figeait le sang dans ses veines. Malgré les instances de Catalina, il voulut

s'asseoir pour reprendre haleine. Presque aussitôt sa tête tomba sur sa poitrine, ses yeux se fermèrent et ses membres se roidirent : il était mort.

Restée seule, l'aventurière se mit à genoux, se prit à pleurer et pria Dieu avec ferveur, sans doute pour la première fois de sa vie. Elle se leva un peu ranimée. Son premier soin fut de retourner les poches de son compagnon ; elle y trouva un briquet dont elle s'empara et huit doublons qu'elle prit également. Le pauvre diable n'en avait plus besoin. Cela fait, elle attacha sur son dos le dernier quartier de cheval, et, se recommandant à saint Joseph, elle continua d'avancer. Vers le soir, elle crut apercevoir un arbre dans le lointain, elle revenait donc vers le pays des vivants ! Elle rassembla tout ce qui restait en elle de force et d'énergie, et marcha si bien, qu'elle atteignit enfin cet arbre de salut ; mais là son courage la trahit, ses jambes tremblantes fléchirent, elle s'étendit sur la terre et tomba dans un état qui participait à la fois de l'évanouissement et du sommeil. Cet engourdissement dura toute la nuit ; quand elle revint à elle, le jour naissait, la température était relativement très-douce, et l'air tiède l'étouffait ; elle se sentit mourante de soif, de faim et de lassitude. Son cœur défaillait ; elle tenta vainement de remuer ses membres endoloris, de se traîner sur ses pieds déchirés ; alors le désespoir s'empara d'elle, et, appelant la mort,

elle se coucha sur le sol, comme avaient fait ses compagnons. Cependant son bon génie veillait sur elle : Catalina ne devait pas mourir ainsi. Sa tête avait à peine touché la terre, que la moribonde se releva brusquement : elle avait entendu les pas d'un cheval. Presque aussitôt deux cavaliers parurent.

Les deux inconnus ne furent pas peu surpris en apercevant à l'improviste, dans ce désert, un jeune homme déguenillé et mourant, qui, ne pouvant parler, tendait les mains vers eux pour implorer leur pitié. Ils s'arrêtèrent aussitôt ; l'un souleva Catalina dans ses bras, et l'autre baigna ses tempes avec une liqueur spiritueuse dont il lui fit avaler quelques gouttes ; elle se remit par degrés, et, quand elle eut repris ses sens, ils la placèrent sur un des chevaux et poursuivirent lentement leur route. Ces deux cavaliers étaient, comme Catalina l'apprit plus tard, les domestiques d'une riche señora qui faisait exploiter dans les environs une propriété considérable. On arriva, après une heure de marche, à l'habitation de cette dame. La moribonde renaissait à la vie, l'espoir l'avait ranimée. Elle put faire quelques pas en descendant de cheval et remercier la libératrice que la Providence lui envoyait. On prépara pour le voyageur perdu un excellent lit, et on lui porta, quand il fut réchauffé, un souper succulent dont il avait grand

besoin. Sa constitution de fer triompha de cette terrible épreuve. Catalina s'endormit et se réveilla, sinon complétement reposée, du moins bien portante. Un domestique qui guettait son réveil vint lui présenter, de la part de sa maîtresse, un bol de vin chaud, et déposa près du lit un habillement complet de drap bleu presque neuf, que l'on avait emprunté à l'un des gens de la maison, du linge, un chapeau et des chaussures. Un instant après, sur un désir que manifesta Catalina, on apporta dans sa chambre un vaste cuvier rempli d'eau tiède : c'était la baignoire de la maison. Notre aventurière se leva. Quand elle se fut baignée avec délices, quand elle eut peigné ses beaux cheveux noirs, dont elle paraissait, en toute occasion, fort satisfaite, quand elle eut endossé l'habit bleu qui se trouva juste à sa taille, elle se sentit pleine d'une vigueur nouvelle et fière de sa bonne mine. De leur côté, les habitants de la maison, lorsqu'ils la virent paraître, eurent grand'peine à reconnaître, sous les traits de ce beau jeune homme, le malheureux qu'on avait recueilli la veille.

IV.

La señora était une métisse, fille d'un Espagnol et d'une Indienne. Elle était veuve, si toutefois elle avait été bien officiellement mariée, et pouvait avoir une cinquantaine d'années : c'était une femme excellente, simple, charitable, suffisamment riche, dont les troupeaux bien gouvernés augmentaient chaque jour de valeur. Elle interrogea l'aventurière avec bonté, lui demanda son nom et son histoire. Celle-ci repondit qu'elle s'appelait Pietro Diaz, *alferez* au service d'Espagne, et, quant à son histoire, elle débita, avec son impudence ordinaire, un de ces contes qu'elle tenait prêts pour la circonstance. On trouva l'*alferez* charmant; il avait l'air martial, quoique si jeune

et sans barbe encore. On l'engagea à rester dans l'habitation tout le temps qu'il voudrait, toujours s'il lui plaisait. Il pouvait, si bon lui semblait, s'occuper de l'exploitation; on vivait heureux dans cette campagne isolée qu'on ne quittait guère, sauf pour aller faire quelques emplettes à Tucuman. Pietro, qui avait un goût médiocre pour l'existence bucolique, écouta cependant avec respect et en apparence avec plaisir les propositions de la bonne dame. Il laissa même percer un dégoût secret de l'état militaire, car, avant de chercher fortune ailleurs, il fallait se reconnaître. Cette situation nouvelle, si transitoire qu'elle dût être, avait bien son mérite dans les circonstances présentes, et il était sage, en attendant mieux, d'en prendre possession le plus agréablement possible. La causerie, qui s'était ainsi engagée sur un ton fort amical entre l'*alferez* et son hôtesse, durait depuis une heure, quand la porte s'ouvrit, et une charmante jeune fille entra : c'était Juana, la fille de la señora. Juana pouvait avoir seize ans. Née d'un père espagnol et d'une mère américaine, elle joignait à la physionomie piquante des Andalouses cette taille souple, cet œil velouté, cette langueur voluptueuse qui sont le partage des Péruviennes. Un collier de corail se détachait sur son teint d'une pâleur mate, même un peu bistrée, et ses longues boucles d'oreilles donnaient à sa

physionomie un air particulier d'étrangeté et presque de sauvagerie.

Elle salua l'*alferez* sans embarras, avec cette simplicité naturelle et gracieuse qu'on ne trouve guère, hélas ! dans les pays civilisés, où les maîtres de danse donnent cependant des leçons de distinction et de courtoisie. Dans le désert où elle avait passé sa vie, Juana n'avait guère vu d'autres hommes que les domestiques de sa mère ; on comprend la curiosité naïve avec laquelle elle regarda ce jeune étranger, dont l'apparition avait ce caractère mystérieux et romanesque qui a séduit, de tout temps et en tous pays, les imaginations féminines. Cet examen, il faut le dire, ne fut pas défavorable à l'*alferez*, et Pietro, de son côté, éprouva à la vue de la jeune fille un vif sentiment de sympathie et d'admiration. Il causa longuement avec elle et fut ravi de la candeur et de la grâce de cette belle enfant, que ses récits enthousiasmaient. Au bout d'une semaine, l'*alferez*, établi dans la maison comme un ancien ami, retenu par un charme secret dont il ne se rendait pas compte, ne songeait plus à partir. Ce charme, quel était-il ? Cela est délicat à expliquer ; c'était, disons-le sans détour, l'amour naissant qu'il inspirait à Juana, et qu'il excitait avec une curiosité coupable, mais naturelle à cet être incomplet et bizarre, amoureux de l'intrigue et de l'inconnu. Durant de longues soi-

rées, ses yeux suivaient avec intérêt tous les mouvements, toutes les pensées, si on peut le dire, de la gracieuse Indienne, et cette enfant de la nature se troublait de plus en plus sous ce regard qui n'était que curieux, mais qu'elle devait croire amoureux. Les jours s'écoulaient de la sorte. Inquiète et ne sachant que faire, la mère, qui devinait tout, se demandait comment elle pourrait mettre un terme à cette situation qu'elle jugeait embarrassante et qui l'était bien plus qu'elle ne le pensait. L'occasion se présenta bientôt.

La prudence d'une mère, si instinctive qu'elle soit, ne saurait guère empêcher deux jeunes gens, vivant sous le même toit, de se rencontrer sans témoins de temps à autre. Dans ces tête-à-tête que leur ménageait le hasard, aidé peut-être par le cœur de la jeune fille, la conversation devenait plus familière. L'*alferez* allait parfois jusqu'à prendre dans ses mains la main de Juana, avec une liberté qui pouvait sembler fraternelle. Un jour même, obéissant, il faut le croire, à un mouvement de coquetterie féminine et oubliant son déguisement, il se mit à lisser d'une main caressante les bandeaux noirs de la jeune Indienne, qui rougit, se troubla et n'eut pas le courage de le repousser. Émue, frémissante, la pourpre au front, le feu au cœur, Juana était belle comme l'amour. Catalina ne put résister au désir de baiser le beau

visage de sa compagne; elle passa un bras autour d'elle. La taille souple de la créole ploya comme un roseau et s'abandonna dans toute la beauté de son ravissant contour. Aussitôt Catalina tressaillit, fit un pas en arrière et s'assit; en ce moment, la señora parut; devant sa fille, elle feignit le plus grand calme et ne dit rien; mais, Juana étant sortie : — Señor alferez, dit-elle tout à coup, vous me trompez ! Et comme Pietro voulait répliquer, elle l'arrêta d'un geste : — Vous me trompez indignement, vous dis-je; vous étiez malheureux, perdu, mourant, je vous ai accueilli sans savoir qui vous étiez; nos soins vous ont rendu la vie; je vous ai offert dans cette maison tranquille la place d'un fils, et vous me répondez en cherchant à séduire une enfant sans défense avec l'impudeur d'un soldat ! — L'*alferez*, un instant confus, s'excusa en balbutiant; il allégua une affection toute fraternelle; ses caresses étaient fort innocentes; il était incapable de porter le déshonneur dans la maison de la señora (et celle-ci ne savait pas combien il disait vrai !). La bonne dame secoua la tête. — A quoi serviront mes plaintes ? ajouta-t-elle. Ma fille vous aime, et le ciel veut peut-être punir mon aveugle confiance. Le mal est fait, et seul vous pouvez le réparer. Si, comme vous le dites, vous aimez notre vie tranquille, si vous aimez ma fille, restez avec nous. Je ne vous demande pas l'histoire

de vos aïeux ; je ne veux point savoir si vous êtes riche ou pauvre. Au désert, la bonté du cœur vaut mieux que la noblesse, et le travail tient lieu de fortune. Voulez-vous être mon fils, soyez-le. — Et comme Catalina, fort embarrassée, ne répondait rien, la señora reprit d'une voix sévère : — Si au contraire, comme votre silence me le fait craindre, vous n'êtes qu'un lâche séducteur, partez, señor, partez ce soir; on vous conduira à Tucuman, et que Dieu vous protége !

La digne femme était une excellente mère assurément. Elle adorait sa fille, mais il ne faut pas exagérer son désintéressement. Dans ses idées, Pietro Diaz, bien qu'elle ne le connût guère, était un fort bon parti pour Juana. Riche ou pauvre, *alferez* ou non, c'était un Espagnol. Or, à ses yeux, un Espagnol était ce qu'est encore en Amérique un blanc pour une fille de couleur. Les Espagnols, à cette époque, étaient rares aux pieds des Cordillères; celui-là parti, qui le remplacerait? Et je n'affirmerais pas que l'excellente señora n'eût mûrement pesé toutes ces considérations bien avant l'heure décisive. Toujours est-il que l'alternative était fort embarrassante pour Catalina. Béatrix de Cardenas et son ancien maître Urquiza lui revinrent en mémoire; il fallait, comme alors, gagner du temps, et c'était le moment de jouer la seconde représentation d'une scène presque pareille : elle

le fit avec toute la grâce d'un jeune premier de l'Opéra-Comique.— Juana était un ange de beauté, dit-elle, et la señora la meilleure des mères! Devenir son fils, quel sort plus heureux pourrait rêver un pauvre soldat perdu loin de son pays! — et mille protestations encore. On s'attendrit, comme il était naturel, on s'embrassa, et le mariage fut arrêté. Il eût été plus simple assurément de profiter de la seconde proposition de la señora et de partir pour Tucuman avec le mépris peu embarrassant de la bonne mère; mais la simplicité, comme on a pu le voir, n'était pas le fait de Catalina. Les imbroglios ne lui déplaisaient point, et il lui répugnait en ce moment de jouer le rôle d'un ingrat; elle accepta donc la plus difficile alternative.

Sur une proposition faite par l'*alferez*, on décida, peu de jours après, que le mariage serait célébré à Tucuman. La nécessité de faire quelques achats indispensables, la difficulté de mander à l'habitation un prêtre et des témoins, d'autres raisons encore, motivaient suffisamment la demande de Pietro, qui, malgré son génie, ne découvrait pas, pour se tirer d'affaire, d'expédient meilleur que ce voyage et cet ajournement. Fuir seul, à travers un désert inconnu et sans laisser de traces, n'était pas, cette fois, chose facile; il n'avait pas, ainsi qu'à Païta, la ressource de l'Océan, qui l'avait absorbé comme un point dans son immensité. A

Tucuman, au contraire, les bruits de la ville, les hasards sans nombre d'une vie nouvelle pouvaient faciliter sa désertion et couvrir sa retraite. On partit donc pour Tucuman, et l'on y arriva sans encombre. Une semaine ne s'était pas écoulée, que l'*alferez* avait fait dans la ville d'excellentes connaissances et repris sans vergogne ses anciennes habitudes de la Conception. Vêtu comme un riche *caballero*, grâce à la señora, il passait sa vie dans les tripots, jouant comme un forcené, en compagnie d'une douzaine de Portugais, qui étaient les *grecs* de Tucuman. Les huit doublons ravis au soldat gelé dans la cordilière y passèrent bientôt, et furent suivis de beaucoup d'autres, que l'on emprunta, sous différents prétextes, à la future bellemère. Diaz, ordinairement heureux au jeu, s'étonna de la persistance de cette veine mauvaise, et il se prit à soupçonner la probité de ses nouveaux amis. Il étudia leurs physionomies, surveilla leurs gestes, leurs regards, leurs doigts surtout. Comme il était expert, je le dis à regret, en prestidigitation, il s'aperçut bientôt qu'il était volé. « Otez d'un Espagnol tout ce qu'il a de bon, dit un proverbe méchant et menteur, il vous restera un Portugais. » C'était l'avis de l'*alferez;* mais, malgré son mépris pour ses partenaires, il songea que, seul contre douze, il risquait gros à se fâcher, et que ces industriels ne reculeraient pas devant un coup de poignard pour

échapper aux suites d'un scandale. Il patienta donc et perdit avec beaucoup de sang-froid jusqu'à son dernier réal. Le personnage qui jouait contre lui et qui avait par conséquent hérité de ses onces et de ses douros, Fernando de Acosta, pour l'appeler par son nom, se leva, la partie finie, prit son chapeau et sortit. L'*alferez* en fit autant presque aussitôt, en apparence avec le plus grand calme; mais, dès qu'il fut dans la rue, il se mit à courir sur les traces de son antagoniste. Quand il eut entrevu, au clair de la lune, sa silhouette profilée sur les murailles, il régla sa marche sur la sienne, et se contenta de le suivre à quinze pas. Après un quart d'heure de chasse, il vit Fernando de Acosta, qui marchait légèrement en sifflant une romance, s'arrêter tout à coup devant une petite porte, prendre une clef et l'introduire dans la serrure. En un moment, l'*alferez* eut rejoint Fernando, et, lui frappant brusquement sur l'épaule : — Señor *portugués,* lui dit-il, vous êtes un voleur ! — L'autre se retourna, et, reconnaissant Pietro Diaz : — C'est possible, señor, répliqua-t-il ; mais je n'aime pas qu'on me le dise ! — Et il mit l'épée à la main. L'*alferez* n'avait pas voulu l'assassiner ; il lui avait donné le temps de se reconnaître, mais c'est tout ce que son exaspération lui permettait de faire, et le Portugais était à peine en garde, que Pietro, partant d'un coup droit, lui passa son épée au tra-

vers du corps jusqu'à la coquille. Fernando tomba mort sans pousser un cri ni un soupir.

Le premier mouvement de l'*alferez* fut de reprendre sa bourse, le second de regarder attentivement dans la rue, d'écouter avec angoisse, de s'assurer enfin que nul n'avait pu le voir ni l'entendre. La ville était silencieuse, partout les lumières s'étaient depuis longtemps éteintes. Diaz, rassuré, essuya soigneusement son épée et la remit dans le fourreau. Après un instant de réflexion, voici le parti auquel il s'arrêta : la clef du Portugais était dans la serrure, il ouvrit la petite porte avec précaution et traîna le cadavre jusqu'à la première marche de l'escalier; puis, ayant ôté la clef de la serrure, il la remit dans la poche de Fernando; cela fait, il sortit en tirant, avec le moins de bruit possible, la porte derrière lui. Dans la rue, il prêta de nouveau l'oreille; le calme était toujours profond. Alors, bien convaincu que la nuit garderait son secret, il rentra dans la maison de la señora, où il logeait, et se coucha sans trop de remords, se disant qu'après tout il s'était conduit en *caballero*. Diaz s'endormit tard cependant; le lendemain, quand il se réveilla en sursaut, il vit devant lui le corrégidor et quatre alguazils.

Cette fois, il n'y avait ni fuite ni résistance possibles. L'*alferez*, la mort dans le cœur, regarda les

estafiers avec un étonnement simulé, et demânda d'un ton qu'il essaya de rendre assuré ce qu'on lui voulait. La réponse était prévue. — Et de quoi m'accuse-t-on, mon Dieu? continua-t-il. — D'assassinat, répliqua froidement le corrégidor. Pietro, voulant jouer jusqu'au bout la surprise, tenta de sourire, mais il n'y réussit pas. Il fallut se lever en toute hâte; on ne lui permit pas même de parler à la señora. Seulement, comme il descendait l'escalier, une porte s'entr'ouvrit sur son passage, et il crut apercevoir le visage pâle et baigné de larmes de la pauvre Juana. Une demi-heure plus tard, l'*alferez* était sous les verrous. Dans ce temps-là, on ne laissait pas languir les prisonniers sous le coup d'une prévention quelconque; on arrivait au fait sur-le-champ; la justice était fort expéditive. En un jour, l'instruction de l'affaire fut terminée, l'acte d'accusation dressé. On vint interroger le captif à deux reprises différentes : il nia tout avec une effronterie sans pareille. Il déclara, ce qui était vrai, qu'il n'était jamais entré dans l'appartement de Fernando de Acosta, qu'il le connaissait à peine, qu'il ne pouvait donc s'être querellé dans sa maison avec lui, et que les gens de son espèce attaquaient leurs ennemis face à face, en plein air, et non pas dans les couloirs comme des assassins. Par malheur, à la grande stupéfaction de Pietro, un témoin comparut : c'é-

tait un homme de mauvaise mine qu'il n'avait jamais vu de sa vie; celui-ci déclara cependant qu'il connaissait parfaitement l'*alferez;* que ce n'était point un mystère dans le quartier qu'il courtisait la femme de Fernando de Acosta; que, selon toute probabilité, l'amant surpris s'était débarrassé dans l'escalier du mari trop confiant, et que, le coup fait, il avait sauté par la fenêtre, voulant sans doute détourner les soupçons ou les laisser tomber sur les habitants de la maison. Il ajoutait qu'un de ses amis avait vu, vers minuit, l'accusé sauter d'un balcon dans la rue. Cet ami, qui était un autre mécréant de la même espèce, déposa en effet qu'il avait parfaitement reconnu l'*alferez,* lorsqu'il était descendu du balcon, mais que, pensant qu'il s'agissait d'une intrigue d'amour, il avait négligé d'en instruire l'autorité. Que répondre aux accablantes allégations de ces imposteurs soudoyés sans nul doute par la bande portugaise? L'*alferez,* atterré, ne répliqua rien, sinon qu'il était innocent, et que les témoins étaient des menteurs infâmes. Cette affirmation, que n'appuyait aucune preuve, était insignifiante, et l'*alferez* fut condamné, séance tenante, à être pendu jusqu'à ce que mort s'ensuivît, sur la grande place de la ville, le huitième jour, au coucher du soleil.

Cette sentence inattendue, et qui prêtait si peu

à l'équivoque, donna fort à réfléchir à Catalina. Être condamnée comme amant de la señora de Acosta, c'était jouer de malheur. L'idée lui vint sur-le-champ de confondre les imposteurs en avouant ce qu'elle était; mais comme elle se décidait à cette déclaration, une pensée la retint. A quoi servirait cet aveu? prouverait-il qu'elle était innocente du meurtre de don Fernando? Le bruit que ne manquerait pas de faire une pareille révélation ne se ferait-il pas entendre par-delà les Cordilières, jusqu'en Espagne peut-être? Et si elle se disculpait par cet aveu (ce qui était fort douteux) du meurtre de don Fernando, ne s'exposait-elle pas à voir rechercher dans sa vie passée quelques peccadilles au moins équivalentes? L'inquisition ne viendrait-elle pas d'ailleurs à s'occuper d'elle? et que penserait l'inquisition de son travestissement, de son existence aventureuse? N'y avait-il pas là un cas de sorcellerie qui pouvait la mener au bûcher? Mourir pour mourir, mieux valait encore la corde que la torture et le gibet qu'un auto-da-fé. L'amour de la vie luttait secrètement en elle cependant, et Catalina s'attachait à l'aveu de son sexe comme à une espérance dernière. Durant ces hésitations, sept jours s'étaient écoulés, et la prisonnière sentit son cœur faiblir, lorsqu'elle vit, à travers les barreaux de son soupirail, disparaître derrière les montagnes les derniers rayons de son

dernier soleil. En ce moment, quatre religieux entrèrent dans la prison ; ils venaient préparer le condamné à la mort. Le premier qui parut était un homme d'une physionomie énergique et fine. Catalina crut remarquer qu'il lui faisait des signes d'intelligence, et un frisson la prit quand elle aperçut entre ses doigts un chiffon de papier qu'il lui montrait à la dérobée. Elle vint d'un air de componction se jeter à ses genoux et appuyer son front sur ses deux mains ; dans ce mouvement, elle put saisir le mystérieux billet, et, en se relevant, elle le fit glisser dans sa poche. — Je suis heureux, mon fils, lui dit le moine, de vous trouver dans ces pieuses dispositions. Recueillez-vous un instant et préparez-vous à une bonne confession. — L'*alferez* songeait au billet et n'écoutait guère ce que disait le moine. Il comprit cependant qu'en faisant mine de se recueillir, il pouvait se dérober un instant à la surveillance des quatre religieux, et il alla s'agenouiller devant son grabat. Là, il ouvrit le papier mystérieux et y lut furtivement ces seuls mots : *Ne vous confessez pas. J.* — Après une seconde de réflexion : — *Caramba!* mes bons frères, s'écria Catalina en se relevant tout à coup, que venez-vous faire ici ? Et comme les religieux reculaient avec effroi : — Vous voulez me confesser, dites-vous ? Et qui vous dit que je veuille me confesser, moi ! Allez, je n'ai que faire de vous et lais-

sez-moi en paix. Les moines, très-surpris, cherchèrent à calmer cette colère subite; ils parlèrent au condamné de la mort qui l'attendait et du monde inconnu qui s'ouvrait au-delà; mais l'*alferez* répondit qu'il ne craignait pas la mort et qu'il ne croyait pas à l'autre vie. S'il était chrétien ou païen, c'est ce qu'il ignorait, ne s'étant jamais occupé de pareilles choses. Né dans les camps, il avait combattu sur terre et sur mer, depuis son enfance, en loyal soldat; il était innocent du crime dont on l'accusait: que fallait-il de plus? Après avoir épuisé inutilement toutes leurs formules d'exhortations, les religieux sortirent du cachot, déplorant l'impiété du condamné : sur la proposition de l'un d'entre eux, ils allèrent chez le corrégidor pour le supplier d'ajourner l'exécution et de laisser à cette âme égarée le temps d'entrer dans une voie meilleure. L'avertissement mystérieux, c'était à Juana que la prisonnière le devait, et on comprend maintenant quelle pensée l'avait dicté.

Cette pensée, Catalina d'abord n'avait pas su la deviner. Quant au corrégidor, un instant inflexible, il finit cependant par s'adoucir, et accorda aux religieux douze heures de délai, après lesquelles, ajouta-t-il, le condamné pouvait aller au diable si bon lui semblait. La journée du lendemain se passa en prières, en exhortations inutiles. Catalina, apprenant la cause de l'ajournement,

n'eut garde de se laisser toucher si vite par la grâce; elle espérait. Vers le soir cependant, son courage diminua; elle pâlit lorsqu'à l'heure dite elle entendit les verrous se tirer et les portes s'ouvrir : c'étaient les exécuteurs. Bientôt après, Catalina, revêtue par-dessus ses habits d'une robe de laine blanche, sortit de la prison pieds nus, un cierge à la main, et escortée d'un détachement d'infanterie. Une longue file de religieux, la croix en tête, le rosaire à la main, attendait le condamné; une foule immense se pressait sur la place, qu'inondaient les lueurs rouges du couchant. Quand parut l'*alferez,* un sourd murmure s'éleva de toutes parts; il était fort pâle, mais sa démarche était ferme et son œil étincelait. *Que joven! que bonito! que juapito!* (qu'il est jeune! qu'il est joli!) disaient les femmes. Au moment où le cortége allait se mettre en marche, Catalina reconnut dans la foule le religieux de la veille; il lui sembla que ses regards se portaient de tous côtés avec anxiété : il y avait donc quelque espérance dans l'air? On arriva bientôt sur la grande place, et le condamné put voir de loin l'instrument du supplice. Le gibet avait la forme d'un F; un enfant, à cheval sur le bras supérieur, attachait en ce moment la corde, des alguazils refoulaient la multitude. Catalina n'en vit pas davantage, car ses yeux se troublèrent et ses oreilles commencè-

rent à bourdonner. Elle avançait pourtant comme poussée par une force indépendante d'elle-même, et elle arriva sous la potence. Le corrégidor, monté sur une mule blanche, remit la sentence au chef des alguazils, qui la lut à haute voix. Pendant ce temps, une sorte de surexcitation s'emparait de Catalina, et un étrange sentiment d'amour-propre lui rendit tout son sang-froid. Le bourreau nouait la corde savonnée. « Ivrogne ! lui dit-elle, tu ne sais pas faire ton métier ! » Et, lui arrachant la corde des mains, elle fit elle-même un de ces nœuds savants dont les matelots ont le secret. La foule ne put alors contenir son admiration; des voix crièrent : Grâce ! grâce ! Le corrégidor, craignant une émeute, fit signe au bourreau de se hâter; mais en ce moment un cri perçant retentit, et un cavalier couvert de poussière, débouchant au grand galop sur la place, vint remettre une dépêche au corrégidor. Un silence profond succéda aux murmures qu'avaient excités les apprêts du supplice; un vif sentiment de curiosité, qui gagna le bourreau lui-même, se peignit sur tous les visages. Dès que le corrégidor eut jeté les yeux sur la dépêche, il donna l'ordre de suspendre l'exécution et de ramener le condamné dans la prison. Une immense acclamation, longtemps contenue, éclata de tous côtés à la fois; la foule s'ébranla, les alguazils s'empressèrent, et

tandis que les groupes se formaient, que les moines eux-mêmes se questionnaient avec étonnement, que la population tout entière se perdait en conjectures, Pietro, escorté des exécuteurs, avait regagné la prison.

On connut bientôt la cause de cet incident inattendu. La dépêche qui avait sauvé la vie au condamné venait de la Plata; elle était expédiée par le président don Martin de Mendiola. Quelques jours auparavant, les deux témoins qui avaient déposé contre Catalina étaient tombés entre les mains de la justice. C'étaient deux misérables spadassins aux gages du premier venu. Condamnés à mort pour leurs méfaits et soumis préalablement à la question, ils avaient avoué, entre autres crimes, qu'ils ne connaissaient pas Pietro Diaz, et qu'ils avaient été payés pour le dénoncer. Le président avait écrit sur-le-champ aux autorités de Tucuman pour les prévenir qu'elles eussent à suspendre ce procès, qui devait être porté devant la juridiction supérieure de la Plata. On devine que la señora n'avait pas été étrangère à cet événement. Après avoir inutilement invoqué la pitié du corrégidor de Tucuman et vainement tenté sa cupidité, elle était partie pour la Plata en toute hâte, laissant Juana sous la garde d'une femme de confiance et d'un franciscain tout dévoué. A la Plata, ses démarches avaient été plus heureuses. Ac-

cueillie avec distinction par don Martin, ancien ami de son mari, elle avait fort activé la justice et contribué sans nul doute au départ précipité du courrier extraordinaire qui devait sauver son futur gendre. Catalina lui dut avec la vie l'indulgence de ses nouveaux juges; transportée deux jours plus tard à la Plata, son procès y fut revisé, et, comme aucune charge sérieuse ne s'élevait plus contre elle, elle fut acquittée et mise en liberté.

Cette affaire, comme on pense, avait fait grand bruit dans la province. L'*alferez* Pietro était l'objet d'une curiosité générale, et son aventure, le sujet intarissable de toutes les conversations. Cette situation, si équivoque qu'elle fût, car la justice des hommes a le triste privilége d'imprimer le plus souvent une marque fâcheuse sur le front même de ceux qu'elle absout, ne déplaisait pas à cette nature plus orgueilleuse que délicate. La señora, désolée de tout ce bruit, n'aspirait qu'à regagner sa paisible retraite; mais don Martin lui fit comprendre que le moment était mal choisi pour un mariage : l'intérêt de Juana, assurait-il, exigeait que l'on donnât aux événements le temps de s'assoupir; il soutint avec force son opinion et repoussa les objections de la señora en homme qui en sait plus qu'il n'en veut dire. Quel que fût le fond de sa pensée, il servit merveilleusement l'*alferez*, pour qui ce mariage était presque aussi redoutable

que la potence. La señora consentit enfin à une séparation qu'on lui assura devoir être de courte durée; elle donna de l'argent à l'*alferez*, qui feignit, en la quittant, un grand désespoir, et jura d'être avant trois mois aux pieds de la meilleure des mères et de la plus belle des fiancées. Aussitôt après le départ de l'excellente femme, don Martin fit appeler Pietro. « Señor *alferez*, lui dit-il en le regardant fixement, n'avez-vous jamais habité la Conception, et n'avez-vous pas connu le capitaine Miguel de Erauso? c'était mon ami. » Catalina pâlit affreusement. « Si vous m'en croyez, continua-t-il, vous partirez ce soir, vous irez droit devant vous tant que vous trouverez de la terre, vous changerez de nom, et vous ne mettrez plus le pied dans ce pays. A bon entendeur, salut! » L'*alferez* ne se fit pas répéter deux fois ce conseil, et il alla sur-le-champ faire emplette d'un cheval; une heure après il sortait de la ville.



V.

La cité la plus prochaine était la Paz ; ce fut vers la Paz qu'il se dirigea, et il y arriva assez rapidement grâce à la vigueur et à l'agilité de sa monture. Le cheval qu'il venait d'acheter à fort bon compte était un animal superbe, noir, sans tache, luisant comme l'aile d'un corbeau ; avec sa crinière nattée suivant la mode andalouse, sa selle de cuir jaune brodée de laine rouge et piquée de fil blanc, c'était bien la monture d'un élégant *caballero.* Cheval et voyageur furent remarqués en arrivant sur la place de la ville ; les curieux s'attroupèrent et se demandèrent quel pouvait être cet étranger. Catalina, peu intimidée, satisfaite au contraire de la bonne impression qu'elle produi-

sait, s'approcha de l'un des groupes et se fit indiquer la meilleure *fonda.* Parmi ceux qu'elle interrogeait, l'aventurière remarqua deux soldats d'assez mauvaise apparence, qui semblaient observer avec un intérêt particulier tous ses gestes et qui surtout examinaient son cheval avec une curiosité suspecte. Elle avait à peine tourné bride pour gagner l'auberge, que ces deux hommes, après s'être consultés à voix basse, abordèrent respectueusement un personnage vêtu de noir qui passait auprès d'eux, et, lui montrant l'*alferez,* ils parurent lui donner quelques vives explications. Catalina, sans se retourner, avait tout vu avec cette perspicacité singulière que donne l'inquiétude. Son premier mouvement avait été de faire bondir son vigoureux cheval noir, et de fuir, sans trop savoir pourquoi, de toute sa vitesse ; le second, au contraire, fut de ralentir sa marche avec un calme imposant et d'attendre. Elle n'attendit pas longtemps ; un alguazil s'approcha d'elle et lui dit en la saluant que l'alcade désirait parler à sa seigneurie. L'*alferez* rendit avec courtoisie son salut à l'alguazil et le suivit en se composant pour la circonstance une physionomie tout-à-fait souriante. L'alcade s'entretenait encore avec les deux soldats, et les promeneurs, qui pressentaient une scène intéressante, s'étaient groupés derrière lui. Quand l'*alferez* se fut approché : « C'est bien lui, monsei-

gneur, c'est bien lui! murmurèrent les soldats. » Catalina se sentit pâlir. « Que me veut votre excellence? » demanda-t-elle à l'alcade en le saluant avec respect. Le fonctionnaire fixa sur l'étranger un regard scrutateur qui ne contribua pas à le rassurer. « Señor caballero, lui dit-il, je ne vous connais pas, et ces deux soldats affirment que le cheval que vous montez leur appartient; ils déclarent qu'il leur a été volé, et offrent de le prouver; qu'avez-vous à répondre? » Catalina, préparée à tout autre événement, s'attendait si peu à cette accusation, que la voix lui manqua, elle demeura un instant confuse et rougissante. Le regard sévère de l'alcade et un sentiment de satisfaction qui se peignit sur la figure des accusateurs lui rendirent son sang-froid. Détachant sans mot dire la *capa* qui couvrait l'arçon de sa selle, elle la jeta sur la tête de son cheval de façon à l'envelopper complétement depuis les oreilles jusqu'aux naseaux. — Monseigneur, dit-elle ensuite à l'alcade, je supplie votre excellence de demander à ces *caballeros* quel est l'œil qui manque à ce cheval; c'est le droit ou le gauche, non point un autre, et ils ne peuvent se tromper. — Bien, dit l'alcade. Vous entendez, ajouta-t-il en s'adressant aux soldats, de quel œil ce cheval est-il borgne? — Les soldats embarrassés se turent. — Répondez sur-le-champ! continua l'alcade. — De l'œil gauche, dit

un des soldats. — Non, de l'œil droit, affirma l'autre. — Vous ne vous entendez guère, remarqua l'alcade. — C'est de l'œil gauche, s'écrièrent à la fois les deux accusateurs. Ce cheval a l'œil gauche crevé; nous avons pu hésiter une minute, mais nous sommes sûrs maintenant de ce que nous avançons. L'*alferez* enleva son manteau et découvrit les oreilles de sa monture. — Que votre excellence, dit-il à l'alcade, veuille bien examiner la tête de mon cheval; elle verra qu'il n'est pas borgne le moins du monde et que ses deux yeux sont excellents. Après avoir regardé : — Qu'on arrête ces deux dénonciateurs ! s'écria l'alcade; ce caballero est dans son droit, et ce sont deux coquins. Aussitôt la foule s'empressa autour de l'*alferez,* qui reprit en riant avec les curieux le chemin de la *locanda.*

Catalina n'y était pas établie depuis une heure et elle avait à peine eu le temps de réparer le désordre de sa toilette de voyage, lorsqu'on vint la prévenir que le señor don Antonio de Calderon demandait à lui parler de la part de l'alcade. Quel pouvait être ce nouveau message? Qu'annonçait cette visite? Était-ce une seconde aventure? Quoi qu'il en pût être, l'*alferez* ne pouvait refuser de recevoir l'envoyé de l'alcade; il le fit prier de monter chez lui. Dès que don Antonio parut, sa politesse et sa physionomie joviale dissipèrent à l'instant les craintes

du voyageur. Il était, lui dit-il, le neveu de l'évêque de Cuzco et le cousin de l'alcade de la Paz, et il venait, de la part de ce dernier, lui exprimer tout le regret qu'il éprouvait de la ridicule scène du cheval. On punirait les deux soldats comme ils le méritaient; mais son cousin l'alcade serait heureux de pouvoir lui en donner lui-même l'assurance, et il l'envoyait (quoique à son regret il ne connût ni le nom, ni le pays, ni la qualité du voyageur) pour lui demander s'il voudrait lui faire l'honneur de venir dîner chez lui. Catalina respira fortement; puis, se rappelant le conseil du président de Tucuman : — Je me nomme don José de Salta, répondit-elle; je suis *alferez* au service de sa majesté catholique; mon pays est la Biscaye, et je me rends à Cuzco pour mes affaires. — Quelle bonne fortune! s'écria don Antonio; mon cousin est Basque comme vous, et comme vous il part demain pour Cuzco. Si cela vous convient, señor *alferez*, nous ferons route ensemble.

Voyager sous la protection des lois, avec la justice elle-même, rien assurément ne pouvait mieux convenir à notre héroïne, que commençaient à lasser des aventures infiniment trop multipliées. Elle accepta donc l'invitation avec empressement et suivit don Antonio chez l'alcade. Don Pedro de Chavarria (ainsi se nommait l'éminent fonctionnaire) attendait son invité; il le reçut à merveille,

lui témoigna ses regrets de la sotte aventure, et le présenta à doña Maria, sa femme, belle Andalouse qu'il avait épousée un an auparavant. Doña Maria était le type parfait des Sévillanes, du genre de beauté desquelles on se fait en général une très-fausse opinion. Elle n'était pas petite et vive, brune et piquante comme les beautés de Cadix, ni blanche et voluptueuse comme les femmes de Valence: c'était une grande personne blonde à la taille admirablement svelte, avec des yeux noirs frangés de longs cils bruns. Son regard éclatant et tout-à-fait méridional contrastait étrangement avec la blancheur de son teint et la couleur de ses cheveux; c'était un singulier mélange de douceur germanique et d'énergie arabe. Je ne parle point de ses pieds, elle n'en avait presque pas. Bref, l'*alferez* la trouva fort à son gré. Merveilleusement accueilli dans la maison de l'alcade, il déploya pour plaire toutes les grâces de son esprit. Il raconta avec à-propos, et sans fatiguer son auditoire, quelques épisodes de ses voyages. Il parla de choses qu'il savait, de beaucoup d'autres qu'il ne savait pas, détournant adroitement la conversation et la variant avec art. Il plut, en un mot, dans le salon de cette petite ville, où sans doute les beaux diseurs étaient rares. Ce devait être un précieux compagnon de route, pensaient ses hôtes, et l'alcade se réjouissait autant de l'heureuse rencontre que don José lui-

même. La clairvoyance n'était pas la vertu principale de don Pedro de Chavarria, et l'*alferez* savait à quoi s'en tenir à cet égard. Dès la première heure, il avait remarqué que les beaux yeux de la señora rencontraient bien souvent les regards du cousin Calderon, et ils semblaient avoir en ce moment mille secrets à leur dire. Avant la fin de la soirée, don José ne doutait plus du malheur de l'alcade. Comme, au demeurant, ce n'était pas son affaire, il s'en préoccupa peu et prit congé de ses hôtes pour aller faire ses préparatifs de départ.

Depuis longtemps Catalina n'avait éprouvé une aussi grande tranquillité d'esprit; tous les obstacles s'aplanissaient devant elle. Qui eût pu lui dire, en effet, que cette soirée qui faisait sa sécurité, que cet amour qu'elle venait de deviner, renfermaient en germe une sanglante tragédie qui devait bientôt mettre un terme à sa folle et vagabonde existence!

Le lendemain, lorsque don José se rendit à l'heure convenue devant la porte de l'alcade, il y trouva une caravane entière prête à partir. On avait préparé pour doña Maria une de ces litières ou portantines, sorte de chaises à porteurs soutenues par deux mulets, moyen de transport fort en usage à cette époque dans les pays espagnols, et dont on retrouve communément encore le modèle en Sicile. Quatre domestiques bottés jusqu'aux hanches, ar-

més jusqu'aux dents, montés sur des mules vigoureuses, se disposaient à escorter leur maîtresse. Un beau genet, tenu en main, attendait don Pedro de Chavarria, et le señor Calderon arriva bientôt caracolant avec grâce sur un de ces chevaux roses dont l'étrange nuance se rencontre assez souvent dans les races espagnoles. C'était un long et pénible voyage que celui de la Paz à Cuzco, et les dames de notre époque, habituées au moelleux balancement de leurs berlines, s'arrangeraient mal de pareilles excursions, à travers des pays sauvages et déserts, dans une litière au rude tangage. Doña Maria parut enveloppée du haut du peigne au bout des pieds dans sa mantille de satin, un œillet rouge à chaque tempe et son éventail à la main; elle salua l'*alferez* d'un geste gracieux, Calderon d'un doux regard, et monta dans la portantine. Les cavaliers enfourchèrent leurs chevaux, et la caravane se mit en route.

En marchant quatre heures le matin et quatre heures dans l'après-midi, par des chemins détestables, on ne pouvait faire par jour plus de dix à douze lieues. Le soir, on arrivait à quelques huttes misérables, à quelque *venta* désemparée, c'est-à-dire à une écurie au bout de laquelle on avait réservé un recoin qui servait à la fois de cuisine, de sellerie, de salon et de chambre à coucher. On y dînait comme on pouvait; les domestiques de l'alcade

disposaient avec des toiles et des *mantas* une sorte de chambre et une manière de lit pour doña Maria; les hommes s'arrangeaient de leur mieux dans la paille. La belle Andalouse ne semblait pas s'apercevoir de la longueur et des fatigues de ce voyage. Suivant du regard tout le jour l'heureux Calderon, qui posait sous ses beaux yeux avec la jactance espagnole et faisait exécuter à son cheval rose des *fantasias* continuelles, elle semblait vraiment penser à bien autre chose. Le mari, qui ne posait pas, chevauchait plus paisiblement derrière la litière. Don Pedro était un de ces Espagnols courts et trapus dont le regard n'a rien de débonnaire, et dont le teint rappelle le visage d'Othello. Après quelques jours de voyage, l'*alferez* crut remarquer que la physionomie naturellement sombre de l'alcade se rembrunissait de plus en plus. Il vit le soupçon naître et grandir dans ce cœur passionné. Bientôt il pressentit un drame. Que faire? Ivres de jeunesse et d'amour, les deux amants se laissaient aller au cours de la vie, sans songer au danger, comme ces beaux cygnes qu'entraîne paisiblement le courant d'un fleuve et qu'attend plus loin la balle du chasseur. L'*alferez*, pendant le voyage, s'était lié avec Calderon; mais celui-ci ne lui avait guère parlé que de sa maison, de sa fortune, de ses chevaux et de son oncle, surtout de son oncle, l'évêque de Cuzco. De son amour, il n'avait pas dit un seul mot à l'*al-*

ferez, et celui-ci, tout en se proposant de donner à Calderon un avertissement charitable, ne pouvait se cacher que cette réserve rendait plus difficile encore et plus délicate l'exécution de son projet.

Cependant on marchait toujours et l'on gagna la dernière étape. C'était une petite ville, de construction récente, à dix lieues de Cuzco. Depuis peu de temps, une sorte d'administration civile était établie dans cette bourgade, et il se trouva que le corrégidor était fort connu de Pedro de Chavarria. Il fut aisé, grâce à lui, de procurer à la belle voyageuse un logement plus convenable que les gîtes des jours précédents. On prépara pour elle un petit pavillon de plaisance attenant à la maison du corrégidor. Ce pavillon, construit en bois et établi dans un jardin, renfermait une seule chambre au rez-de-chaussée, et au-dessus un petit grenier. Cette chambre avait deux fenêtres élevées de six à huit pieds au-dessus du sol et une porte précédée d'un perron tapissé de plantes grimpantes. Ce fut là que l'on prépara le logement de doña Maria; elle ne craignit pas de passer la nuit seule à une si petite distance de la maison du corrégidor, et préféra le kiosque qu'habitait provisoirement le fonctionnaire à une chambre humide encore, ouverte à tous les vents, dont elle laissa la jouissance à son hôte et à son mari. L'*alferez* et Calderon s'établirent comme ils purent dans la meilleure *lo-*

canda de la ville. On dîna gaiement ensemble et l'on passa la soirée dans le pavillon du jardin. C'était une belle nuit d'été; une tiède brise balançait les arbres fleuris; l'air était chargé de senteurs énervantes; en un mot c'était un de ces soirs « où toute femme doit désirer qu'on l'aime. » Assise auprès d'une des croisées ouvertes, doña Maria, pâle et distraite, soutenant d'une main son front, broyant de l'autre une fleur de jasmin, les yeux fermés à demi, semblait sommeiller, mais elle ne sommeillait pas. Calderon avait découvert une guitare. On n'est pas Andalou sans savoir chanter un *jalero* ou un *fandango*, et le beau jeune homme avait une de ces voix chaudes et vibrantes qui appartiennent exclusivement à l'Italie et à l'Espagne, voix de pêcheurs qu'aucune étude n'a brisées et dont les notes fortes et pures font rêver, où qu'on les entende, aux gondoles, aux lagunes, aux nuits étoilées. Il chantait en frappant des doigts sur sa mandoline une série de ces quatrains espagnols qui se succèdent, on ne sait pourquoi, sans avoir ensemble aucun rapport, et dont les paroles, souvent mélancoliques, parfois étranges ou mystiques, contrastent d'une façon bizarre avec l'air animé qui les accompagne :

Aquel pajarillo, madre
Que canta en la verde oliva

Digale, por Dios, que calle
Que su canto me lastima.

Ya no soy yo la que era
Ni la que solia ser
Soy un cuadro de tristeza
Arrimado a una pared.

Yo me enamore del aire
Del aire de una mujer,
Como la mujer es aire.
En el aire me quede.

« Ce petit oiseau, ma mère, qui chante dans le vert olivier, dites-lui, pour Dieu, de se taire; son chant me navre.

« Je ne suis plus déjà celle que j'étais, celle que je fus toujours; je suis un tableau de la tristesse accroché à un mur.

« Je suis amoureux de l'air, de l'air d'une femme; et, comme la femme est de l'air, je vis dans l'air. »

Le corrégidor écoutait avec émotion ; il songeait sans doute à la patrie absente. L'alcade regardait et pensait. L'*alferez* était fatigué, il étouffait de temps à autre un bâillement. Vers onze heures doña Maria congédia les visiteurs. Le corrégidor sortit le premier avec l'alcade, tandis que l'*alferez* cherchait son chapeau et que Calderon s'attardait aussi, comme s'il lui manquait quelque chose. Au moment où don José (pour donner à l'*alferez* son nouveau nom) allait s'éloigner, il vit doña Maria debout promener de Calderon à la

porte ouverte un regard furtif et souffler presque en même temps une des lumières, pantomime qu'en tout temps et en tous pays les amants ont traduite ainsi : Vous entrerez par là dès qu'il fera sombre ici. Calderon fit un signe affirmatif imperceptible et sortit avec don José. Ils descendaient les marches du perron, lorsque doña Maria parut à son tour déclarant qu'elle voulait respirer un instant dans le jardin. Elle les accompagna jusqu'à la porte, qu'elle se chargea de fermer elle-même. En passant près d'un massif qui bordait le mur, l'*alferez* crut voir briller dans l'ombre deux yeux étincelants ; il entendit dans le feuillage un frôlement et comme le bruit d'un pas rapide. — Qu'est-ce que cela? dit doña Maria. — C'est un oiseau qui s'envole, répondit Calderon.

Cinq minutes plus tard, l'*alferez* et son compagnon arrivaient à leur auberge et gagnaient leurs chambres. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que la porte de Calderon se rouvrit sans bruit, et l'heureux galant, enveloppé d'un manteau sombre, se glissa hors de la maison. Sur le seuil, il se trouva nez à nez avec l'*alferez*, qui l'avait précédé. « Excusez l'indiscret, murmura celui-ci ; mais je tiens à vous dire que l'air de la nuit est malsain pour vous aujourd'hui. » Don Antonio, mécontent, pria l'interlocuteur malencontreux de se mêler de ses affaires. Don José, sans se laisser intimider, fit

part à Calderon de ses craintes, de ses soupçons, d'un pressentiment secret qu'il ne pouvait chasser, disait-il ; tout fut inutile. Après l'avoir un instant écouté, le neveu de l'évêque releva sa moustache, remercia du geste et s'éloigna sans répondre. Don José le suivit à distance ; il pénétra après lui dans le jardin, et de loin vit luire à la croisée du kiosque la lumière de doña Maria qui brillait comme un fanal. Calderon, embossé dans son manteau, s'appuya contre le tronc d'un arbre et attendit ; l'*alferez* fit de même. Au bout d'un instant, la lumière s'éteignit. Antonio, après avoir regardé attentivement autour de lui et prêté l'oreille, se dirigea à pas de loup vers l'escalier du pavillon. Son compagnon mystérieux se trouvait à vingt pieds en arrière ; il put voir, à la sombre clarté qui tombait des étoiles, le jeune homme monter les marches et pousser doucement la porte. Au même moment, une sorte de rugissement, suivi d'un cri de femme, partit de l'intérieur du pavillon. Antonio recula d'un pas sur l'escalier ; une ombre noire sortit et se précipita sur lui ; un râlement se fit entendre, et les deux corps roulèrent sur le perron. Presque aussitôt une des fenêtres, s'ouvrant tout à coup avec fracas, donna passage à une forme blanche qui sauta dans le jardin, glissa dans les ténèbres et vint se heurter en poussant un cri contre Catalina éperdue. C'était la malheureuse doña

Maria; elle était échevelée, folle d'épouvante, à demi morte. Sur le perron, une des ombres se relevait. L'*alferez* enveloppa dans son manteau la pauvre Espagnole, et, la tenant dans ses bras, il courut, à travers les arbres, vers la porte du jardin qu'il franchit. Là, se ravisant, il s'arrêta, et, au lieu de poursuivre sa course, il se colla immobile avec son fardeau contre le mur tapissé de verdure. Bien lui en prit, car presque aussitôt Chavarria, un couteau à la main, parut sur le seuil et regarda vers la ville. N'apercevant rien devant lui, il ferma la porte avec furie et rentra dans le jardin. Le danger avait rendu des forces à doña Maria. Soutenue par son compagnon, elle put courir, et ils arrivèrent haletants à l'écurie de la *locanda*.

Cacher la malheureuse dans cette petite ville était chose impossible; mieux valait, pensa l'*alferez*, fuir sans perdre de temps et se fier à la vitesse de son cheval. Il le sella sur-le-champ, prit en croupe doña Maria, l'attacha contre lui avec son ceinturon et partit au galop sans trop savoir où il allait. Comme il sortait de la ville, il vit passer rapidement auprès de lui, et crut reconnaître un des domestiques de Chavarria. Il piqua des deux avec une nouvelle ardeur. Les fuyards se trouvèrent bientôt en rase campagne. Depuis une demi-heure, ils allaient ainsi bride abattue, lorsqu'ils furent arrêtés par un torrent large et débordé.

L'*alferez* hésitait. — En avant! cria doña Maria. — En avant! répéta Catalina. Le cheval, excité par elle, sauta dans la rivière; il n'avait pas fait six pas, qu'il perdit pied et fut entraîné par le courant. Cramponnées aux crins avec l'énergie du désespoir, ayant de l'eau jusqu'aux épaules, les deux compagnes laissèrent le cheval dériver et se débattre. Le généreux animal, redoublant de vigueur, arriva tremblant sur l'autre rive; mais ses forces étaient à bout. Par bonheur, l'*alferez* aperçut une lumière. Les voyageuses poussèrent leur monture dans cette direction et gagnèrent ainsi la hutte d'un batelier. Cet homme ne fut pas peu surpris de voir entrer chez lui, à pareille heure, deux visiteurs en si étrange équipage; une pièce d'or le rendit complaisant et poli. Il jeta quelques morceaux de bois sur les charbons du *brasero*, fit chauffer un peu de vin qu'il avait, et vendit à l'*alferez* un vieux manteau dont la señora se couvrit de son mieux. Quand les habits furent séchés à peu près et que le cheval eut repris haleine, l'*alferez*, sentant qu'il n'y avait pas de temps à perdre, proposa à doña Maria de continuer la route. Au dire du batelier, ils se trouvaient sur le chemin de Cuzco, à six lieues environ de la ville. La señora fut ravie de l'apprendre; une de ses tantes était la supérieure du couvent de Saint-Augustin, le plus considérable de

Cuzco, elle trouverait auprès d'elle un asile assuré et inviolable : on repartit donc, et, aux premières lueurs du matin, les fugitifs virent briller dans le lointain les clochers de la ville. A cette vue, l'*alferez* venait de pousser un cri de joie, quand tout à coup sa compagne, se serrant avec effroi contre lui : Ah! señor, murmura-t-elle d'une voix éteinte, je suis perdue! — Le galop d'un cheval se faisait entendre, et don José, s'étant retourné, reconnut Chavarria dans le cavalier qui courait sur eux à toute bride. Résolu à sauver sa compagne, il serra le ceinturon qui l'attachait à lui et lança son cheval à sa plus grande allure. La vie n'était plus pour eux qu'une question de vitesse. Dès le premier coup d'œil, l'*alferez* avait remarqué que Chavarria montait un cheval dont la vigueur lui était connue, celui de Calderon. Le pauvre animal était fumant, harassé, couvert d'écume; mais le sien aussi faiblissait, il portait un double poids, et don José savait qu'en plaine, sur une route facile, il ne pourrait lutter longtemps : son seul moyen de salut était de se jeter dans un terrain inégal, semé d'obstacles, où son cheval suppléerait à la vitesse par l'adresse et le courage. Cependant il fuyait toujours : c'était une étrange course que celle de ces deux cavaliers, dont l'un soutenait une femme pâle, mourante, échevelée, tandis que l'autre, penché sur la crinière, animant son cheval du

geste et de la voix et gagnant du terrain, croyait enfin toucher à l'heure de la vengeance. Cuzco était à une demi-heure encore. Le théâtre de cette chasse était le penchant d'une colline couverte d'un épais mâquis. Le chemin où couraient les deux cavaliers était, d'un côté, bordé d'une large tranchée, au-dessous de laquelle le terrain, jonché de ronces et de cailloux, descendait vers la ville par une pente rapide. Si son cheval eût été plus frais ou moins chargé, l'*alferez* n'eût pas hésité à lui faire franchir la tranchée, si large qu'elle fût; mais les forces du pauvre animal pouvaient le trahir, et une chute les perdait. Cependant Chavarria se rapprochait de plus en plus; il fallut prendre un parti : faisant brusquement tourner son cheval et l'enlevant avec cette résolution qu'un cavalier décidé communique presque toujours à sa monture, l'*alferez* franchit le fossé. Le cheval s'abattit sur le revers; mais, soutenu par une main ferme, il se releva en trébuchant, et reprit sa course effrénée à travers les pierres et les ronces, sur une pente d'une effrayante déclivité. Quand don José se retourna, il vit que Chavarria changeait aussi de tactique. Arrêté sur le bord de la tranchée, l'alcade détachait l'espingole pendue à l'arçon de sa selle, et, ajustant les deux fugitifs, il fit feu. Dix balles vinrent siffler aux oreilles de doña Maria sans la blesser; l'une des balles seulement

effleura la croupe du cheval, qui bondit de douleur et repartit plus rapidement encore. Furieux de voir sa proie lui échapper, Chavarria s'élança à son tour vers la tranchée périlleuse ; mais, moins heureux que son adversaire, il glissa, s'abattit complétement, et, de loin, don José eut l'inexprimable satisfaction de le voir tomber et rouler dans la poussière.

L'*alferez* et doña Maria touchaient déjà aux portes de la ville ; les rues de Cuzco étaient désertes à cette heure matinale, et ils purent arriver sans fâcheuse rencontre au couvent de Saint-Augustin, situé sur la grande place. Catalina mit alors pied à terre, laissa dans la rue son cheval fumant, aida doña Maria à monter l'escalier, la conduisit jusqu'à sa tante, et, songeant qu'elle n'avait pas une minute à perdre, elle redescendit les marches quatre à quatre. Comme elle franchissait le seuil, elle se heurta rudement contre un homme qui entrait : c'était Chavarria. Les mains et le visage en sang, les habits déchirés, le malheureux semblait ivre de fureur. L'*alferez*, tirant son épée, le força de reculer et déclara qu'il n'entrerait qu'en passant sur son cadavre. Sans répondre, l'alcade se mit en garde. Les deux adversaires, épuisés de fatigue l'un et l'autre, pouvant à peine se soutenir, croisèrent le fer et commencèrent le combat. Le galop des chevaux avait éveillé l'attention des voisins, le cliquetis

des épées les attira aux fenêtres; des curieux arrivèrent; on allait sans doute séparer les combattants, lorsque trois nouveaux cavaliers débouchèrent sur la place. C'était le valet de Calderon avec deux domestiques de Chavarria qui de loin avaient suivi leur maître. Au même moment, l'*alferez* venait d'être blessé. Excité par la douleur, il pressait vivement son adversaire. Les deux domestiques vinrent au secours de l'alcade, le valet de Calderon se rangea du côté de don José. La mêlée devint générale. Pâle, l'œil en feu, les cheveux en désordre, Catalina avait oublié sa fatigue et retrouvé son énergie des grands jours. Après être restée longtemps sur la défensive, elle attaquait avec furie, et l'alcade, atteint au cœur, tomba. Le domestique de Calderon s'enfuit aussitôt, laissant le libérateur de doña Maria seul contre les deux autres. Appuyé contre le mur du couvent, l'*alferez* faisait face à toutes les attaques. Les alguazils survinrent enfin, et Catalina, qui refusait de se rendre, se débattant comme un tigre blessé au milieu des assaillants, allait succomber sans nul doute, lorsqu'un incident inespéré termina cette lutte inégale.

La porte du palais épiscopal venait de s'ouvrir. L'évêque, accompagné de son secrétaire et suivi du domestique de Calderon, avait paru sur le seuil. La foule s'ouvrit devant lui, et le combat cessa. S'étant approché de Catalina, l'évêque lui ordonna de

rendre son épée. — Monseigneur, répliqua l'*alferez*, j'ai trop d'ennemis. — Rendez vos armes, continua le prélat, et, sur mon honneur, je réponds de vous. L'*alferez* jeta aussitôt son épée, et les alguazils se préparèrent à le garrotter. Ils s'arrêtèrent sur un signe de l'évêque, qui, prenant le bras de don José, le conduisit à son palais. L'évêque de Cuzco, oncle de Calderon, si l'on s'en souvient, avait été mis en trois mots au fait de cette triste aventure par le domestique de son neveu, qui avait quitté le lieu du combat pour aller prévenir ce puissant auxiliaire. Lorsque le prélat se trouva seul avec l'*alferez*, il le pria de lui conter les choses plus en détail, de lui dire qui il était, d'où il venait, ce qu'il faisait. La situation était grave, ajouta-t-il, Chavarria étant mort et Chavarria étant un alcade fort considéré. L'assassinat de Calderon, l'enlèvement de doña Maria, compliquaient singulièrement la situation. Cette affaire n'était pas de celles que l'on pouvait étouffer; toute la ville la connaissait déjà. Il avait bien pu suspendre un instant l'action de la justice, mais non pas arrêter son cours. Son cœur saignait à penser que don José allait se trouver si gravement compromis par dévouement pour le malheureux Calderon, et cependant il ne voyait d'autre moyen de sortir de ce mauvais pas que de produire les bons antécédents de l'*alferez*, s'ils étaient bons, d'alléguer ses services, s'il avait rendu des services,

et de chercher à faire oublier le crime par la générosité de l'intention.

Dès le début du combat, Catalina, on le sait, avait été blessée. C'était à la poitrine que le coup avait porté, et cette blessure la faisait horriblement souffrir. Elle sentait, tandis que l'évêque lui parlait, que le secours d'un chirurgien lui serait indispensable. Mise en demeure de s'expliquer sur ses antécédents, et redoutant les nouvelles qui pouvaient arriver de Tucuman, songeant que les soins nécessités par sa blessure pouvaient trahir un nouveau mensonge, affaiblie d'ailleurs, lasse peut-être de sa vie errante, n'ayant plus le courage de son rôle, Catalina résolut d'avouer à l'évêque toute la vérité. Se soulevant avec effort, elle se mit à genoux, et, joignant les mains :

— Monseigneur, lui dit-elle, je ne suis pas ce que vous croyez : je suis une femme!

La voix de Catalina s'était adoucie, son regard baissé avait changé tout à coup d'expression, une vive rougeur couvrait ses joues pâlies. Presque aussitôt ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba sans connaissance sur le plancher. On devine quelle fut la stupéfaction du pauvre évêque. Il appela au secours; ses chapelains accoururent. Transportée sur un lit, Catalina fut pansée par le plus habile barbier du voisinage. L'évêque, qui, sans être convaincu, ne savait trop que penser, avait

donné ses instructions au barbier et avait exigé qu'on le laissât seul dans la chambre du malade. Son opération finie, celui-ci put garantir exact l'étrange aveu de l'aventurière. Quelle pouvait être cette femme? que signifiait cette mascarade? Le saint homme en perdait la tête. La blessure de Catalina était légère, c'était de repos surtout qu'elle avait besoin, et dès le lendemain elle put se lever. L'évêque la fit appeler et l'interrogea avec bonté. Catalina raconta toute son histoire, voilant, j'imagine, quelques détails. Elle dit son nom, sa famille, son entrée au couvent, son évasion, ses courses en Espagne, son embarquement, son naufrage, ses duels, ses voyages. Ce récit ne dura pas moins de trois heures. Le bon évêque l'écouta sans l'interrompre et presque sans respirer. Les coudes sur la table, la tête dans ses deux mains, les yeux fixes, il semblait pétrifié par la surprise. Quand fut finie cette bizarre confession, il leva les yeux au ciel avec une sorte d'épouvante comme pour implorer la miséricorde divine, et deux larmes coulèrent sur ses joues vénérables. Émue elle-même, Catalina résumait ainsi sa vie : « J'ai couru le pays, j'ai tué, j'ai blessé, j'ai trompé, j'ai volé, j'ai menti. » Elle ajouta, en baissant les yeux, qu'elle n'avait pas eu cependant tous les vices, et qu'au milieu de ses désordres elle était restée vierge comme au jour de sa naissance.

Catalina insista sur ce point. « *Virgen intacta*, dit-elle, *como el dia en que naci.* » L'évêque la regarda avec une nouvelle stupéfaction que l'on comprend sans peine.

La révélation inattendue de Catalina avait complétement changé la situation. Si la justice civile pouvait encore poursuivre le meurtrier de Chavarria, l'église à son tour avait le droit de réclamer la religieuse. Ce fut le sujet d'une longue conversation entre le corrégidor, qui se laissa convaincre, et l'évêque, qui apprit aux autorités l'histoire de cette nonne, qu'il jugeait l'être le plus extraordinaire de son époque. Pendant ce temps, Catalina avait pris possession d'un appartement très-convenable préparé pour elle par ordre de l'évêque. On lui avait servi une excellente collation, et elle déjeunait, après son long discours, du meilleur appétit. Durant les jours qui suivirent, elle parut écouter pieusement les exhortations du prélat, elle fit sa paix avec le ciel, reprit le costume de son sexe, et à peu de temps de là elle entrait au couvent de Sainte-Claire.

Quand vint l'heure de cette prise d'habit, quand la nonne métamorphosée sortit avec l'évêque du palais épiscopal, il ne resta pas un seul habitant dans les maisons de Cuzco. L'affluence était si grande, que le cortége avançait fort lentement au milieu de la foule ébahie; on arriva cependant à

la porte du couvent, car pour l'église il n'y fallut pas songer, elle était pleine de curieux. Les religieuses, des cierges à la main, étaient rangées sur deux lignes. S'agenouillant devant l'abbesse, la novice baisa respectueusement sa main, puis elle embrassa toutes ses compagnes, et toutes ses compagnes l'embrassèrent. La procession se rassembla dans le chœur, on y chanta les prières accoutumées, et la lourde porte du couvent se ferma sur la *monja alferez*. La nouvelle de cette conversion se répandit rapidement, et pendant une semaine on ne parla pas d'autre chose d'un bout à l'autre du Pérou.

Comment s'arrangea Catalina de cette réclusion nouvelle et quelle vie fut la sienne dans l'intérieur de ce couvent paisible, cela n'est pas très-facile à dire. Si l'on en croit ses notes rapides et incomplètes, elle sut se faire aimer des religieuses, et mérita, par une conduite exemplaire, la bienveillance de la supérieure. Pour mon compte, j'ai peine à me figurer notre *alferez*, pudiquement voilé, un scapulaire au cou, vêtu d'une robe de laine blanche et égrenant avec dévotion son rosaire ; j'imagine plutôt que, charmée pendant quelques jours du bruit que faisait son aventure, ravie, au fond du cœur, d'un rôle important qui convenait à son amour-propre insatiable, Catalina commença de mourir d'ennui dès qu'on ne parla plus d'elle. Ce

qui prouverait que je n'ai pas tort de penser ainsi, c'est que, cinq mois après, le bon évêque étant mort, elle parvint à se faire envoyer à Lima dans un couvent du même ordre, et, à Lima, elle obtint la permission de retourner en Espagne.

Le 1er novembre 1624, la *monja alferez* arrivait à Cadix. Elle avait repris, pour voyager, des habits d'homme, et cette précaution était fort nécessaire, car sa renommée avait traversé l'Atlantique avec elle, et son déguisement ne la dérobait pas toujours à la curiosité publique. Après quelques jours de repos, elle gagna Séville et Madrid. Là elle se présenta chez le comte d'Olivarez, pour qui elle avait une lettre. Son intention n'était pas de retourner au couvent; le cloître ne convenait décidément pas à ses allures; elle voulait au contraire solliciter une récompense, demander le prix de ses services militaires et s'assurer une existence indépendante. Au demeurant, la *monja* ne s'était pas enrichie dans le Nouveau-Monde. Le roi fut curieux de la voir; il se la fit amener par le comte d'Olivarez, et paya royalement sa curiosité. Sur son ordre, il fut accordé à Catalina de Erauso une pension viagère de huit cents écus, et l'ordonnance, signée en août 1625, se trouve encore dans les archives de Séville, ainsi que plusieurs brevets et attestations délivrés par les officiers sous lesquels la nonne avait servi.

Les affaires temporelles réglées à son entière sa-

tisfaction, Catalina songea, sur le conseil de ses protecteurs, à mettre en paix sa conscience, qui, je m'obstine à le croire, ne la tourmentait guère. C'était l'année du grand jubilé. On l'engagea à faire le pèlerinage de Rome pour demander au saint-père la plus grande somme d'indulgences possible. Elle partit de Barcelone, toucha Gênes et gagna les états pontificaux. A Rome, elle eut l'honneur d'être admise en présence de sa sainteté Urbain VIII, qui voulut entendre de la bouche même de Catalina le récit de ses aventures. Le souverain pontife lui accorda la permission de finir ses jours en habits d'homme; il l'exhorta à mener désormais une vie retirée et honnête, à pratiquer l'oubli des injures et à se rappeler le commandement *non occides*. Cet événement fit du bruit à Rome comme en Amérique. Des princes, des cardinaux, des évêques, d'autres grands personnages encore, voulurent voir la *monja alferez*, et Catalina nous l'apprend avec complaisance. Toutes les portes s'ouvraient devant elle, et il ne se passait point de jour où elle ne fût conviée à la table de quelque grand seigneur. Catalina partit pour Naples, après six semaines de séjour à Rome. Un jour qu'elle se promenait sur le môle, elle s'aperçut qu'elle était la risée de deux demoiselles d'équivoque tournure, qui causaient avec deux matelots. L'une d'elles, la regardant effrontément, lui dit : « Señora Catalina,

où allez-vous ainsi ? — La *monja*, comme on voit, était connue à Naples. — Mesdames les ribaudes, répliqua Catalina, je vais vous donner les étrivières, et c'est tout ce que vous valez (1).

Cette allocution singulière termine brusquement et d'une façon peu édifiante les mémoires de Catalina. Nous en sommes réduit désormais à des indications peu précises et à de plus vagues conjectures. Malgré de minutieuses recherches, il nous a été impossible de retrouver, pendant les dix années qui suivent, la moindre trace de l'aventurière. Sans doute elle revint en Espagne, à Saint-Sébastien peut-être, où sa renommée devait être plus grande qu'ailleurs, dépenser les huit cents écus annuels qu'elle devait à la libéralité de son souverain. En 1635, nous la retrouvons à la Coroña. L'ennui l'avait prise, et elle retournait au théâtre de sa gloire. Elle repassa en Amérique. Un religieux capucin, nommé Nicolas de la Renteria, qui se rendait au Mexique, fit la traversée avec elle, et donna quelques détails sur ce voyage dans une lettre qu'on a précieusement recueillie. Catalina était vêtue en homme et portait le nom de Antonio de Erauso. On mouilla devant la Vera-Cruz par une soirée sombre et orageuse. Malgré l'état de la

(1) Le texte est plus énergique : *Señoras P...... a darles a ustedes cien piscozadas, y cien cuchilladas a quien las quisiere defender.*

mer, le commandant du navire voulut se rendre à terre le soir même, et il s'embarqua dans son canot avec plusieurs officiers et la *monja alferez*. On arriva sans accident au débarcadère et l'on gagna le meilleur hôtel de la ville. Là on s'aperçut que Catalina manquait à l'appel. On l'attendit, elle ne vint pas; on l'appela vainement, on la chercha partout sans succès, jamais on n'entendit parler d'elle. Il va sans dire que cette disparition mystérieuse provoqua les suppositions les plus contradictoires. Catalina, éprise de la vie errante, s'était-elle enfuie de nouveau vers le désert? et comment alors n'aurait-on pas découvert ses traces? ou bien, dans l'obscurité, par cette nuit orageuse, s'était-elle noyée en débarquant sans qu'on s'en aperçut? Cette opinion semble la plus raisonnable, et cependant on ne retrouva pas son cadavre dans le port. Un requin sans doute avait dévoré Catalina; beaucoup de gens qui valaient mieux qu'elle n'ont pas eu d'autre sépulture. Au reste, la renommée de l'aventurière ne fit que gagner à une fin si étrange. On ne manqua pas d'y voir le doigt du démon, et il se trouva parmi les habitants de Vera-Cruz quelques bonnes âmes qui affirmèrent avoir positivement senti, ce soir-là, à cette même heure, une forte odeur de soufre. Catalina, dont on connaissait à merveille la condition réelle, n'était plus jeune; le temps était passé des querelles, des rodomon-

tades, des scènes de cape et d'épée. Elle allait devenir, sans nul doute, au pays même de ses exploits, une vieille ridée et fort ridicule; grâce à cet heureux accident, elle finit par une apothéose. Sortir à propos de la vie, dit un grand historien, est une des conditions de la gloire.

VI.

Maintenant qu'on a suivi Catalina du berceau à la tombe, il me reste, pour compléter ce récit, un dernier chapitre à écrire; il s'agit, en un mot, de faire, si cela se peut dire, l'histoire de cette histoire. Non-seulement, je le répète, Catalina a vécu, non-seulement Catalina a écrit ses mémoires, mais elle a trouvé, chose rare, un consciencieux éditeur. L'écrivain espagnol dont le zèle louable a fait connaître cette curieuse relation, M. de Ferrer, éloigné de son pays par les événements politiques, habitait la France voici tantôt dix-sept ans. Il avait jadis entendu dire à un de ses amis, M. Bauza, ancien conservateur des archives de la marine à Madrid, qu'il existait dans

ses cartons un curieux manuscrit, intitulé : *Vida y sucesos de la Monja alferez doña Catalina de* ARAUJO, *doncella natural de San-Sebastian, escrita por ella misma.* Ce manuscrit avait été copié sur l'original, qui est déposé dans la bibliothèque royale de Séville. M. de Ferrer n'avait d'abord vu qu'un conte dans le récit bizarre de cette femme, qui était de sa province ; aussi ne fut-il pas peu surpris lorsque, parcourant un jour de vénérables chroniques du temps de Philippe III, il trouva un long chapitre consacré aux hauts faits de l'héroïne de Saint-Sébastien. M. Bauza n'était plus aux archives de la marine, les troubles politiques l'avaient forcé aussi de quitter l'Espagne, il vivait à Londres. M. de Ferrer lui écrivit, et, sur les indications de l'ancien archiviste, il put se procurer une copie du manuscrit.

A la première lecture, une particularité du récit frappa désagréablement M. de Ferrer : c'était le nom même de l'héroïne, Araujo ou Arauso, qui était parfaitement inconnu dans sa province. Il imagina qu'il pouvait y avoir là une erreur de copiste, et que l'on avait pu écrire *Araujo* ou *Arauso* pour *Erauso,* nom qui appartient encore à l'une des familles les plus distinguées d'Urnieta. Cette conjecture se trouva bientôt confirmée. M. de Ferrer écrivit à Saint-Sébastien, et l'on parvint à découvrir, dans les registres de la paroisse de Saint-

Vincent, l'extrait de baptême de Catalina de Erauso, et, dans ceux du couvent de Saint-Sébastien *el Antiguò*, des comptes qui établissent, à n'en pouvoir douter, que Catalina a habité le monastère jusqu'en 1607 ; on put s'assurer des sommes que sa famille payait chaque année pour son entretien ; on retrouva également les noms des religieuses que mentionne Catalina et en particulier ceux de ses trois sœurs. Enfin, dans les livres postérieurs à 1607, époque où l'aventurière s'échappa du couvent, on ne trouva plus trace de son existence (1).

Ces indices excitèrent la curiosité de M. de Ferrer, et il voulut pousser plus loin ses investigations. Il fit faire de minutieuses recherches dans les archives d'Amérique, conservées à Séville. On y découvrit les certificats ou attestations des officiers sous les ordres desquels Catalina avait servi, la pétition qu'elle adressa au roi, la réponse qui lui fut faite, l'ordonnance par laquelle une pension annuelle lui fut accordée, et beaucoup de lettres que je crois inutile de rapporter après M. de Ferrer. Une découverte plus singulière encore vint bientôt dissiper tous les doutes du per-

(1) Les mémoires de Catalina, qui la font naître en 1585 et sortir du cloître en 1600, sont en désaccord avec les registres de sa paroisse et de son couvent, dont nous avons suivi les indications, et d'après lesquels, née en 1592, elle serait sortie du cloître en 1607.

sistant éditeur et récompensa le bibliophile de ses investigations ingénieuses. En compulsant les dossiers relatifs à Catalina, M. de Ferrer avait appris que le portrait de la *monja* avait été fait par Francisco Crescenzi, à Rome, où, selon toute probabilité, il devait exister encore. On chercha ce portrait dans toutes les galeries romaines, ce fut en vain; mais, au commencement de 1829, M. de Ferrer, étant allé visiter à Aix-la-Chapelle le musée de M. Shepeler, se trouva tout à coup en face d'un tableau représentant une femme en habit de guerre, et, au haut de la toile, il lut cette incription écrite en lettres d'or, d'un demi-pouce de hauteur : *el Alferez doña Catalina de Erauso, natural de San-Sebastian anno* 1630. Le portrait, signé Pacheco (1) et non pas Crescenzi, avait été acheté à Madrid. Dès-lors M. de Ferrer n'hésita plus : il publia pour lui et pour ses amis le manuscrit de Catalina. On était alors à la veille de la révolution de juillet : c'était mal choisir son temps. La tourmente politique emporta le malheureux livre, qui disparut aussi mystérieusement que l'héroïne dont il contait l'histoire. C'est à peine s'il

(1) Deux peintres du nom de Pacheco ont illustré presque à la même époque l'école espagnole, Fr. Pacheco, le célèbre maître de Velasquez, et Christophe Pacheco, qui travaillait à Madrid pour le duc d'Albe. M. de Ferrer ne désigne pas l'auteur du portrait.

fut entrevu par quelques rares amateurs, et il est passé maintenant à l'état de curiosité bibliographique.

Les mémoires originaux de Catalina sont, je dois le dire, maladroitement écrits. C'est moins un récit que la matière d'un récit ; c'est un sec et court sommaire sans animation et sans vie. On sent que la main qui a tenu la plume s'était durcie sur le pommeau d'une épée, et je trouve dans l'inexpérience même du narrateur la meilleure garantie de sa véracité. Inventés, ces mémoires eussent été tout différents ; un écrivain eût fait mieux ou autrement. Le style de Catalina est rude, grossier, souvent obscur, et parfois d'une franchise intraduisible, qui frise le cynisme. A tout prendre, ce récit, quoique espagnol, est loin d'être orthodoxe. Un lecteur scrupuleux le trouvât-il même condamnable au point de vue de la morale, je n'en serais nullement surpris ; quantité de drôles ont été pendus qui valaient infiniment mieux, j'en conviens, que la *monja alferez*. Ses fautes, cependant, si graves qu'elles puissent être, n'inspirent pas le dégoût. C'est une nature sauvage, livrée à elle-même, qui n'a conscience ni du bien, ni du mal. Élevée jusqu'à quinze ans par des religieuses ignorantes; abandonnée depuis cette époque à tous les hasards de la vie errante, à tous les instincts d'une nature vulgaire, Catalina n'a pu apprendre d'au-

tre morale que celle des grands chemins, des camps et des matelots. Elle ne sait pas évidemment ce qu'elle fait; elle raconte elle-même, sans malice, sans forfanterie, sans jamais songer à s'excuser, des hauts faits passibles, au temps où nous sommes, de la cour d'assises. Elle vole avec candeur, la digne femme, et elle tue avec naïveté. Pour elle, la mort d'un homme, c'est la moindre des choses. « Elle arrive dans telle ville, écrit-elle souvent (parlant d'elle-même à la troisième personne, comme César), et elle en *tue un,* « *mata a uno.* » C'est un homme qu'elle veut dire, il s'agirait d'un lièvre qu'elle ne parlerait pas autrement; mais, en définitive, pourquoi serions-nous plus sévères pour Catalina que le roi qui l'a récompensée et que le pape qui lui a donné l'absolution?

Il va sans dire que M. de Ferrer ne publie pas le précieux manuscrit sans y joindre une longue, une très-longue moralité. Il interpelle tour à tour, dans sa préface, à propos de l'éducation de Catalina, de sa force musculaire et de son intelligence, les législateurs, les naturalistes et les philosophes. Aristote, Newton, Lope de Vega, Voltaire lui-même, sont mandés au conseil. « Doña Catalina, s'écrie-t-il en se résumant, est loin d'être un modèle à suivre! » Je le crois bien. « Il est malheureux, ajoute-t-il, qu'elle n'ait pas autrement utilisé les fortes qualités dont la nature l'avait dotée. Qui

peut dire si, mieux dirigée au couvent, elle ne serait pas devenue une autre sainte Thérèse? si, tournée vers la politique ou l'éloquence, on n'aurait pas vu revivre en elle une autre Aspasie? si l'enthousiasme patriotique n'aurait pas fait d'elle une autre Portia? si l'amour des lettres ne l'aurait pas rendue l'égale de Mme de Staël? » — O Corinne!

Que M. de Ferrer nous le pardonne; mais, si indulgent que nous soyons pour l'emphase espagnole, il nous est impossible de partager ici son enthousiasme. Nous croyons que cette pauvre Catalina a fait tout ce qu'elle pouvait faire pour mériter qu'on s'occupât d'elle, et son biographe nous paraît bien exigeant. Femme de lettres, à coup sûr elle eût écrit de fort mauvais romans; femme politique, elle eût aidé les harengères de la halle à pendre les vaincus à la lanterne. Si elle était restée chez elle à filer de la laine comme Lucrèce, ou à préparer le *puchero* comme une honnête Espagnole, elle aurait été désagréable épouse, mère méchante et détestable cuisinière. Enfin le rôle d'Aspasie allait mal à la figure de Catalina, bien qu'elle ne fût pas laide, s'il faut en croire le portrait que fait d'elle un historien espagnol, son contemporain. « Elle est grande, dit-il, pour une femme, sans avoir cependant la taille d'un bel homme. Elle n'a pas de gorge. De figure, elle n'est ni bien ni mal. Ses yeux sont noirs, brillants et

bien ouverts, ses traits altérés par les fatigues plus que par les années. Elle a les cheveux noirs, courts comme ceux d'un homme et pommadés selon la mode. Elle est vêtue à l'espagnole. Sa démarche est élégante, légère, et elle porte bien l'épée. Elle a l'air martial. Ses mains seules ont quelque chose de féminin dans leurs poses plus que dans leurs contours. Enfin sa lèvre supérieure est couverte d'un léger duvet brun qui, sans constituer précisément une moustache, n'en donne pas moins un aspect viril à sa physionomie. » Vous figurez-vous Aspasie avec cette moustache-là ?

Si l'on voulait trouver absolument un sujet de comparaison, il serait, ce me semble, plus naturel de citer tout simplement le chevalier d'Éon ; encore le rapprochement entre ces deux existences amphibies, et l'on dirait volontiers monstrueuses, ne peut-il pas se poursuivre bien loin. Le chevalier d'Éon ne ressemble guère à l'aventurière espagnole, et la première différence, c'est qu'homme, s'il faut en croire ses biographes (bien que cela ne me paraisse pas indubitablement démontré), il fut condamné, par ordre supérieur, à être femme pendant la dernière moitié de sa vie, tandis que Catalina, femme, devint homme avec l'autorisation du pape. Capitaine de dragons et chevalier de Saint-Louis, diplomate par occasion, intrigant par goût et par nature, coureur de boudoirs par for-

fanterie, le chevalier d'Éon, homme de cour quand il le fallait et femme séduisante quand il était nécessaire, écrivain mordant et spirituel à ses heures, ne rappelle, sous aucune de ses métamorphoses, notre ignorante religieuse, qui se contenta de rêver et de conquérir le renom d'un flibustier. Le parallèle peut cependant s'établir sur un point délicat et singulier. N'avez-vous pas souri quand cette nonne bizarre, après avoir tué, volé, et, je le crains, triché; après avoir toute sa vie couru les grands chemins, est venue parler aux évêques et au pape de ses vertus pudibondes? Le chevalier d'Éon, après avoir fait grand bruit de ses bonnes fortunes, dont il tirait, à ce qu'on peut présumer, un fort mince parti, contraint à quarante ans de jouer le rôle d'une femme, prit son masque au sérieux et endossa avec l'habit toute la modestie du beau sexe. La pudeur vint rougir pour la première fois le front pâli de l'ex-capitaine de dragons, et il existe quelque part une lettre de la nouvelle *chevalière* à la supérieure de la maison de Saint-Denis, où elle expose, à la manière de Catalina, ses chastes prétentions.

C'est assez de rapprochements. L'histoire de ces êtres exceptionnels heureusement fort rares, peut nous amuser un instant, mais il convient de laisser en paix à leur sujet les législateurs, les naturalistes, les philosophes. M. de Ferrer n'au-

rait-il point pris la peine de démontrer avec tant de patience, preuves historiques en main, l'existence de la *monja alferez,* je ne m'en inquiéterais guère. A mon avis, si les mémoires de Catalina sont intéressants, fussent-ils apocryphes, j'ai eu raison de les tirer de l'oubli ; si, au contraire, il sont ennuyeux, quoique authentiques, j'ai eu tort, et, avec la bonhomie des vieux auteurs espagnols que je me suis proposés aujourd'hui pour modèles, j'en demande bien pardon au lecteur.

FRANÇOIS

DE CIVILLE.

CHRONIQUE DU XVIe SIÈCLE.

J'allais souvent, dans mon enfance, au château du Bois-Heroult, en Normandie. Là, dans un vaste salon où je prenais mes ébats avec plusieurs petits compagnons de mon âge, j'avais remarqué, au milieu d'une quantité de portraits de famille, un portrait qui me frappait toujours extrêmement. C'était celui d'un homme de trente ans environ, d'une beauté singulière et portant le costume d'un gentilhomme du temps de Charles IX; pourpoint de velours, fraise démesurée, petit chapeau de

feutre placé de côté sur des cheveux rasés à fleur de tête. Ce qui m'étonnait surtout, sans que je m'en rendisse bien compte, dans le portrait de ce jeune homme, c'était le contraste que ses yeux noirs et étincelants opposaient à la pâleur mate et plâtreuse de son visage. C'était la face d'un mort avec un regard tellement animé que j'en supportais difficilement l'éclat. Après bien des années, je me rappelle et je crois éprouver encore le désagréable frémissement que me causait cet œil ardent toujours fixé sur moi et qui me suivait dans tous les coins du salon. « L'homme pâle, » c'est ainsi que je l'appelais, prévoyait-il que cet enfant qu'il effrayait s'aviserait d'être un jour son historien ? Il est certain, dans tous les cas, que le souvenir de cette émotion d'enfance est la cause de ce récit.

Au reste, l'histoire assez étrange de François de Civille (c'était le nom de l'homme au portrait) je ne l'ai connue, dans tous ses détails, que fort récemment. Elle m'a été remise, en manuscrit, écrite entièrement de sa main, dans ce même château, en face de son portrait et par son descendant, qui était jadis un de ces petits camarades dont j'ai parlé. Ce récit, un peu long, un peu diffus, j'ai tâché de le résumer, de le mettre en relief; il en vaut, je crois, la peine. François de Civille a droit à une biographie, et les historiens de son

temps ne l'ont pas écrite, ne pouvaient pas l'écrire. Farin (1), L'Estoile (2), de Thou (3), disent en passant, il est vrai, quelques mots de ses aventures, et MM. Anquetil (4), Guilbert (5), Goube (6), Oursel (7), etc., etc., répètent ce qu'ils en disent; mais ces récits sont très-incomplets, et il devait en être ainsi, car la destinée de François de Civille ne se rattache à aucun événement important, et son histoire n'offre qu'un intérêt anecdotique. C'est un de ces faits isolés, un de ces personnages épisodiques que l'historien néglige et dont le romancier fait son profit. En racontant cet épisode, je promets cependant d'être aussi peu romancier que possible; je ne dirai rien que de vrai, rien du moins qui ne puisse être immédiatement justifié par le récit même de François de Civille ou par les historiens que j'ai cités.

François de Civille, gentilhomme de Normandie, fut enterré le 1er juin 1536, à dix heures du matin, et cependant il ne vint au monde que ce même jour à midi; c'est-à-dire qu'il naquit deux

(1) *Histoire de Rouen*, 1668, tom. Ier, p. 487, 488 et 489.
(2) *Journal de Henri IV*, tom. 3, p. 3 et 6.
(3) *Histoire universelle*, tom. 4, p. 429.
(4) *Histoire de France*, tom. 7, p. 219.
(5) *Mémoires biographiques.*
(6) *Histoire du duché de Normandie.*
(7) *Beautés de l'histoire de Normandie.*

heures après son inhumation. Ce n'est pas la moins extraordinaire de ses aventures. Voici l'histoire. Alonce de Civille, son père, conseiller au parlement de Rouen, avait laissé à la campagne Mme de Civille (née Marie de Saldaigne) dans un état de grossesse avancée et fort pénible. Il n'était pas sans inquiétude sur la santé de sa femme, quand un courrier, arrivant tout à coup, lui annonça qu'elle était au plus mal. Il partit aussitôt, mais il n'arriva chez lui que le lendemain. Là il apprit que Mme de Civille était morte et venait d'être ensevelie. Il était accompagné d'un médecin, et l'homme de l'art, soit en manière de consolation, soit par curiosité scientifique, lui communiqua une pensée, dont l'exécution, si affreuse qu'elle fût, lui parut un devoir. Il ordonna de faire l'exhumation de Mme de Civille et son autopsie. Par un prodige dont il existe, dit-on, quelques autres exemples, l'enfant vivait encore dans le sein de sa mère expirée, et François de Civille dut la vie à cette opération terrible qui, à ce qu'on assure, donna le jour à César. Ce fait, en apparence si peu croyable, est constaté dans des recueils spéciaux de façon à ce qu'il ne soit guère permis de le mettre en doute. Je le trouve raconté en détail dans les *Anecdotes de Médecine*, ouvrage signé par M. du Mouchau, médecin, et consacré aux faits les plus ex-

traordinaires de l'anatomie et de la pharmacie (1). C'était débuter tristement dans ce monde, et les matrones du temps ne manquèrent pas de prédire au nouveau-né de grandes souffrances. L'avenir, comme on le verra, se chargea de justifier ces prévisions. De grands soins cependant conservèrent la vie à ce petit être venu si miraculeusement au monde. François de Civille grandit avec les années, et, malgré la pâleur effrayante de son visage, que ses contemporains attribuèrent à sa naissance, et qu'il garda toujours, il acquit bientôt une vigueur surnaturelle, presque inconcevable, ainsi que le prouveront les événements qui vont suivre.

Nous arriverons maintenant d'un seul trait de plume à l'année 1562. C'est une date de sanglante mémoire. Alors commencèrent, par le massacre de Vassy en Champagne, les malheureuses guerres civiles qui désolèrent la France pendant plus de trente ans, et qui, malgré l'horrible épisode de la Saint-Barthélemy, ne cessèrent qu'à l'abjuration d'Henri IV.

Vers le commencement d'octobre 1562, la ville de Rouen, une des plus importantes places des protestants, fut assiégée tout-à-coup par une armée de dix-huit mille hommes, ayant à sa tête le roi

(1) *Lille, MD. CCLXVI*, tom. 1, p. 276.

Charles IX en personne, mais commandée plus réellement par le duc de Guise : c'est à ce siége que nous allons voir reparaître notre héros. François de Civille était protestant ; il avait pris fort jeune du service dans l'armée, et il jouissait déjà d'un certain renom de bravoure parmi les jeunes officiers qui servaient sous les ordres de M. de Montgommery. Ce Montgommery, dit avec indignation un historien, qui avait tué Henri II, et qui, au lieu de se condamner à une vie obscure, s'enfonça plus avant que les autres dans les guerres civiles, commandait à Rouen. C'était, malgré tout, un bon officier et qui se connaissait en hommes. Il avait nommé François de Civille, capitaine d'une compagnie de gens à pied et lui avait confié la défense de la porte Saint-Hilaire. Pendant trois jours entiers, s'il faut en croire de Thou, l'artillerie du roi ne discontinua pas son feu. Plus de six cents coups de canon, assure-t-il, furent tirés sans grand dommage. Le 6 octobre, on livra sans succès un assaut général au fort Sainte-Catherine ; le 13, les assiégés soutinrent, pendant neuf heures, une nouvelle attaque. Les Anglais et les Écossais firent des prodiges, les femmes même combattirent avec fureur, et il en périt un grand nombre. Le lendemain enfin l'assaut définitif fut donné.

François de Civille, dont je reprends le récit, avait passé la nuit sur le bastion qu'il défendait.

Bien avant le lever du soleil il se promenait avec le second officier de sa compagnie, cherchant à se prémunir par l'exercice contre l'air piquant d'une froide matinée d'automne. Il marchait depuis quelque temps en silence au milieu des soldats endormis, quand tout à coup il s'arrêta, et se tournant vers son compagnon :

— Cleré, lui dit-il, sais-tu la nouvelle?

— Laquelle? reprit celui-ci.

— L'aventure du gentilhomme de M. le comte?

— Non.

— C'est un secret, un de ces secrets qu'on dit à tout le monde en recommandant à chacun la plus grande discrétion. Ce gentilhomme est un des nouveaux venus; il est, je crois, du Mans, et homme de résolution comme tu vas voir. Figure-toi que, hier au soir, il a trouvé moyen de pénétrer dans leur camp, là-bas, avec l'intention bien arrêtée de tailler une gaîne pour sa dague dans le ventre du duc de Guise; mais il a été pris trop tôt, et sais-tu ce qui lui a été fait?

— Jour de Dieu! dit Jean de Cleré, on l'aura pendu, je suppose, à moins qu'on ne l'ait écartelé?

— Non, mon ami, on l'a conduit à ce satané duc qui lui a demandé : Quel déplaisir as-tu reçu de moi? — Aucun a répondu l'autre. — Qui t'a donc porté à me vouloir assassiner? — Mon zèle pour ma religion dont vous êtes le plus grand ennemi.

— Eh bien! lui a dit le duc, si ta religion t'apprend à assassiner ceux qui ne t'ont jamais offensé, la mienne me commande de pardonner à mes ennemis. Va, tu es libre, et apprends une meilleure leçon. Le pauvre diable est venu tout honteux conter son aventure à Montgommery, et il ne veut plus daguer un seul soldat du roi. Que penses-tu de cela, Cleré?

— Je pense que ce Manceau est une lourde et maladroite bête, et quant à ce Guise, qui joue le grand homme à plaisir, que Dieu le confonde! Au roi, je livrerai peut-être un jour la poignée de mon épée, mais les Guise et les Guisards n'en verront jamais que la pointe.

Civille n'était pas de cet avis. Il trouvait fort belles ces paroles auxquelles Voltaire devait un jour ajouter la cadence et la rime. Peut-être songeait-il déjà combien étaient minimes, au fond, ces dissentiments au nom desquels tant de braves gens s'entre-égorgeaient. Mais son officier était meilleur huguenot.

— A votre aise, lui dit Jean de Cleré, seulement parlez moins haut de votre admiration, car les soldats ont des oreilles, ou gardez-la pour plus tard. Voici vos beaux parleurs qui se réveillent, et nous les aurons bientôt sur les bras.

En effet, un coup de canon partit; le signal de l'attaque était donné. L'artillerie des assiégeants

ouvrit un feu très-vif pour couvrir la marche de la colonne envoyée à l'assaut, et, sur les flancs, des troupes d'arquebusiers s'avancèrent en tirail-lant. Les deux jeunes officiers dont le poste était devenu fort périlleux s'apprêtèrent à faire bonne résistance.

— La danse est commencée, dit Civille, et elle sera vive aujourd'hui. Veillons bien à nos hommes. Pour moi, ajouta-il tristement, je ne la verrai pas finir. J'ai idée, de Cleré, que demain tu auras la compagnie. Vois-tu, ce beau soleil qui se lève, quelque chose me dit que je ne le verrai pas se coucher. Qu'importe? je serai mort pour la bonne cause. Dieu me pardonne mes péchés!

Les jeunes gentilshommes de cette malheureuse époque avaient presque tous la prétention d'être des tireurs habiles, habiles comme Charles IX lui-même. Voyant leurs soldats à leur poste et les tirailleurs ennemis s'avancer, les deux officiers prirent chacun une arquebuse et s'embusquèrent dans une embrasure. Ils distinguèrent alors au milieu des assaillants deux officiers qu'ils reconnurent à la plume blanche qui ornait leur chapeau, suivant la mode qui commençait à s'adopter alors.

— C'est un peu loin, dit Jean de Cleré en épaulant son arquebuse, et pourtant je gage, capitaine,

que du premier coup je couche à terre ce bel empanaché.

Le coup partit, et la plume qui avait servi de point de mire disparut, mais l'officier resta debout.

— Pas mal, dit Civille, s'il eût été grand comme Goliath tu aurais été adroit comme David. A mon tour. Et il envoya au même but son coup d'arquebuse.

— Psitt, dit Jean de Cleré.

L'officier ennemi qui servait de cible ne parut pas d'abord, en effet, avoir été touché; mais tout à coup on le vit lever les deux bras au ciel et tomber en avant la face contre terre.

— Amen! dit de Cleré.

— Amen! répéta un soldat en passant à son capitaine une arquebuse chargée. Un grand mouvement se faisait, dans le groupe des assaillants, autour de l'officier qui venait de tomber. C'était sûrement un homme d'importance, peut-être le roi de Navarre lui-même qui fut, comme on sait, blessé mortellement dans la matinée.

Cependant le feu devenait plus vif, les balles sifflaient, la fumée s'épaississait, et les cris des blessés commençaient à se mêler au petillement des arquebuses.

— A l'autre plume blanche! dit François de Civille s'apprêtant à tirer de nouveau. Cette fois,

pour ne pas donner un démenti à la première preuve de son adresse, il s'y prit avec le plus grand soin. Il s'agenouilla, appuya son arme sur la muraille, et ajusta son but avec tant de précaution, et si longtemps, que de Cleré, qui l'examinait, s'écria :

— Allons ! allons donc, vive Dieu !

Mais il vit tout à coup la mèche enflammée échapper à la main de son capitaine, l'arquebuse tomber en dehors du rempart, et François de Civille s'affaisser lourdement et tomber en poussant un profond soupir. Il courut à lui et vit alors que son ami avait reçu une balle qui, pénétrant par la joue gauche, était sortie derrière le cou. Il ne donnait aucun signe de vie. Songeant qu'il importait avant tout de cacher la mort du capitaine qui était fort aimé, de Cleré commanda au soldat qui se trouvait près de lui d'emporter le cadavre et d'aller le déposer sur le glacis que dominait le bastion. Cet ordre donné, le jeune officier que la mort de son supérieur faisait commandant en chef, s'aperçut que les troupes du roi s'avançaient rapidement et qu'il fallait remettre ses regrets à un autre moment. Le soldat déposa sur l'herbe le corps de François de Civille et revint à son poste. A peine avait-il tourné les talons que deux ouvriers qui travaillaient tout auprès dans une

tranchée, vinrent examiner le fardeau qui venait d'être apporté. Voyant que c'était le corps d'un gentilhomme, fort bien habillé, et qu'il était mort, ils n'eurent rien de plus pressé que de le dépouiller entièrement. Après quoi, craignant sans doute d'avoir encouru quelque blâme, ils imaginèrent de jeter le cadavre dans le fossé qu'ils creusaient. Ils achevaient cette opération quand vint un autre soldat qui portait un second cadavre : c'était celui d'un droguiste de la ville, nommé Claude Le Forestier; ils le reconnurent parfaitement. Cette aubaine ne valait pas la première; cependant ils dépouillèrent aussi le droguiste et le couchèrent sur François de Civille, de manière que les deux corps étaient placés les pieds tournés vers la tête l'un de l'autre. Cela fait, ils couvrirent le tout de terre, et, comme les balles sifflaient trop bruyamment au-dessus de leurs têtes, ils se partagèrent les habits à la hâte et s'enfuirent au galop.

Il était alors dix heures du matin; le combat dura toute la journée, et les troupes du roi furent de toutes parts repoussées. S'il faut en croire de Thou, les deux armées perdirent plus de douze cents hommes dans cette affaire. A six heures du soir, l'ennemi ayant battu en retraite, les compagnies reçurent l'ordre de se retirer. Le comte de Montgommery revenait donc vers la ville causant

et devisant avec ses officiers des faits de la journée, lorsqu'il rencontra, à la Croix-Saint-Pierre, une troupe de domestiques qui attendaient leurs maîtres, tenant en main leurs chevaux. L'un d'eux, grand garçon nommé Nicolas, qui était laquais de François de Civille, se présenta devant lui et demanda respectueusement s'il était vrai, comme on le racontait, que son maître fût mort. Le comte de Montgommery lui répondit qu'en effet M. de Civille avait été tué dans la matinée à la porte Saint-Hilaire, près des fourches de Bihorel. Alors le pauvre domestique le pria, les larmes aux yeux, de lui permettre d'aller chercher son corps pour qu'il pût le déposer dans le caveau de sa famille.

— Je vous le permets de grand cœur, mon pauvre garçon, lui dit le duc, et il ajouta : Monsieur de Cleré, retournez à la porte Saint-Hilaire avec cet homme, et montrez-lui où l'on a déposé le corps de Civille. Puis le comte de Montgommery continua sa route vers l'archevêché où il logeait.

Jean de Cleré, qui tombait de fatigue, et qui ne comprenait pas trop en ce moment quelle nécessité si grande il y avait d'être enterré avec ses ancêtres, avait reçu l'ordre de son chef avec un mécontentemeut visible. Il l'exécuta de fort mauvaise grâce.

— Jour de Dieu ! dit-il au laquais, ce pauvre Civille est aussi bien là-bas qu'ailleurs, et moi je

serais beaucoup mieux ailleurs qu'ici. Mais enfin, monte à cheval et marche devant.

Ils arrivèrent à l'entrée de la nuit sur le glacis où le soldat avait déposé le corps de Civille. Il n'y était plus, comme on le sait. Mais voyant la terre fraîchement remuée du fossé, et remarquant qu'elle formait d'un côté une sorte de proéminence, Nicolas pensa qu'on avait peut-être enterré son maître en cet endroit. Il descendit de cheval, et, comme il n'avait aucun outil, il commença, malgré les observations de M. de Cleré, qui était pressé de s'en aller, à gratter la terre avec ses mains. Bientôt il sentit que ses ongles venaient de pénétrer dans quelque chose qui n'était plus de la terre, et il retira un premier cadavre. Il le porta sur le gazon, l'examina avec soin, le tourna, le retourna, mais il ne reconnut pas son maître. Il revint vers la fosse et en retira le second cadavre. Il le porta un peu plus loin, le coucha également sur l'herbe, l'examina avec le même soin, mais il était tellement défiguré, tellement couvert de boue et de sang, qu'il ne reconnut pas davantage celui qu'il cherchait. Alors il repoussa dans la fosse le premier corps, qui en était le plus près, posa l'autre par-dessus, les couvrit de terre aussi bien qu'il le put avec ses pieds et ses mains, puis il remonta sur son cheval en pleurant de tout son cœur.

M. de Cleré, qui avait mis aussi pied à terre, ne trouva pas que l'opération eût été convenablement faite.

— C'était pardieu bien la peine, s'écria-t-il, de déterrer ces pauvres diables pour les recouvrir si mal! En voilà un qui a la main en l'air comme un papiste qui dit un *oremus*. Quelle ripaille les chiens vont faire ici cette nuit!

En même temps il appuya fortement son pied sur cette main pour l'enfoncer en terre; puis, étonné d'avoir sentir quelque chose de dur sous la semelle de sa botte, il se baissa et vit une bague dont il avait fait tourner le chaton avec son pied; c'était un assez gros diamant que les ouvriers, dans leur précipitation, n'avaient point aperçu le matin entre ses doigts crispés.

— Nicolas! Nicolas! cria de Cleré au domestique qui s'en allait, arrive ici! Le ciel paie ta fidélité, et voici une main qui t'offre un beau diamant.

En entendant parler de diamant, Nicolas se jeta à bas de son cheval, courut à la fosse et reconnut une bague que portait habituellement M. de Civille. Pour la seconde fois, mais avec un tout autre empressement, il retira de la terre ce corps qu'il venait de recouvrir. Le visage était horriblement tuméfié; une plaie large et béante trouait la joue, la tête entière était enveloppée d'un croûte de fange sanglante; mais, quand il eut lavé avec

l'eau du fossé cette face défigurée, il reconnut son maître. Le pauvre serviteur ne pouvait contenir son désespoir. Il ne se lassait pas de regarder les traits déformés de ce jeune homme qu'il n'avait jamais quitté. Il le soulevait dans ses bras, épongeait sa blessure et ses cheveux, enfin il se pencha sur lui pour l'embrasser une dernière fois. Tout à coup M. de Cleré le vit se relever avec une sorte de terreur. Nicolas avait cru sentir à la bouche du cadavre un reste de respiration. Ils mirent la main sur son cœur, il leur sembla que le cœur battait; ils présentèrent à ses lèvres la lame d'une rapière et le poli de l'acier fut terni. Plus de doute, il vivait encore! Le fidèle domestique délirait de joie sous ses larmes; il embrassait son maître, l'appelait, le conjurait de lui répondre; en un mot, il perdait la tête complétement. M. de Cleré, qui gardait mieux son sang-froid, lui fit observer que ces accolades ne servaient à rien, qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et que le mieux était d'emporter le blessé aux ambulances. Nicolas se dépouilla aussitôt de son hoqueton, l'arrangea en manière de coussinet sur sa selle, y posa devant lui le corps de François de Civille et partit, le soutenant dans ses bras.

Arrivé au couvent Sainte-Claire, où l'on avait établi les ambulances, il tomba au milieu d'une inexprimable confusion. On se pressait, on criait,

on se mourait de toutes parts. Une douzaine de chirurgiens qui avaient beaucoup de besogne, peu de sang-froid, et plus de bonne volonté que de savoir-faire, s'agitaient dans la foule, coupant et taillant au plus vite, au milieu des hurlements de ceux qu'ils opéraient et des malédictions de ceux qui attendaient l'opération. Ce ne fut pas sans peine que Nicolas put s'emparer d'un de ces bourreaux, médecins improvisés la plupart, et qui avaient cru bien faire, le soir d'une bataille, en substituant le scalpel au rasoir, pacifique instrument de leur profession habituelle. Dès que l'homme de l'art eut examiné François de Civille, il haussa les épaules en jurant, déclara que s'il n'était pas mort il n'en valait pas davantage, et qu'au milieu de tant de pauvres diables qui attendaient ses soins, il ne pouvait pas perdre son temps à panser un cadavre. Nicolas pria, pleura, promit, supplia, menaça, tout fut inutile. Il s'adressa sans plus de succès aux autres opérateurs. Pas un ne voulut même sonder la blessure de son maître. Alors il reprit dans ses bras le moribond, le replaça sur son cheval et le transporta à son logement, chez le sieur Coqueremont. Là, il le plaça sur son lit, le couvrit soigneusement, lava de nouveau la plaie, alluma du feu, et, ne sachant plus que faire, il courut par la ville à la recherche d'un médecin. Mais il apprit que tout ce qui était médecin, ou croyait l'être, se

trouvait aux ambulances, et qu'il ne restait pas dans Rouen le plus petit barbier.

Il revint au logis le désespoir dans le cœur, et, assis sur le lit de son maître immobile, il continua de pleurer. François de Civille resta deux jours entiers étendu de la sorte, sans autre secours que les larmes de son domestique, qui ne le soulageaient guère. Il n'avait pas fait un mouvement; pas un muscle en lui n'avait bougé : pourtant son cœur battait toujours. Le troisième jour enfin, Nicolas étant parvenu à rassembler quelques personnes de la famille de son maître, on amena un jeune chirurgien nommé Jacques Aveaux, s'il faut en croire le récit de F. de Civille. Selon M. de Thou, qui raconte sommairement tous ces faits en son *Histoire Universelle* (1), ce médecin s'appelait, au contraire, Guillaume Guerente. L'homme de l'art, quel que fût son nom, examina la blessure en hochant la tête; il palpa soigneusement le corps du patient, haussa de nouveau les épaules, et, finalement, lui passa un séton derrière le cou. Le lendemain il revint, et déclara que le séton avait fait merveille. Le jeune capitaine ne donnait, il est vrai, aucun signe de vie; mais son visage était fort désenflé. Cela bien constaté, maître Aveaux, qui n'était sans doute pas aussi habile que son contemporain Am-

(1) Tome 4, page 430.

broise Paré, se trouva fort embarrassé. Il n'imaginait pas ce qu'il pouvait ordonner de nouveau. Toutefois, comme il était de ceux qui redoutent avant tout de voir leur malade s'affaiblir, il commanda de faire manger le blessé. Mais une difficulté se présenta : François de Civille, outre qu'il ne pouvait rien avaler étant absolument sans connaissance, avait les dents si convulsivement serrées les unes contre les autres qu'il était impossible de lui rien introduire dans la bouche. Maître Aveaux ne s'étonna pas pour si peu. Il demanda un couteau, glissa la lame entre les dents du blessé, lui entr'ouvrit la mâchoire de vive force, et lui versa dans la bouche un peu de coulis; puis il partit, recommandant à Nicolas de renouveler souvent cette opération. L'ordonnance fut suivie fidèlement pendant quatre jours; le séton continuait de faire merveille. Au bout de ce temps, le blessé, roide jusqu'alors comme une statue, fut agité de quelques tressaillements; il entr'ouvrit les yeux, remua les lèvres, et dit enfin avec douleur : « *Han! han! les bras!* » Ce furent ses premières paroles. Il souffrait surtout de ses bras, qui étaient comme perclus. A dater de ce moment, F. de Civille parut se remettre de jour en jour. Il promena autour de lui des regards étonnés, puis il reconnut ses amis, s'entretint avec eux, et l'on vit ressusciter cet homme qui,

s'il n'était pas mort deux fois, avait été du moins deux fois enseveli.

Ses souffrances cependant étaient loin d'être terminées.

François de Civille commençait à se sentir vivre, lorsque, le 23 octobre, la ville fut prise d'assaut et l'armée du roi entra triomphante dans Rouen. Une effroyable confusion se fit dans les rues saccagées, et la population, livrée sans merci aux vainqueurs, expia durement son héroïque résistance : « Quant au comte de Montgommery, il se sauva par la rivière, façon de faire, dit Brulart, qui étonna beaucoup de gens. » François de Civille, lui, ne pouvait se sauver d'aucune manière. Abandonné de tous ses amis, de tous ses parents, il resta seul avec son domestique, qui ne voulut jamais le quitter. Malgré le tumulte qui régnait dans la ville et les angoisses fort naturelles qu'il éprouvait, il passa la première journée sans encombre; mais, la nuit suivante, les gens du sieur des Moulins, commandant des gardes écossaises, entrèrent tout à coup dans la maison pour y préparer le logement de leur maître. L'appartement de Civille fut précisément celui qu'ils choisirent; ils lui ordonnèrent de le vider sur-le-champ. Nicolas eut beau leur faire observer que son maître était mourant, qu'il ne pouvait marcher, et leur demander pitié, il fallut obéir.

Touchés pourtant de l'état misérable du blessé et des larmes du serviteur, ou plutôt encore séduits par l'argent qu'on leur offrit et qu'ils acceptèrent, ils permirent à Nicolas d'emporter le malade dans une chambre voisine. Cette petite chambre donnait sur une cour où l'on avait entassé le fumier des écuries. Elle était froide, humide, obscure, mais encore était-ce un grand bonheur d'y pouvoir rester. F. de Civille l'habitait depuis deux jours, et il espérait y rester inaperçu, quand un soir des soldats ivres entrèrent en jurant. M. Anquetil prétend, dans son *Histoire de France* (1), que ces soldats étaient des ennemis de son frère, et qu'ils vinrent exercer sur lui une vengeance particulière; mais il est plus probable que ce furent tout simplement des lansquenets en maraude. Toujours est-il que ces gens ordonnèrent au malade de déguerpir aussitôt. Celui-ci leur exposa son état misérable, leur promit tout ce qui était en sa possession; ils ne voulurent rien entendre. Nicolas, qui survint, les conjura à son tour; ils se moquèrent de lui, et, joignant l'action aux menaces, l'un d'eux saisit F. de Civille par un bras pour s'en faire plus vite obéir. Le malheureux blessé poussa un hurlement de douleur et s'évanouit. A la vue de son maître inanimé,

(1) *Histoire de France*, vol. 7, p. 218.

le brave serviteur, ne se possédant plus, s'empara d'une chaise et en asséna de toute sa force un coup sur la tête du soldat. Le lansquenet tomba tout d'une pièce. Ses camarades, ivres de vin et de colère, dégaînèrent leurs longues épées; Nicolas se jeta au-devant de son maître, le couvrit de son corps, et se défendit courageusement à l'aide de son arme improvisée. Mais la lutte était inégale et la chambre trop étroite pour un combat de ce genre. Assailli de tous côtés, saisi par dix mains à la fois, désarmé en un instant, le pauvre domestique reçut dans le cœur un coup de dague qui l'étendit roide mort. A peine fut-il tombé, que les soldats comprirent, malgré leur ivresse, qu'ils venaient de faire une sottise en tuant, dans la maison d'un officier, un homme qui pouvait être sous sa sauvegarde. Ceci jugé, l'important leur parut de ne pas laisser de traces de cette étourderie. Ils s'y prirent, pour en venir à leurs fins, de la façon la plus simple. Ils ouvrirent la fenêtre et jetèrent dans la cour le corps de leur victime. Puis, voyant François de Civille toujours évanoui, et comprenant qu'il pourrait apporter contre eux au réveil un témoignage embarrassant, ils l'arrachèrent de son lit et le lancèrent également par la fenêtre. Après quoi ils fermèrent soigneusement le châssis et allèrent se divertir ailleurs.

La Providence, qui jusqu'alors avait si miraculeusement protégé cet infortuné jeune homme, ne devait pas encore l'abandonner.

François de Civille fut tiré peu à peu de son évanouissement par une impression de froid très-douloureuse. Il se sentait gelé jusque dans la moelle des os; enfin, il reprit connaissance, ouvrit les yeux et s'aperçut qu'il était couché nu, ou à peu près, sur un fumier, par une nuit sombre et par une pluie battante. Il ne s'était fait que peu de mal dans sa chute, la fenêtre d'où il avait été jeté étant peu élevée et la paille se trouvant au-dessous fort épaisse. Seulement, il était tombé replié sur lui-même, comme un cerceau, et il avait si longtemps gardé cette posture, que ses membres endoloris ne pouvaient se déroidir. Il parvint, non sans de grands efforts, à se retourner sur le fumier, et alors il se trouva face à face avec un cadavre qu'il reconnût bientôt. C'était celui de Nicolas, le seul ami qu'il eût dans ce monde. A cette vue, il se rappela sa blessure, ses malheurs, la brutalité des soldats, les soins de son fidèle serviteur, mort, sans doute, en le défendant! C'en était trop, et se sentant à vingt-six ans, dans une situation aussi épouvantable, abandonné des hommes et comme oublié de Dieu, il implora la mort, seul soulagement qu'il pût espérer. Le désespoir triomphait pour la première fois de cette organisation

indomptable. Le froid de la nuit ravivait tellement sa blessure, il y sentait des élancements si affreux, que son cœur lui semblait, dit-il, à toute minute traversé par une épée de glace. C'étaient des souffrances au-dessus des forces humaines, il n'essayait plus de lutter contre elles, et s'abandonna à toute leur furie. Quand vint le jour cependant, il eut, au milieu de cette torture, un moment de calme et comme de détente. La pluie et l'air de la nuit avaient complétement engourdi sa plaie; l'instinct de la conservation se ranima aussitôt dans ce corps épuisé; son âme retrouva son énergie; elle chercha l'espérance autour d'elle.

François de Civille se souleva avec effort, il regarda autour de lui et écouta. Le jour était venu, la pluie avait cessé. La cour dans laquelle il se trouvait était étroite, obscure et dominée par de grands murs. La seule croisée qui s'ouvrît sur ce préau, était précisément celle de sa chambre, ou personne, il le savait, ne pouvait venir. Nicolas était étendu sans mouvement auprès de lui; pour tout bruit il entendait dans le lointain les cris des soldats qui s'égayaient dans les tavernes. Ces cris lui rappelaient qu'il était entouré d'ennemis sans pitié. Il comprit qu'il n'avait de secours à attendre de personne et résolut de travailler seul à son soulagement. Peu à peu, avec beaucoup de fatigues et de temps, il parvint en s'aidant des pieds à creu-

ser dans le fumier un trou assez profond. Il s'y enterra presque entièrement. La chaleur le reprit, et il en éprouva un tel bien-être qu'il en rendit grâces au ciel avec une foi digne de Job, mourant, comme lui, sur un fumier. Mais avec la circulation du sang reparut la fièvre. Bientôt elle s'empara de lui avec une telle violence, que sa raison fut chassée par le délire. Il devint la proie des plus hideux cauchemars, des hallucinations les plus effrayantes, et Dieu seul a su quelles tortures furent les siennes.

Si cela n'avait été écrit par François de Civille lui-même et attesté par d'autres que par lui, on ne pourrait pas croire que ce malheureux jeune homme soit resté dans cette situation pendant trois jours et trois nuits. Trois jours, avec une blessure inouïe, une soif ardente, un corps brisé par la douleur, épuisé par la fièvre, couché dans un fumier, sans vêtements, sans soins, sans possibilité de boire, sans nourriture et sans espérance! Ce ne fut cependant qu'au bout de ce temps que le sieur du Croisset, son cousin, qui était catholique et de l'armée du roi, ayant appris par hasard que François de Civille était resté blessé dans la ville, vint à son logis pour le voir. Une vieille servante lui annonça qu'il était mort et étendu depuis plusieurs jours sur le fumier de l'écurie, dans la petite cour. Il s'y rendit et vit un horrible spectacle. Auprès du ca-

davre de son domestique, le jeune capitaine était couché ou plutôt enfoui dans le fumier. Il était horriblement défiguré. Son visage était vert, sa plaie affreuse, son corps sans mouvement. Il n'avait pas de voix et ne parlait plus que de l'œil, mais son œil noir vivait encore. Par son premier geste, il fit comprendre qu'il avait soif. Le sieur du Croisset lui apporta de la bierre et du pain bis, seuls réconfortants que put lui procurer la vieille servante. Le pauvre moribond but d'abord avec une ardeur qui effraya son cousin, puis il avala avec une telle avidité un morceau de pain, qu'il faillit étouffer, et l'on eut beaucoup de peine à le lui retirer du gosier. Enfin, la vieille femme ayant eu l'idée de faire tremper la mie du pain dans la bierre, le blessé parut en prendre avec plaisir. Ces premiers soins donnés, le sieur du Croisset se trouva dans un grand embarras. En sa qualité de cousin, il ne pouvait honnêtement pas abandonner François de Civille dans l'état où il le trouvait; mais, en qualité de catholique, il ne se souciait guère de secourir un hérétique et d'encourir le blâme de ses coreligionnaires. Que faire? Il avait bien, à peu de distance de Rouen, une habitation où son cousin pourrait être soigné sans éveiller l'attention de personne; mais comment l'y faire transporter secrètement? Cette difficulté fut tranchée par la vieille servante qui se chargea du trans-

port. En effet, elle trouva un batelier de sa connaissance, homme honnête et discret, qui promit, moyennant salaire, de faire sortir le blessé par la rivière, comme le comte de Montgommery, et de le conduire à bon port au château du Croisset. On enleva donc François de Civille de ce fumier où il avait été enseveli pour la troisième fois, et il fut transporté au Croisset. Ce château était désert; le propriétaire craignait, en y venant, de se compromettre. La vieille servante, moins scrupuleuse, y parut seule et soigna de son mieux le malade; mais, quelle que fût sa bonne volonté, elle n'entendait pas grand'chose à une pareille œuvre, et des maux semblables demandaient un traitement plus habile. Elle ne sut inventer rien de meilleur que d'appliquer sur les plaies du blessé des cataplasmes faits de lait et de mie de pain. La mie de pain trempée était, on le voit, à l'extérieur et au dedans, son baume universel. On vint heureusement à son aide. Des amis de François de Civille, ayant appris où il avait été transporté, lui envoyèrent Jacques Aveaux, ce jeune chirurgien qui lui avait déjà donné des soins. Il trouva son malade dans un triste état. Mais fallait-il désespérer d'un homme aussi résolu à ne pas mourir? De quelle puissance devait être une organisation qui avait résisté à de pareilles épreuves, et n'était-il pas plus extraordinaire d'avoir enduré à de tels

maux que d'en guérir? Maître Aveaux ne manquait pas d'ailleurs de confiance en lui-même, il espéra, et il eut raison. Le malade se remit peu à peu; ses plaies se cicatrisèrent, ses forces revinrent, au bout d'un mois l'homme de l'art répondit de sa vie. Il déclara qu'il guérirait et qu'il en serait quitte pour avoir toujours l'haleine désagréable (ce qui, Dieu merci, n'est jamais arrivé, quoique j'aie aujourd'hui soixante-treize ans! s'écrie vertement François de Civille, en cet endroit de son récit). Six mois après, le jeune capitaine était sur pied, plein de vigueur et de gaieté.

Tel est, en résumé, le récit que fait de ses aventures François de Civille, le ressuscité. Il ajoute seulement, en manière de réflexion, ces paroles frappantes et bien empreintes de la saveur de l'époque. « Je clos ici l'histoire, le discours véritable « de la blessure, morts et enterrements de François « de Civille; histoire, dis-je, vraye et très-mémo- « rable; laquelle il prie tous les lecteurs chres- « tiens, gens de bien et honneur, ne trouver es- « trange s'il l'a voulue rédiger par écrit afin d'être « lue. N'ayant en ce faisant eu pour but de son « intention que de rendre à Dieu seul toute la « gloire et l'honneur d'un si notable miracle qu'il « a pleu à sa majesté faire pour la conservation de « sa personne. En recognoissance de quoi ledit « Civille a pensé être non-seulement son devoir,

« mais aussi très-obligé d'en rendre publique-
« ment, par le présent écrit, grâce à Dieu, auquel,
« avec le Fils et le Saint-Esprit, soit gloire éternel-
« lement. Amen. »

L'an de grâce 1603.

François de Civille se fit catholique à l'avénement d'Henri IV. Il prit du service dans son armée et suivit sa fortune; nommé, en 1590, commissaire des guerres, il fut envoyé en Angleterre pour demander un secours de troupes. Le renom des aventures du gentilhomme normand avait passé la Manche; il était parvenu jusqu'à la cour de Londres. Il y fut remarqué : la reine Élisabeth le reçut avec distinction et curiosité. On conserve encore, dans le château des descendants de François de Civille, auprès de son propre portrait, un beau portrait en pied de cette princesse, avec cette inscription : *En recognoissance de services rendus, ce portrait est donné à François de Civille par la reine Élisabeth d'Angleterre, avec ce diamant pour lui porter nouveau bonheur.* Le diamant a disparu, mais le tableau témoigne toujours des bonnes grâces de la reine à son égard. Je trouve encore dans l'histoire de Jean Drusius (*caput* CXI) cette phrase qui vaut la peine d'être citée à propos du séjour à Londres de notre héros. Il conte brièvement son histoire et ajoute... « Non narro

« audita, sed ipsum hominem vidi, Londini, et cum « eo pransus sum apud Pardalliana, legatum tunc « regis Navarræ in Angliâ. Per sex horas integras « fuit sepultus. Famulus deprehendit ex annulo « quem in digito gerebat, qui ex terrâ extabat, etc.»

De retour en France, le commissaire des guerres reçut, par un brevet très-flatteur, le commandement des troupes qu'il ramenait. Il servit avec gloire et l'on vanta souvent sa bravoure : le courage devait être facile à un homme qui pouvait se croire à l'épreuve de la balle et du tombeau. François de Civille fut nommé député aux assemblées nationales, et d'Aubigné, qui l'y connut, nous apprend une particularité nouvelle. « Je l'ai « vu, écrit-il, député de Normandie (1), quarante-« deux ans après son aventure, et j'observai que « quand nous signiions les résultats, il mettait tou-« jours : *François de Civille, trois fois mort, trois « fois enterré, et trois fois, par la grâce de Dieu, « ressuscité.* Quelques ministres, contre mon opi-« nion, voulurent le faire désister de cette cu-« riosité, mais jamais ils ne purent obtenir cela de « lui. » Presque à la même époque, de Thou écrit : « Après tant d'espèces de mort, au moment que « j'écris cet événement, François de Civille vit en-« core. » Il vécut même longtemps après, si bien

(1) *Histoire universelle*, tom. 1, liv. 3, ch. 10.

qu'on put le croire impérissable tout de bon. A quatre-vingt-trois ans cependant, il subit la loi commune et donna tort à ceux qui le déclaraient immortel : il fut emporté par une fluxion de poitrine. On dit, mais c'est un on dit, une tradition de famille à laquelle on n'est pas forcé d'ajouter foi; on dit que cette fluxion de poitrine, il la gagna dans la rue, par une froide nuit d'hiver, en espionnant sa maîtresse dont il était jaloux. Un pareil fait, s'il est exact, prouverait mieux que toutes les dissertations imaginables combien sa vieillesse fut jeune, et quelle verdeur ses infortunes lui avaient laissée. Mais je n'y insiste pas. Il ne vaut pas la peine d'avoir été un héros de roman pour aboutir au ridicule rôle d'un vieillard amoureux et jaloux.

Il existe de François de Civille plusieurs portraits, outre celui dont j'ai parlé. Ils sont de la même époque et se ressemblent : François de Civille paraît être dans tous un homme de trente ans, d'une belle taille et d'une élégante tournure, malgré le costume si roide de son temps. Il a le cou emprisonné dans une de ces fraises extravagantes dont l'Estoile se moque spirituellement : « Leurs fraizes de chemise de toile d'atour, dit-il « quelque part, sont empezées et longues d'un « demi-pied, de façon qu'à voir leurs têtes dessus, « il sembloit que ce fût le chef de saint Jean dans « un plat. » Dans tous ses portraits, François de

Civille a la physionomie très-vive malgré l'extrême pâleur de son visage. Ses yeux noirs pétillent; sa barbe taillée en pointe, et ses moustaches cavalièrement retroussées, lui donnent cet air insouciant et hardi qui distinguait nos ancêtres, et que nous avons si complétement perdu.

Son écusson est, suivant l'usage, placé dans le coin du tableau, et, pour le bon plaisir des amis de la science héraldique, je constate ici qu'il portait : *d'argent au chef d'azur, chargé d'une fleur de lys d'or, entre deux molettes d'éperons de même.*

Voilà toute l'histoire; on la jugeait intéressante il y a deux siècles, et l'Estoile, que j'ai souvent cité, déclare qu'il n'est pas commun de voir un homme vivre cinquante-sept ans après avoir été mis en terre.

FIN.

TABLE.

